

# CLAIRe DAVRIL

par

H. Willette



1fr.50



Éditions du  
Petit Echo de la Mode  
1, Rue Gazan, PARIS XIV<sup>e</sup>

Publications périodiques de la Société Anonyme du "Petit Écho de la Mode",  
1, rue Gazan, PARIS (XIV<sup>e</sup>).

## Le PETIT ÉCHO de la MODE

parait tous les mercredis.

32 pages, 16 grand format (dont 4 en couleurs) par numéro

Deux grands romans paraissant en même temps. Articles de mode,

:: Chroniques variées. Contes et nouvelles. Monologues, poésies. ::

Cauqueries et recettes pratiques. Courriers du Docteur, de l'Avocat, etc.

Le numéro : 0 fr. 40. Abonnement d'un an : 18 fr. 50 ; six mois : 10 fr.

## RUSTICA

*Journal universel illustré de la campagne*

parait tous les samedis.

**32 pages illustrées en noir et en couleurs.**

Questions rurales, Cours des denrées, Elevage, Basse-cour, Cuisine, Art vétérinaire, Jardinage, Chasse, Pêche, Bricolage, T. S. F., etc.

Le numéro : 0 fr. 50. Abonnement d'un an : 20 fr. ; six mois : 12 fr.

## LA MODE FRANÇAISE

*Journal de patrons, paraît tous les samedis.*

**16 pages, dont 6 en couleurs, plus 4 pages de roman en supplément et un patron spécial dessiné.**

Nouvelles, chroniques, recettes, etc.

Le numéro : 0 fr. 75. Abonnement d'un an : 27 fr. ; six mois : 14 fr.

## MON OUVRAGE

*Journal d'Ouvrages de Dames paraissant le 1<sup>er</sup> et le 15 de chaque mois.*

Le numéro : 0 fr. 60. Abonnement d'un an : 14 fr. ; six mois : 8 fr.

## LISETTE, Journal des Petites Filles

parait tous les mercredis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

## PIERROT, Journal des Garçons

parait tous les jeudis. 16 pages dont 4 en couleurs.

Le numéro : 0 fr. 25. Abonnement d'un an : 12 fr. ; six mois : 7 fr.

## GUIGNOL, Cinéma de la Jeunesse

*Le plus beau magazine hebdomadaire pour fillettes et garçons.*

Le numéro de 52 pages illustrées : 1 franc.

Abonnement d'un an : 45 francs ; six mois : 23 francs.

## La COLLECTION PRINTEMPS

Romans d'aventures pour la jeunesse.

Parait le 2<sup>nd</sup> et le 4<sup>th</sup> dimanche de chaque mois.

Le joli volume de 64 pages sous couverture en couleurs : 0 fr. 50.

Abonnement d'un an : 12 francs.

SPÉCIMENS GRATUITS SUR DEMANDE

**LISTE DES PRINCIPAUX VOLUMES  
PARUS DANS LA COLLECTION  
"STELLA"**

- Mathilde ALANIC : 4. *Les Espérances*. — 56. *Monette*.  
 Pierre ALCIETTE : 246. *Lucile et le Mariage*.  
 Théo d'AMBRENY : 299. *Bruyères blanches*.  
 Claude ARIELZARA : 258. *Printemps d'amour*.  
 A. et C. ASKEW : 239. *Barbara*.  
 Marc AULÈS : 253. *Tragique méprise*. — 288. *Nadia*.  
 A. BAUDIGNÉCOURT : 301. *Routes incertaines*.  
 M. BEUDANT : 231. *L'Anneau d'opales*.  
 BRADA : 91. *La Branche de romarin*.  
 Yvonne BRÉMAUD : 240. *La Brève Idylle du professeur Malandroz*.  
 Jean de la BRÈTE : 3. *Rêver et Vire*.  
 André BRUYÈRE : 223. *Le Jardin bleu*. — 254. *Ma cousine Raisin-Vert*. — 306. *Sous la Bourrasque*.  
 Ando CANTEGRIVE : 252. *Lyne-aux-Roses*.  
 R.-N. CAREY : 230. *Petite May*. — 244. *Un Chevalier d'aujourd'hui*.  
 François CASALE : 286. *La Maison de nacre*.  
 Thérèse CASEVITZ : 303. *Chacun son bonheur*.  
 Mme Paul CERVIERES : 229. *La Demoiselle de compagnie*.  
 CHAMPOL : 67. *Noëlle*. — 209. *Le Vœu d'André*. — 216. *Péril d'amour*.  
 Comtesse CLO : 277. — *L'Inévitable*.  
 M. de CRISENOY : 298. *L'Eau qui dort*.  
 Eric de CYS et Jean ROSMER : 248. *La Comtesse Edith*.  
 Manuel DORÉ : 226. *Mademoiselle d'Hervic, mécano*. — 275. *Une petite reine pleurait*.  
 H.-A. DOURLIAC : 261. *Au-dessus de l'amour*. — 280. *Je ne veux pas atmer !*  
 Geneviève DUHAMELET : 208. *Les Inépousées*.  
 Victor FELI : 127. *Le Jardin du silence*.  
 Jacques des FEUILLANTS : 305. *Madame cherche un gendre*.  
 Marthe FIEL : 268. *Le Mari d'Émine*.  
 Zémaïde FLEURIOT : 313. *Loyauté*.  
 Mary FLORAN : 32. *Lequel l'aimait ?* — 63. *Carmencita*. — 83. *Meurtrie par la vie !* — 142. *Bonheur méconnu*. — 173. *Orgueil vaincu*. — 200. *Un an d'épreuve*.  
 Jacques des GACHONS : 148. *Comme une terre sans eau...*  
 Pierre GOURDON : 242. *Le Fiancé disparu*. — 302. *L'Appel du passé*.  
 Jacques GRANDCHAMP : 176. *Maldonne*. — 232. *S'aimer encore*. — 267. *La Malle des îles*.  
 Jean HÉRICART : *Les Coeurs nouveaux*.  
 M.-A. HULLET : 259. *Seule dans la vie*. — 289. *Les Cendres du cœur*.  
 Jean JÉGO : 228. *Mieux que l'argent*.  
 Renée KERVADY : 287. *Cruel Devoir*.  
 H. LAUVERNIÈRE : 271. *En mariant les autres*. — 292. *Un Etrange Secret*.  
 Geneviève LECOMTE : 273. *Les Roses d'automne*.

(Suite au verso.)

**Principaux volumes parus dans la Collection (suite).**

- Hélène LETTRY : 265. *Fleur sauvage.* — 296. *Dense.*  
Yvonne LOISEL : 262. *Perlette.*  
Jean MAUCLÈRE : 193. *Les Liens brisés.* — 304. *Le Mysterieux Chemin.*  
Edith METCALF : 260. *Le Roman d'un joueur.*  
Magali MICHELET : 217. *Comme jadis...*  
Anne MOUĀNS : 250. *La Femme d'Alain.* — 266. *Dette sacrée.* — 281. *Plus haut !*  
José MYRE : 237. *Sur l'honneur.*  
Berthe NEULLIÈS : 264. *Quand on aime...*  
Claude NISSON : 297. *A la lisière du bonheur.*  
O'NEVÈS : 291. *La Brèche dans le mur.*  
Florence O'NOLL : 295. *La Vasque aux colombes.*  
Charles PAQUIER : 263. *Comme la fleur se fane.*  
Marguerite PERROY : 285. *Impossible Amitié.*  
Alice PUJO : 2. *Pour lui !* (Adapté de l'anglais.)  
Claude RENAUDY : 257. *L'Aube sur la montagne.*  
A. de ROLIAND : 269. *Entre deux cœurs.* — 283. *Un Déguisement.*  
Jean ROSMER : 290. *Le Silence de la comtesse.*  
SAINT-CÉRÉ : 307. *Sœur Anne.*  
Isabelle SANDY : 49. *Maryla.*  
Pierre de SAXEL : 270. *Le Secret.* — 284. *Une Belle-Mère à tout faire.*  
Norbert SEVESTRE : 11. *Cyranette.*  
Jean THIÉRY : 282. *Celui qu'on oublie.*  
Marie THIÉRY : 279. *La Vierge d'Ivoire.*  
Léon de TINSEAU : 117. *Le Finale de la Symphonie.*  
T. TRILBY : 21. *Rêve d'amour.* — 29. *Printemps perdu.* — 36. *La Pettite.* — 42. *Odette de Lymaille, femme de lettres.* — 50. *Le Mauvais Amour.* — 61. *L'Inutile Sacrifice.* — 80. *La Transfuge.* — 97. *Arlette, jeune fille moderne.* — 122. *Le Droit d'aimer.* — 144. *La Roue du moulin.* — 163. *Le Retour.* — 189. *Une toute petite Aventure.*  
Maurice VALLET : 225. *La Cruelle Victoire.*  
C. de VÉRINE : 255. *Telle que je suis.* — 274. *La Chanson de Glâle.*  
A. VERTIOL : 276. *La Revanche de Nysette.*  
Vesco de KEREVEN : 247. *Sylvia.*  
Max du VEUZIT : 256. *La Jeannette.*  
Jean de VIDOUZE : 278. *Les Nouveaux Maîtres.*  
Patricia WENTWORTH : 293. *La Fuite éperdue.*  
C.-N. WILLIAMSON : 227. *Prix de beauté.* — 251. *L'Eglantine sauvage.* — 300. *Etre princesse !*

**— IL PARAIT DEUX VOLUMES PAR MOIS —**

Le volume : 1 fr. 50 ; franco : 1 fr. 75.  
Cinq volumes au choix, franco : 8 francs.

C9274X

H. WILLETTÉ

# CLAIRe DAVRIL

Roman inédit



COLLECTION STELLA

Éditions du "Petit Écho de la Mode"  
1, Rue Gazan, Paris (XIV<sup>e</sup>)

CITADEL  
TERRA



# CLAIREE DAVRIL

---

## I

— Voyons, mon enfant, il faut vous faire une raison; votre mère était malade depuis longtemps; ce qui est arrivé devait arriver.

— Oh! ma tante! Je suis orpheline, toute seule, maintenant!

— C'est mal, ce que vous dites là, mon enfant. Vous êtes la fille de mon frère, c'est-à-dire un peu la mienne. A partir d'aujourd'hui, mon foyer sera le vôtre.

— Que vous êtes bonne, ma tante, de ne pas m'abandonner!

— Je fais mon devoir, mon enfant. Allons, ne pleurez plus, calmez-vous. Il faut être courageuse... A votre âge, on est une grande personne, et vous ne devez pas vous conduire comme une petite fille. Commencez à préparer ce que vous devez emporter.

Je vais, pendant ce temps, faire un tour dans la maison, pour voir ce qui pourrait vous être utile et à quoi vous ne penseriez certainement pas.

— Oh ! ma tante, ne nous donnez pas cette peine : nous le retrouverons toujours plus tard.

— Plus tard ? Comment, plus tard ?

— Je ne sais pas ;... quand je reviendrai,... aux vacances.

— Mais, mon enfant, vous avez donc l'intention de garder cette maison ?

— Je croyais...

— C'est enfantin, cela !...

— La maison de mon père et de ma mère ! Nous y avions été si heureux ! Et nous y avions tant souffert, maman et moi, depuis que papa était mort ! Nous nous y sommes tant aimés !... C'est là que je suis née...

— Mon enfant, on naît et on meurt dans toutes les maisons ; c'est d'ailleurs pour cela qu'elles sont faites. Que vous ayez de la peine par la mort de votre mère, je le conçois, mais ce n'est pas une raison pour s'attendrir sur les choses.

— Pourtant, ma tante, ce sont ces souvenirs qui...

— Les souvenirs, mon enfant, doivent être dans votre cœur. Quant à votre maison, votre jardin, tout cela, enfin, vous serez la première, plus tard, à les trouver bien quelconques. Croyez-en mon expérience.

— Oh ! ma tante, je ne puis croire cela. La maison de mon enfance sera toujours pour moi une maison bénie ; elle est inséparable de l'image de mes parents...

Et la jeune fille, de nouveau, fondit en larmes.

— Dépêchez-vous, lui dit sa tante : notre train est à 6 h. 15. Vous êtes lente, je m'en suis déjà aperçue, et vous n'aurez jamais fini vos préparatifs de départ. Et je vous préviens que votre oncle n'aime pas l'inexactitude.

M<sup>me</sup> Favier, ayant levé les yeux au ciel, sortit, laissant la jeune fille seule dans la chambre.

Claire Davril, dès que la porte fut fermée, éclata en sanglots.

Malgré les conseils de sa tante, son chagrin était immense, et se faire une raison, ainsi que le disait M<sup>me</sup> Favier, lui semblait un crime envers celle qui n'était plus; celle qu'on avait, ce matin, conduite au cimetière. D'ailleurs, Claire aimait sa douleur; il lui semblait que cela la rapprochait un peu de la morte chérie.



Claire avait seize ans. Son père, Paul Davril, était artiste peintre. Son talent avait attiré de bonne heure l'attention sur lui. Dès ses débuts, quelques articles dans différents journaux et dans les revues les plus en vogue avaient exalté ses mérites et prophétisé un bel avenir.

Le jeune homme, encouragé, avait continué à travailler, mais n'avait jamais voulu consentir à fabriquer des toiles dont le goût faux et ridicule enrichit quelques-uns aux dépens des snobs.

Trop fier pour cela, aimant l'art pour lui-même, il fit des tableaux que ses maîtres admirèrent, mais qu'il vendit mal.

On l'oublia.

C'est alors qu'il entendit les reproches de sa famille qui avait fait, pour lui, de beaux rêves d'avenir. Sa sœur, qui venait d'épouser Henri Favier, grand industriel, aurait voulu le marier avec une amie de la famille de son mari, une jeune fille extrêmement riche, ce qui aurait permis à Paul de devenir l'associé de son beau-frère.

Mais Paul Davril ne voulait pas faire cette affaire. C'est ainsi que sa sœur appelait ce mariage.

— L'industrie est une fort belle chose, disait-il, mais je n'y comprends rien.

— Tu aimes mieux faire des croûtes qui te rapportent à peine de quoi vivre ! disait M<sup>me</sup> Favier.

— Oui, répondait Paul en souriant ; mais, au moins, je vis heureux avec mes croûtes.

— Tant mieux pour toi, mon cher ; cela m'évitera de m'occuper de toi, désormais.

— J'en suis fort chagrin, ma chère Hélène, mais je préfère ma peinture aux millions de la fiancée, que tu pourras proposer, d'ailleurs, à un autre jeune homme, en même temps que la situation d'associé de ton mari.

— Mon pauvre Paul, tu n'es vraiment pas intelligent, et tu n'as certes pas l'esprit de famille.

— Es-tu bien sûre ?

— Nous verrons bien, de nous deux, qui conduira le mieux sa barque.

Peu de temps après cette conversation, Paul rencontra, chez des amis, une jeune fille charmante et distinguée.

Longue et mince, trop mince, peut-être, Irène Chandor ressemblait à une fleur frêle. Son visage pâle était éclairé de grands yeux tout emplis de rêve, et où passaient parfois des lueurs de fièvre. Des cheveux d'un blond de lune auréolaient son front ; son sourire était doux et enfantin.

Paul, avec son regard d'artiste, admira la délicieuse créature. Tout en elle était exquis : ses gestes d'une extrême simplicité, ses attitudes d'une grâce inouïe.

Il n'eut plus qu'un désir : fixer sur la toile cet être plein de charme et mettre dans son œuvre, en même temps que l'expression ingénue de cette âme féminine, toute son âme d'artiste.

Il rêva le chef-d'œuvre.

Le hasard voulut que, plusieurs fois de suite, Paul se trouvât dans les mêmes maisons amies qu'Irène Chandor. La jeune fille fut émue de l'admiration dont elle était l'objet de la part du jeune homme.

Et, avant lui, elle devina que, sous cette admiration artistique, il y avait de l'amour. Elle s'aperçut bientôt que Paul Davril ne lui était pas indifférent. Peu de temps après, il la demandait en mariage.

Jamais le jeune peintre ne fit le portrait de M<sup>me</sup> Irène Chandor. Son chef-d'œuvre fut celui de M<sup>me</sup> Paul Davril.

Paul, par ce mariage, se brouilla avec sa sœur : Irène n'avait pas de fortune ; cela était impardonnable. M<sup>me</sup> Favier ne voulut jamais voir cette belle-sœur trop pauvre et... trop belle.

Décidément, son frère ne savait pas conduire sa barque.

Qu'importait au jeune ménage cette mise à l'index ? Paul et Irène s'aimaient. Cela suffisait à leur bonheur. Ils allèrent abriter leur amour à Saint-Jean-de-Luz.

Paul avait hérité une petite fortune de son père ; cela l'aidait un peu. Les quelques tableaux qu'il vendait lui rapportaient suffisamment pour vivre tranquille. D'ailleurs, sa femme et lui avaient des goûts modestes.

Ils étaient heureux, avaient une maison entourée d'un jardin, dans un beau pays tout clair de soleil, tout bleu des montagnes proches et tout rempli du bourdonnement de la mer.

C'est là que naquit la petite Claire. Et leur bonheur fut parfait.



Claire fut une enfant charmante. Elle eut le bonheur de n'hériter que des qualités de ses parents.

Généralement, un père est fier que ses enfants lui ressemblent. Une mère est ravie lorsqu'on lui dit que sa fille est tout son portrait. Paul Davril, dans son admiration pour Claire, s'écriait à chaque instant :

— Irène, il me semble que je te vois enfant !

Ce à quoi M<sup>me</sup> Davril répondait :

— Quelle belle imagination tu as, mon cher Paul ! Ou n'est-ce pas plutôt pour m'être agréable que tu dis cela ? Claire est l'image de son papa. Tiens,... vois cet éclair dans le regard ! Tu as cela. Remarque sa façon de froncer les sourcils lorsqu'elle réfléchit. C'est de toi encore !

La vérité est que les Davril formaient un ménage heureux et qu'ils retrouvaient dans leur enfant ce qui les avait attirés l'un vers l'autre.

La réalité, tout en leur donnant raison, était tout autre. Claire leur ressemblait à tous les deux.

De sa mère elle avait le charme et la grâce. Ses cheveux étaient d'un blond plus ardent et retombaient en bouclettes folles qui encadraient son visage d'un ovale parfait. Ses yeux d'or avaient la douceur de ceux de sa mère ; ils étaient, comme les siens, largement fendus, rêveurs, souvent sérieux comme ceux de Paul Davril. De minces sourcils, très longs, en augmentaient l'expression, et ses cils, souples et recourbés, ressemblaient à des ailes d'aheilles ; lorsqu'elle baissait ses paupières délicates, ils faisaient une ombre légère sur sa joue.

Son nez était fin, droit et pur ; sa bouche, nettement dessinée, était plus belle encore dans le sourire. Une noble fierté se lisait sur ce visage trop joli : qualité paternelle, jointe à un délicieux besoin de tendresse qui émanait de toute sa personne.

Parfois elle semblait absorbée par un rêve idéal ; puis, brusquement, une joie enfantine envahissait son être ; elle se jetait dans les bras de ses parents, dans des moments d'expansion charmante.

Enfin, Claire avait la plus délicieuse petite âme que l'on put trouver. Bonne avec tous, charitable, serviable, elle ne comptait que des amis. Ignorant sa beauté, elle faisait toujours valoir celle des autres, s'exaltant sur leurs qualités, trouvant mille excuses à leurs défauts.

Claire parachevait le bonheur de ses parents.  
Le bonheur !

Il ne devait pas rester longtemps dans la petite maison de Saint-Jean-de-Luz.

Le 2 août 1914, Paul Davril embrassait pour la dernière fois sa femme et sa fille. Un bel enthousiasme brillait dans ses yeux.

— Ne pleurez pas, leur dit-il. Je ne vous quitte pas pour longtemps. Soyez courageuses; vous me prendriez tout mon courage, avec des larmes. Vous voyez bien que je ne suis pas inquiet. Je veux, à mon retour, trouver deux visages aussi roses, et non pas pâlis par le tourment et l'angoisse. A bientôt, mes chéries ! On les aura !

Il les pressa tendrement, longuement sur son cœur, son rude cœur d'homme, son vaillant cœur de soldat. Mais, malgré ses paroles énergiques, il souffrit dans son cœur d'époux, dans son cœur de père.

Quelques jours plus tard, il était au front.

Il fut du premier combat et l'un des premiers tués.

Mme Davril l'apprit brutalement. Le choc fut terrible. Sa douleur fut immense, et d'autant plus profonde qu'elle fut muette.

Ses parents lui proposèrent de venir vivre auprès d'eux, avec sa fille. Elle refusa, ne voulant pas quitter ce coin qui avait abrité son bonheur.

Sa belle-sœur, Mme Favier, lui écrivit pour lui dire de se réjouir dans son malheur. Car enfin, elle perdait son mari, mais, n'ayant pas de frère, elle n'avait plus aucune crainte à avoir. Tandis qu'elle, qui venait d'avoir la douleur d'apprendre la mort de Paul, devait trembler encore pour son mari.

Heureusement, ajoutait-elle, j'espère qu'il saura se débrouiller. Que deviendrais-je avec mes deux enfants ? Au moins, vous, vous n'avez qu'une fille !

M<sup>me</sup> Davril remercia sa belle-sœur de cette lettre où elle ne parlait que d'elle, et n'en eut plus de nouvelles, sauf la banale réponse qu'elle faisait tous les premier janvier à Claire qui lui envoyait ses vœux de nouvel an.

M<sup>me</sup> Davril ne voulait pas se séparer des tableaux de son mari. Pour augmenter ses revenus, elle travailla. Excellente musicienne, elle donna des leçons de piano. Courageuse à l'excès, elle se priva de domestique, économisant sur tout, lorsqu'il s'agissait d'elle. Sa satisfaction était intense à chaque dépense évitée, et son économie devenait de l'avarice. Mais nul n'eût songé à le lui reprocher, car sa générosité n'avait aucune borne lorsqu'il s'agissait de donner sa force, son activité, son énergie et tout son cœur.

Non seulement elle avait sa fille à élever, mais elle passait le temps qu'elle ne consacrait pas au travail à soulager des familles misérables, à les soigner, à subvenir à leurs besoins.

Et — car elle estimait que ce qu'elle donnait aux autres eût pu léser sa fille — elle se privait davantage.

M<sup>me</sup> Davril n'avait pas une santé qui lui permit un tel surmenage. Son chagrin aidant, elle tomba malade, épuisée.

La gêne, alors, entra dans la petite maison de Saint-Jean-de-Luz. Malgré tous ses efforts, Claire ne put pas remplacer sa mère, s'occuper de la maison et donner les leçons.

M<sup>me</sup> Davril consentit alors à vendre quelques tableaux : ceux qui ne lui rappelaient aucun souvenir, ceux que Paul avait faits avant son mariage.

Son mal, au lieu de diminuer, s'aggrava.

Une nouvelle secousse devait l'ébranler : la mort de sa mère. M<sup>me</sup> Davril n'avait plus que sa fille, une enfant de seize ans à peine, qui avait besoin encore d'une tendre sollicitude. Et c'était cette frêle créature qui s'occupait de tout et encore la soignait.

Malgré tout son désir de se rétablir, malgré toute la science et les efforts de son médecin, M<sup>me</sup> Davril mourut un matin de mars.

Claire était seule au monde.

Désesparée, l'enfant ne sut que pleurer sur celle dont la bonté avait surpassé la beauté; sur celle qui l'avait tant aimée et qu'elle n'avait jamais quittée, ne fût-ce qu'une journée.

Qu'allait-elle faire, maintenant?

Oh! puisque les deux êtres qu'elle avait aimés étaient morts, elle n'avait plus qu'à mourir aussi.

Elle attendrait son tour, très proche, bien sûr, dans la demeure paternelle. Il ne pouvait en être autrement.

Claire ignorait la puissance de la jeunesse, la force qui nous oblige à vivre — heureusement — malgré les douleurs, si grandes soient-elles. Elle ne songeait pas à cet instinct merveilleux qui joue son rôle réparateur.

Machinalement, la jeune fille cherchait autour d'elle quel lien la rattachait à la terre. Plus de grands-parents. Seule, sa tante Favier. Claire lui télégraphia pour lui annoncer son nouveau malheur.

Le lendemain, l'oncle et la tante, qui avaient pris à Paris le train du soir, descendaient à Saint-Jean-de-Luz.

## II

M<sup>me</sup> Favier, née Thérèse Davril, était une personne importante, c'est-à-dire qu'elle se donnait de l'importance. Grande, brune, des yeux noirs très durs, les lèvres minces et surmontées d'une ombre qu'elle avait vainement tenté de faire disparaître, elle parlait d'une voix sèche et saccadée qu'elle s'appliquait à dissimuler en baissant le ton.

Elle n'y parvenait d'ailleurs pas.

Maigre, elle était pointue en tout, contrairement à son frère qui était doux, tout en ayant une âme énergique et ferme.

M<sup>me</sup> Favier était autoritaire ; elle n'abandonnait son autorité que devant ses enfants, Pierre et RéGINE, âgés de dix-huit et dix-sept ans. Ils obtenaient d'elle ce qu'ils voulaient. Elle était fière d'eux, parce qu'elle les trouvait très beaux.

Aussi fut-elle jalouse lorsqu'elle vit Claire qu'elle ne connaissait pas.

Quant à son mari, Henri Favier, il avait été obligé, dès son mariage, de prendre l'habitude de ne rien faire sans en parler à sa femme.

Très pratique, homme d'affaires subtil, il avait compris que, pour avoir la paix, il fallait avoir l'air d'accepter l'autorité de son épouse ; il se réservait de suivre ou non les conseils qu'elle lui donnait.

Dès qu'ils eurent reçu la dépêche de leur nièce, les Favier firent la grimace.

— Mon Dieu, s'écria Henri Favier, je pense qu'elle n'espère pas nous tomber sur les bras !

— Fais ta valise, mon cher Henri. Notre devoir

est d'être demain auprès de notre nièce, dit sa femme.

— Et mes affaires?

— Si tu étais malade, le bureau marcherait très bien sans toi. Suppose donc que tu es malade deux jours. C'est aujourd'hui vendredi. Demain, semaine anglaise; tu ne perds qu'une matinée. Dimanche ne compte pas. Nous serons de retour mardi soir ou mercredi matin, au plus tard. Tu pourras te rendre directement à ton bureau.

« D'ailleurs, il se peut que tu puisses rentrer plus tôt, si ta présence là-bas n'est plus nécessaire. »

— Mais elle ne l'est peut-être pas du tout.

— Pardon! Il faut que cette petite ait de la reconnaissance envers un oncle qui quitte des affaires importantes, brusquement, pour aller assister à l'en-terrement de sa mère.

— Je serai bien avancé de cette reconnaissance!

— Tu ne diras certainement pas toujours cela.

Et c'est ainsi que M<sup>me</sup> Favier décida de prendre, avec son mari, le Sud-express jusqu'à Saint-Jean-de-Luz.

Claire fut étonnée de cette tante. Elle imaginait la sœur de son père un peu semblable à Paul Davril. Elle la trouva austère; et la façon dont elle l'appelait : « Mon enfant! » lui faisait chercher en son cœur la voix de sa mère lorsqu'elle lui disait, elle aussi : « Mon enfant! »

Néanmoins, elle se réjouit dans sa détresse.

Ainsi que l'avait escompté M<sup>me</sup> Favier, Claire éprouva une gratitude profonde envers ces parents presque inconnus qui lui témoignaient tant de tendresse.

Ainsi, elle n'était plus seule au monde.

Elle avait une famille. Son oncle et sa tante remplaceraient ses parents disparus, et leurs enfants, ses cousins, seraient pour elle comme un frère et une sœur chérissés.

Combien c'était pénible pour elle de quitter cette demeure, ce pays où elle laissait sa chère morte !

Elle n'aurait pas la triste joie de porter sur sa tombe les fleurs préférées.

Par la fenêtre ouverte, Claire regarda le paysage qu'elle aimait : Sous le ciel clair, les fastueuses maisons de Ciboure resplendissaient. Lumineuses sous leur lait de chaux, avec leurs poutres et leurs balcons festonnés et peints de couleurs vives, elles semblaient des palais féériques qui se miraient dans l'eau de la Nivelle.

Des bateaux de pêcheurs entraient dans le port, et l'eau battait, sous les remous, les quais bruyants que le soleil rougit.

Des femmes et des enfants couraient, vêtus de couleurs vives, vers le point d'accostage.

Et les hauteurs de Bordagain, vêtues de feuilages clairs, faisaient à ce tableau un arrière-plan merveilleux. C'était la saison où les genêts sont en fleurs sur toute la Côte d'Argent.

Par endroits, de larges taches d'or allumaient dans la verdure une clarté vive et mouvante sous la brise douce.

Et là-bas, la Rhune ; la Rhune bleue dans le vent du sud, avec la trace blanche du sentier qui conduit tout là-haut, au sommet où tournoient les vautours.

Claire regardait tout cela, quand la porte s'ouvrit.

— Eh quoi ! mon enfant, dit M<sup>me</sup> Favier en entrant, vous lambinez encore ! Votre malle n'est pas terminée, et vous restez ainsi à ne rien faire !

— Oh ! ma tante, il est bien naturel de regarder ceci, dit Claire en montrant le paysage. C'est si beau !

— Nous n'avons que faire de beauté en ce moment, répondit M<sup>me</sup> Favier. Nous sommes pressés.

— Ma tante, dit Claire, une malle ne me suffira

pas; je vais être obligée d'aller commander des caisses chez le...

— Des caisses? Pour quoi faire? Que comptez-vous donc emporter à Paris? Vos affaires personnelles, vos vêtements et votre linge suffiront. Le reste...

— Mais, ma tante, le reste, c'est l'œuvre de papa. Je ne puis laisser tous ses tableaux.

— Comment? Vous voulez emporter toutes ces toiles qui n'ont aucune utilité et nous encombreront? Oh! mon enfant! Il faut être raisonnable, voyons! Laissez donc tout cela!

M. Favier entra dans la chambre à cet instant.

— Ma chère Thérèse, dit-il, ainsi que je l'avais prévu, votre frère a dissipé l'héritage de son père. Ma pauvre Claire, vous êtes sans fortune. Il ne vous reste que cette maison, très modeste, en vérité, et de laquelle vous ne retirerez pas grand'chose lorsqu'on la vendra.

— Alors, qu'allons-nous faire? demanda M<sup>me</sup> Favier, anxieuse, à son mari.

Celui-ci n'eut pas le temps de répondre. Claire prit la parole :

— Puisqu'il en est ainsi, mon oncle, on pourrait tirer parti de la maison. Ici, cela se fait couramment, et c'est d'un très bon rapport. Je pourrais la louer.

— Hum, hum! c'est assez difficile!

— Oh! pas du tout, mon oncle. Il y a des agences. Presque tous les habitants de Saint-Jean-de-Luz et de toute la côte, d'ailleurs, louent, quelquefois même à l'année, leurs appartements ou leurs maisons. Maman, si elle avait vécu, avait l'intention de louer une partie de notre chalet.

— Mon Dieu, oui, c'est possible, dit M. Favier. Et ainsi nous n'aurions pas à nous occuper de la vente des meubles.

— Des meubles anciens, on en retirerait cependant un bon prix, murmura M<sup>me</sup> Favier.

— Ma chère amie, ils acquerront chaque jour de la valeur.

— Ah ! Alors tu ne vends que les tableaux ?

— Oh ! ma tante !

— Les tableaux ? demanda M. Favier. Ah ! les tableaux de ton frère ? La petite peut en emporter quelques-uns à Paris et laisser les autres ici, soit dans le grenier fermé à clef, soit accrochés aux murs. Dans ce cas, ils seront mentionnés dans l'inventaire.

« Viens avec moi, Thérèse ; j'ai à te parler avant d'aller à l'agence de location. »

Ainsi, dans son malheur, Claire avait encore une joie : celle de garder intacte la maison de ses parents. Plus tard, elle y reviendrait, et peut-être vivrait-elle à nouveau dans ce coin de France qu'avait élu son père.

Elle se dépêcha de faire sa malle et choisit, parmi les toiles de Paul Davril, le portrait de sa mère, le sien, et quelques coins de la côte qu'elle préférait.

Quant à sa tante, dès qu'elle fut seule avec son mari, elle lui demanda :

— Alors, il n'y a pas d'argent ?

— Rien ! Je te l'avais bien dit !

— On aurait peut-être pu former un petit capital en vendant cette maison.

— Ma chère amie, j'avais pensé à cela. L'argent, c'est le nerf de la guerre... Il faut en trouver... Nous ne pouvons pas lésorer nos enfants pour cette nièce...

— Henri, j'ai idée que tu pourrais faire une affaire avec... les tableaux.

— Ces croûtes ?

— Henri, je suis sûre que tu réussiras. Tu es un homme d'affaires remarquable.

Cela flatta la vanité de M. Favier. Il répondit aussitôt, tandis qu'un sourire de satisfaction illuminait son visage :

— En es-tu sûre? Il faut toujours espérer! Et, vraiment, aujourd'hui, j'ai beaucoup d'espoir. Ma chère Thérèse, je me félicite d'être venu. Retourne auprès de ta nièce, tandis que je vais à l'agence pour m'occuper de la location de cette bicoque.

— Henri, plus j'y pense, plus je trouve que cette petite a de la chance de nous avoir. Sans nous, elle se serait certainement fait « rouler » par des gens sans scrupules. C'est une enfant. Mon rôle est de terminer son éducation; le tien, de t'occuper de ses intérêts.

— Oui, Thérèse; nous savons ce que c'est que des enfants! Nous en avons deux...

— Que nous aimons...

— Certes!

— Aussi, nous veillerons!

M. Favier quitta la villa; il marchait allégrement. Il traversa la place, passa devant la maison de Louis XIV, à laquelle il n'accorda pas un regard. Non seulement il n'était pas artiste et n'avait pas le culte des souvenirs, mais il était très préoccupé.

Peu de temps après, il sortait de l'agence, accompagné d'un employé.

Les deux hommes se dirigèrent vers la *Villa d'Avril*. Lorsqu'ils y pénétrèrent, ils ne trouvèrent que M<sup>me</sup> Favier.

— Claire n'est pas là, dit-elle; elle est allée faire ses adieux à des amis; je n'ai pas pensé devoir m'y opposer.

En l'absence de la jeune fille, ils s'entendirent avec l'agent qui s'engagea à trouver des locataires.



Claire allait par les rues de Saint-Jean-de-Luz. Comme elle était triste de partir ! Ah ! si elle avait pu gagner suffisamment pour vivre en donnant des leçons, elle serait restée dans ce petit coin si doux, si aimable, tout près de ceux qu'elle aimait ! Tout en songeant à cela, elle était arrivée chez l'abbé Despins.

Elle tira la sonnette qui vibra longtemps, déchirant le silence de la petite rue. Puis elle entendit le pas traînant de Gracieuse.

Gracieuse ne mettait jamais à fond ses pantoufles. Elle en abaissait le talon, les transformant en savates, et cela ralentissait encore sa marche qui n'était pas des plus vives.

Enfin, elle ouvrit.

— Hélas ! Dame ! C'est M<sup>me</sup> Claire ! Pauvrotte ! Qu'elle a une petite figure pâlotte et tristotte ! Faut plus pleurer, mignonne, ça ferait de la peine à votre pauvre maman, si elle vous voyait si chagrinotte ! Elle est allée au Ciel retrouver votre papa. Allons !

— M. le curé est-il là, ma bonne Gracieuse ?

— Pour sûr qu'il est là ! Il est dans le jardin, qui met, avec un *vaposateur*, de la *chicotte* sur les pucerons de ses rosiers.

— La *chicotte* ! Ce n'est pas ainsi qu'on dit, Gracieuse.

— Chicottine, seccotine : c'est la même chose.

— Mais ce n'est ni l'un ni l'autre : c'est de la nicotine.

— Bah ! bah ! Ne vous en faites pas pour ça, mademoiselle Claire ; moi, ça m'est égal ! Et ça ne change rien à ce que fait M. le curé.

Tout en marchant, Claire et la servante étaient arrivées dans la salle à manger de la cure.

Les vieux meubles basques reluisaient au point que, sur les parties planes, on eût pu s'y voir comme dans un miroir.

Sur la vieille table épaisse, longue et étroite, Gracieuse avait jeté une toile à boeufs, de ces étoffes bises, à raies bleues et rouges, que les paysans mettent sur leurs bêtes, l'été, pour les préserver des piqûres des mouches. Aujourd'hui, à Paris, on en fait du linge de table très élégant dans sa simplicité. Gracieuse est-elle l'auteur de cette mode? C'est fort possible; l'origine des choses est souvent fort difficile à découvrir, et elle est surtout bien bizarre parfois.

Claire descendit dans le jardin de M. le curé. L'abbé Despins avait relevé sa soutane, à la façon des filles de campagne, en l'attachant derrière avec une épingle de nourrice, et, par-dessus, il avait mis un tablier bleu de jardinier. De la vaste poche, on voyait sortir un sécateur et des bandes de raphia.

Armé d'un vaporisateur, il faisait passer le goût des roses aux pucerons verts, innombrables et voraces. Pour être sûr de bien faire son travail, il avait mis ses lunettes.

À la voix de Claire, il se retourna et remonta ses besicles sur son front.

— Toi, ici, petite? Qu'y a-t-il donc? demanda-t-il.

Et, posant son vaporisateur sur la table de jardin, il vint vers elle.

— Monsieur le curé, dit Claire, je suis bien malheureuse!

— Ma pauvre enfant! Il faut bien prier pour ta mère!

— Je suis plus malheureuse encore que vous ne pouvez le supposer, Monsieur le curé, parce que...

Et Claire fondit en larmes.

— Parce que... quoi?... Que t'arrive-t-il encore?

— Je m'en vais!

— Tu t'en vas? Où cela?

— À Paris!

— A Paris? A Paris?

— Oui, Monsieur le curé, chez mon oncle et ma tante Favier. Ils m'emmènent!

— Et c'est pour cela que tu pleures? Mais c'est ce qui pouvait t'arriver de plus heureux en ce moment, mon enfant! Tu n'es plus seule!

— Je ne les connais pas!

— Mais si, tu les connais! Ils t'aiment, puisqu'ils s'occupent de toi, et il faut les aimer aussi! Tu seras leur enfant!

— Ils en ont déjà! J'ai un cousin et une cousine!

— Tant mieux, tant mieux. Je ne te cacherai pas, petite, que j'étais un peu inquiet à ton sujet; maintenant, me voilà tranquille.

— Monsieur le curé, j'aurais préféré rester ici avec vous, avec mes amis, dans mon pays, enfin...

— Là, là, ne pleure pas, petite, ne pleure pas. Tu y reviendras, ici; tu y reviendras aux vacances.

— Non! On a loué la villa!

— Déjà!

— Enfin, elle le sera : mon oncle l'a donnée à l'agence.

— Enfin, tu reviendras tout de même : je suis sûr que tu reviendras! Et, tu sais, quand l'abbé Despins est sûr de quelque chose...! Le bon Dieu ne voudrait pas que tu ne reviennes pas ici, voir ton curé, et puis tous ceux pour qui tes parents et toi-même furent si bons.

— Oui, Monsieur le curé, dites que je reviendrai.

— Mais oui.

— Et vous m'écrirez, Monsieur le curé, vous me donnerez des conseils!

— Oui, mon enfant, oui.

— Vous êtes bon, Monsieur le curé. Merci.

Il faisait doux, dans ce jardin plein de fleurs et

de bourdonnements d'abeilles. La jeune fille en deuil y goûtait, pour la première fois depuis la mort de sa mère, une minute de paix. M. le curé ne lui avait-il pas dit qu'il lui écrirait? Quelle consolation! Cependant, elle dit encore :

— Ce qui me navre, c'est que je ne pourrai pas porter de fleurs sur la tombe de mes parents.

— J'irai pour toi, petite! Je porterai des roses de mon jardin, et je demanderai aux locataires de la villa Davril de me laisser cueillir un bouquet de temps en temps. Je ne pense pas qu'ils s'opposent à cela!

— Oh! Monsieur le curé, que vous êtes bon! Vous allez au-devant de mes désirs; je n'osais pas vous le demander. Merci, merci de tout mon cœur! Et maintenant, ajouta-t-elle, il faut que je me sauve. Mon oncle et ma tante m'attendent. Au revoir, Monsieur le curé. Merci de tout ce que vous avez fait pour moi, pour nous. Et à... à *un jour!* Bientôt? Tard? Dieu seul le sait! Mais c'est mon espoir le plus cher!

— A bientôt, ma petite Claire, à bientôt. Sois courageuse devant ta douleur, mon petit. Pense que ta maman est auprès de toi, qu'elle veille sur toi. Prie pour elle; et aussi, sois douce et bonne avec ton oncle et ta tante; sois reconnaissante envers eux. Ce qu'ils font pour toi est très noble. A bientôt!

Claire partit; elle avait les larmes aux yeux en s'en allant. C'est qu'elle aimait beaucoup l'abbé Despins, et elle sentait qu'il avait pour elle une douce tendresse. Depuis sa plus tendre enfance, il s'était occupé d'elle, et le brave homme avait toujours été étonné des qualités de cœur de la petite.

« Pauvre Claire! se dit-il en hochant la tête. Que va lui réserver Paris? Elle est trop bonne pour ne pas souffrir. Pourvu que ces parents nouvellement

venus ne se lassent pas un jour et ne la fassent pas souffrir ! »

C'est que l'abbé Despins connaissait l'humanité.

Claire alla faire encore une visite. Elle en aurait eu plusieurs à faire, mais la plupart des gens à qui elle voulait dire « adieu » s'étaient postés sur la route pour la voir.

C'étaient les pauvres gens qui n'avaient jamais eu recours en vain à sa bonté; c'étaient les enfants malades qu'il ne pouvaient pas aller à l'école, et à qui elle allait donner des leçons gratuitement. C'étaient aussi ceux à qui elle avait dit de bonnes paroles lorsqu'ils étaient malheureux, à qui elle avait adressé des sourires réconfortants.

Ah! elle était aimée, la petite Claire Davril! Et tous les pauvres du pays savaient ce qu'ils perdaient en la perdant.

— Vous reviendrez, Mademoiselle? vous reviendrez? disaient-ils.

— Je l'espère, mes amis, je l'espère.

— Vous nous écrirez, Mademoiselle? Vous nous donnerez de vos nouvelles? On sera si heureux!

— Oui, c'est entendu.

Et Claire arriva à la villa, accompagnée d'une vingtaine de personnes. Elle embrassa des enfants, serrà des mains et entra.

— Qui sont donc tous ces gens qui vous suivent? demanda M<sup>me</sup> Favier.

— Ce sont mes amis, ma tante.

— Vos amis? Ah!... J'ai cru qu'il y avait un accident... Je n'aime pas la foule. Encore moins pour les effusions!

Claire ne répondit pas. Elle, elle aimait ses amis pauvres, et elle était touchée de voir combien ils étaient peinés qu'elle quittât le pays.

— Allons, mon enfant, il faut partir; nous avons juste le temps d'aller à la gare. Préparez-vous,

votre oncle ne va pas tarder à revenir; il est allé chercher une voiture.

— Faut-il vous porter votre malle, mademoiselle Claire?

La question n'était pas posée par une seule personne. Elle formait un chœur.

Claire sourit.

— Merci, l'un de vous suffira.

Tous s'élancèrent. C'était vraiment touchant.

Puis la voiture s'ébranla.

Le lendemain matin, Claire débarquait au Quai d'Orsay.

## III

D'abord, elle fut un peu troublée en sortant de la gare : les voitures, le bruit, et aussi la fatigue d'une nuit passée dans le train.

Les Favier avaient envoyé chez eux un télégramme annonçant leur arrivée ; aussi leur chauffeur les attendait-il à la gare. Mais Claire s'étonna de n'y pas voir son cousin et sa cousine. Cependant elle ne dit rien, puisque son oncle et sa tante n'avaient pas l'air de s'en inquiéter.

L'auto stoppa devant un luxueux immeuble, dans le quartier de l'Étoile ; la jeune fille descendit de voiture et suivit ses parents qui s'engouffrèrent dans l'ascenseur. En quelques secondes, elle se trouva dans une antichambre trop riche, qui l'éblouissait.

Ses cousins ne paraissant pas, elle s'enquit :

— Ma tante, Pierre et Régine sont-ils malades, ou absents ? Pourquoi ne viennent-ils pas ?

— Oh ! mon enfant, répondit M<sup>me</sup> Favier, ne commencez pas à poser des questions de petite provinciale. Vos cousins se reposent. Lorsqu'ils seront éveillés, ils viendront nous souhaiter le bonjour.

« Tiens, pensa Claire, c'est donc provincial de sauter au cou de ses parents lorsqu'ils reviennent à la maison après deux ou trois jours d'absence ? Oh ! je suis sûre que, si nous avions habité Paris, j'aurais embrassé maman, comme je le faisais à Saint-Jean-de-Luz. »

On lui montra sa chambre. C'était une pièce mi-

nuscuile, tout au bout d'un long couloir, et ne recevant de jour que par une fenêtre étroite qui donnait sur une cour.

Quelle différence avec sa belle chambre claire, tout emplie de soleil, et qui donnait sur des jardins ! Mais, ici, elle n'était pas chez elle ; elle arrivait sans être attendue, en somme, et on lui offrait ce qu'on avait. Elle aurait tort de se montrer exigeante.

Elle s'installa. En face de son petit lit, elle accrocha le portrait de sa mère, le beau portrait que son papa aimait tant, et elle lui sourit, en lui envoyant un baiser ; et cela fit perler une larme à ses yeux.

Claire ne vit ses cousins qu'au déjeuner. Ceux-ci lui firent un bon accueil, et elle en fut émue. Régine avait dix-sept ans comme elle. Elle ne ressemblait pas du tout à sa mère. Celle-ci était maigre, celle-là était mince seulement, très musclée, comme toutes les sportives. Grande, elle avait un visage agréable à regarder, mais il ne fallait pas l'entendre parler, car le ton autoritaire avec lequel elle s'exprimait agaçait réellement. Sous ce rapport-là, Régine tenait de sa mère. Elle avait de grands yeux bleus et des cheveux noirs coupés court, à la dernière mode.

Quant à Pierre, c'était un grand garçon aux cheveux châtais, l'air doux, mais non pas timide. Sans avoir des traits réguliers, il avait un visage aimable, des yeux noirs, intelligents et malicieux. Souvent, il avait des mots d'esprit, ce qui plut à Claire. Tandis que Régine, chaque fois qu'elle disait quelque chose de drôle, c'était méchant en même temps.

Ce fut un grand changement dans l'existence de Claire ! La jeune fille, habituée à une vie simple, en plein air, eut du mal à comprendre la « vie de Paris ».

Ses cousins sortaient beaucoup. Elle, à cause de son grand deuil, demeurait à la maison.

Certes, l'appartement des Favier était agréable, mais ce luxe, tout ce luxe, incommodait Claire. Et

puis, surtout, elle était gênée, parce qu'elle sentait qu'elle gênait.

Sa cousine n'avait été aimable avec elle qu'une fois : le jour de son arrivée. Depuis, elle était polie simplement, d'une politesse presque froide.

Régine, très gâtée par ses parents, par sa mère surtout, était d'un égoïsme parfait. Elle s'attendait à voir arriver chez elle une petite provinciale ridicule, avec de longs cheveux tournés en chignon mal fait, laissant échapper des mèches disgracieuses. Elle pensait que cette petite Claire était vêtue de robes mal faites, avait des mains rouges et de gros souliers.

Elle était loin de se douter qu'à Saint-Jean-de-Luz on s'habille comme à Paris ! Voilà qu'elle se trouvait en présence d'une jeune fille en deuil, mais dont la robe était de bonne coupe et dont la couleur sombre faisait ressortir l'éclat du visage et l'or délicat des cheveux ondulés naturellement et coupés sans exagération. Ses mains étaient fines comme celles d'une princesse authentique, et elle était chaussée de légers souliers de daim noir qui faisaient ressortir la petitesse de son pied cambré !

Tout de suite, Régine sentit en elle une rivale. Habituelle à être trouvée partout la plus belle, cette cousine allait vraiment la gêner. Heureusement que, pendant des mois, son deuil l'empêcherait de prendre part aux plaisirs dont Régine ne pouvait se passer.

Chaque jour, c'étaient des matches de tennis, des promenades, des thés, des sauterelles, des surprises-parties ; et cela remplissait sa vie, cela était sa vie.

Cependant, Régine résolut d'agir tout de suite auprès de Claire. Elle voulut à tout prix amoindrir, autant qu'il se pourrait, cette petite cousine qui se permettait d'être plus belle qu'elle.

Et cela la rassura. Elle voulut se persuader que Claire était ridiculement provinciale, et elle ne parvint qu'à être injuste envers l'orpheline.

« Il faut, se dit-elle, que, dès le début, elle se sente petite auprès de moi; il faut que, comme tous, comme toutes, elle ne fasse rien sans que ce soit approuvé par moi. »

Alors commença pour Claire une existence pénible. Il ne se passait pas de jour que Régine ne se moquât d'elle et ne mit en évidence toutes ses qualités de Parisienne.

M<sup>r</sup> Favier se garda bien de questionner sa fille, mais elle ne put manquer de voir que celle-ci détestait de tout son cœur la jeune fille. Son amour injuste de mère accepta cette attitude; elle saisit toutes les occasions pour vexer Claire.

D'abord, elle la reléguait dans sa chambre.

Un jour que la jeune fille travaillait dans le salon, elle lui demanda, sur le ton de la douceur :

— Que faites-vous là, mon enfant?

Cette question était parfaitement inutile, mais elle ne la posait que pour avoir la réponse qu'elle désirait :

— Un ouvrage de lingerie, ma tante; je n'aime pas à rester inoccupée.

— Je comprends cela; mais le salon est pour la réception; si vous voulez travailler, allez dans votre chambre. D'autre part, ce que vous faites est très joli, certes, c'est une broderie,... un napperon, n'est-ce pas?

— Oui, ma tante;... je comptais...

— C'est bien ce que je pensais; c'est très joli, mais parfaitement inutile. Je vous donnerai un travail sérieux. Il y a ici beaucoup de choses à faire; moi, n'est-ce pas, j'ai la maison à diriger. Régine a sa danse, ses visites. Or, il ne faut pas compter sur les domestiques pour ces choses; vous vous en occuperez.

— Bien, ma tante.

— Ah! mon enfant, vous me direz que je pourrais prendre quelqu'un pour cela. Mais la vie est si

chère ! Nous sommes nombreux, n'est-ce pas ? Il faut que chacun y mette du sien ! Vous ne vous rendez certainement pas compte des sacrifices qu'il faut faire ! Oh ! ce n'est pas que je veuille vous en faire un reproche, mais vous êtes pour nous une charge nouvelle ; alors, il est un peu juste, n'est-ce pas, que vous compensiez, par un peu de travail, les frais que nous faisons pour vous.

Et c'est ainsi que Claire fut conduite à la lingerie, où se trouvaient les femmes de chambre, pour prendre un gros tas de serviettes, de nappes, de taies d'oreiller à vérifier et réparer, selon leur état.

Elle ne quittait sa chambre que pour aller dans la salle à manger, aux heures des repas.

— Petite cousine, lui dit un jour Pierre, pourquoi vous obstinez-vous à demeurer toujours enfermée chez vous ? Ce n'est pas d'une jeune fille, cela ! Puisque j'ai le bonheur d'avoir une cousine, je veux profiter de sa présence...

— Claire a beaucoup à travailler, interrompit M<sup>me</sup> Favier.

— Eh bien ! elle travaillera moins, voilà tout ; elle n'est pas si pressée que cela de finir son ouvrage ! Elle a toute la vie devant elle pour travailler.

— Pierre, reprit sa mère, ton raisonnement est tout à fait ridicule.

— Ah ! bah ! Un jour que papa grondait RéGINE parce qu'elle ne voulait rien faire, je connais une dame qui l'en a empêché en lui disant : « Elle a toute la vie devant elle pour travailler ! » La connais-tu, maman, cette dame ?

M<sup>me</sup> Favier se mordit les lèvres et ne répondit pas.

Alors, se tournant vers sa cousine, Pierre lui dit :

— Claire, pour me faire plaisir, ne travaillez pas ce soir.

— Je veux bien..., répondit la jeune fille en souriant, si ma tante le permet.

— Puisque mon fils vous le demande, je n'ai rien à ajouter, répondit aigrement M<sup>me</sup> Favier.

— Cependant, ma tante, si cela vous déplaît?

— Ne vous inquiétez donc pas de cela, mon enfant!

— Nous allons bien nous amuser, Claire, dit Pierre. Dans quelques jours, nous allons à une surprise-partie. Quel dommage que votre deuil empêche que vous puissiez y prendre part! Alors, Régine apprend des pas nouveaux avec son partenaire habituel, Jean Grüninger. Il doit venir ce soir pour répéter. Ce sera très drôle, parce qu'ils vont faire quelques gaffes avant de réaliser ce qu'ils veulent.

— Si tu crois, dit Régine, que nous allons faire les pitres, tu te trompes!

— Oh! Régine, tu es une excellente danseuse!

— Alors, pourquoi dis-tu cela?

— Mon Dieu, il me semble que, lorsqu'on étudie quelque chose, c'est que ça ne va pas tout seul.

— Et puis, si tu crois que Claire va s'amuser! Je ne sais d'ailleurs pas ce qu'il faudrait pour la distraire. Elle est toujours triste comme un bonnet de nuit.

— Régine, j'ai quelque raison pour n'être pas très gaie!

Et, en disant cela, Claire avait des larmes dans la voix.

— Ne pleurez pas, petite Claire, dit Pierre. Régine, qui est toujours folle de plaisirs, n'a pas pensé à mal en vous disant cela. Elle n'est pas habituée à voir des jeunes filles tristes. Je vous assure qu'elle n'a pas fait exprès de réveiller votre douleur. Elle vous aime bien, je vous aime bien. Nous vous aimons tous!

Oui, vraiment, ce garçon avait l'air de bien l'aimer.

Cela réconforta un peu Claire. Elle aurait voulu

trouver une famille chez les Favier. Cela n'était pas possible. Seul, Pierre prenait sa défense.

En sortant de table, il s'approcha d'elle et lui dit :

— Petite Claire, petite Claire, je vous aime de tout mon cœur.

Et, lui prenant les deux mains dans les siennes :

— Voulez-vous, petite cousine, que je sois votre frère, votre grand frère ?

— Oh ! merci, Pierre ! répondit la jeune fille.

— Sentimental, va ! s'écria Régine.

M. Favier n'avait rien dit, mais il alla, après le dîner, dans son bureau et demanda à sa femme de l'y accompagner.

— Qu'as-tu donc de si important à me communiquer ? lui demanda-t-elle, voyant qu'il fermait la porte.

— Que penses-tu de l'attitude de Pierre ?

— Qu'elle est absolument ridicule. Régine n'aime pas sa cousine, dont l'humeur n'est pas toujours drôle ; il pourrait donc ne pas lui imposer sa présence. De plus, ton fils...

— Qui est aussi le tien !

— Ton fils devient d'une impertinence !

Il est à remarquer que les parents, lorsqu'ils parlent entre eux de leurs enfants, disent toujours, s'ils ont à leur faire quelque reproche : « *Ton* fils. » Mais, s'ils ont à les féliciter, on les entend toujours dire : « *Mon* fils. » En cela, les époux Favier ne différaient pas des autres parents du monde entier.

M. Favier reprit :

— Est-ce là tout ce que tu vois dans l'attitude de *mon* fils ?

« Tiens, se dit M<sup>me</sup> Favier. Il dit *mon* fils ? Qu'a donc dit ou fait Pierre qui soit si merveilleux ? »

Elle chercha, mais ne trouva pas.

— Eh bien ! dit M. Favier, je crois que Pierre aime sa cousine.

- Comme on aime une cousine !  
— D'abord ! Ensuite on s'aperçoit qu'on l'aime... comme... on aime pour se marier.  
— Mais alors, c'est un désastre !  
— Au contraire. C'est tout à fait dans mon plan.  
— C'est dans ton plan que ton fils épouse cette petite qui n'a pas le sou ? Lui qui peut faire un riche mariage ? Mais tu ne songes donc pas à l'avenir de tes enfants ?  
— Ah ! si mon père avait songé au mien... !  
— Enfin, ce que tu dis là est ridicule. Et je m'opposerai de toutes mes forces à ce sentiment, si toutefois il existe chez Pierre.  
— Ma chère amie, tu feras, au contraire, tout ce que tu pourras pour que ce que j'espère réussisse.  
— Enfin, Henri, tu déraisonnes ! Toi, si sérieux, tu te laisses aller à admirer ces histoires bêbêtement sentimentales ?  
— Le sentiment, je l'exploite, et je n'en fais pas. Si cette petite, à son tour, aime Pierre, mon fils sera heureux. Donc, ça va bien. Mais ce que je veux, c'est qu'il ait la vie large et sûre... Je pense aux tableaux.  
— A ces croûtes ?... Vraiment, tu crois... ?  
— Oui. Ah ! tu ne diras pas que je ne vois pas les choses de loin !... Surtout, pas un mot, ni aux uns, ni aux autres.
- Et les époux Fayier se dirigèrent vers le salon.

## IV

A peine M. et M<sup>me</sup> Favier étaient-ils entrés dans le salon qu'on annonça Jean Grüninger.

— Ah ! s'écria Régine en l'apercevant, j'ai cru que vous n'arriveriez jamais ! Vous n'êtes guère pressé de venir ici !

Le jeune homme salua d'abord les parents, puis, s'approchant de Régine, il s'excusa :

— Vous savez bien, Mademoiselle, que j'ai beaucoup de travail ; si j'étais libre comme vous l'êtes, je vous assure bien que je serais toujours à l'heure, pour le plaisir !

— Vous n'avez pas besoin de travailler, vous ! Vous êtes riche, repartit la jeune fille.

— Oh ! vous savez, à l'époque où nous vivons, nul ne peut être assuré de garder sa fortune. Et puis j'aime le travail.

— Ah ! tenez, je vous présente ma cousine, mademoiselle Claire Davril.

— Mademoiselle, dit le jeune homme en s'inclinant, je suis enchanté de faire votre connaissance.

Claire allait répondre ; mais Régine, lui coupant la parole, ajouta :

— C'est une petite provinciale : elle arrive en droite ligne de Saint-Jean-de-Luz ; mais elle est très gentille tout de même,... à la condition qu'on ne lui demande pas de danser !

Claire sentit sous ces paroles qui voulaient l'excuser une petite vexation, comme celles dont sa cousine avait pris l'habitude. Seulement, aujourd'hui,

cela lui faisait davantage de peine, parce que cela était dit devant un étranger.

Elle répondit cependant, en souriant tristement :

— J'ai eu tant d'autres choses à apprendre, ma cousine, et puis une maman à soigner ! Alors, je n'ai pas eu le temps de songer à la danse. Sans quoi, j'aurais fait comme les autres.

— Ce n'est pas tout cela, dit Régine, piquée : Grüninger, nous avons nos pas à apprendre, nos figures à régler.

— Je suis à votre disposition, Mademoiselle.

— Eh bien ! ma petite Claire, dit Pierre en s'approchant, je vais vous enseigner la danse. Voulez-vous de moi comme cavalier ?

— Je veux bien, mon cousin..., répondit l'orpheline.

— Penses-tu ! interrompit Régine. Il nous faut de la musique, pour danser.

— Eh bien ! et ton phono, à quoi sert-il ?

— Le phono ne serait pas pratique. Si Claire veut se mettre au piano, ça vaudra mieux. Mais... savez-vous jouer, au moins ?

Régine, comme toujours, cherchait à amoindrir sa cousine. Elle espérait que la jeune fille lui répondrait qu'elle ignorait la musique, et elle espérait l'écraser par un : « Mais qu'avez-vous donc appris, vous qui dites avoir appris tant de choses ? »

Contrairement à son attente, Claire répondit :

— Mon Dieu, oui, je tapote...

— Alors, jouez ; essayez de jouer, dit-elle à Claire d'un ton condescendant.

Mais quelle ne fut pas la stupéfaction de la jeune Parisienne de voir que sa cousine exécutait admirablement la musique qu'elle avait posée sur le pupitre. Régine, emportée par le rythme, en oublia les pas qu'elle voulait étudier, car elle était une excellente danseuse.

Jean Grüninger était un grand jeune homme, mince, élancé, très élégant, mais d'une élégance naturelle.

Il était blond, avec de larges yeux bleus très pâles, abrités sous d'énormes lunettes d'écaille, car il était très myope. Et cela ne l'enlaidissait pas, au contraire. On disait même que, dans le monde, certains petits jeunes gens, jaloux de l'attention que lui accordaient les jeunes filles, l'imitaient en tous points, et même s'étaient pris à porter des lunettes dont ils n'avaient nullement besoin.

Jean Grüninger était le fils d'un ami d'enfance de M. Favier ; les deux familles s'étaient donc toujours fréquentées, et même Jean et Régine, lorsqu'ils étaient enfants, se tutoyaient. Ils s'étaient même bien souvent battus, et, par la force des choses, Régine avait toujours été victorieuse ; Jean avait été un bon petit garçon.

Maintenant que tous deux avaient grandi, ils avaient supprimé le tutoiement et aussi les batailles.

Les deux jeunes gens avaient cependant continué à jouer ensemble au tennis, à danser ensemble. Seulement, ces jeux, qui absorbaient Régine au point qu'elle ne pouvait s'occuper d'autre chose, n'étaient pour Jean Grüninger qu'un passe-temps ou un sport.

Le jeune homme était rédacteur dans un grand quotidien, et il voulait se consacrer à la littérature. Très artiste, il fréquentait beaucoup de peintres, de sculpteurs, de romanciers, et sa vie était des plus intéressantes.

M<sup>me</sup> Favier appréciait Jean Grüninger.

— Il est, disait-elle, un garçon très sérieux. Lorsqu'il n'est pas à son journal, il travaille chez lui à quelque ouvrage qu'il publiera certainement un jour. Et quand il s'arrête, pour se distraire, c'est toujours avec nous qu'il vient, soit ici, soit chez des amis. Vraiment, il serait à souhaiter que tous les jeunes gens fussent comme lui.

Ce qu'elle ne disait pas, mais qu'elle espérait,

c'est qu'il deviendrait un jour le mari de Régine. Parmi tous les amis de son fils, c'était le seul qui possédât une aussi belle fortune. Et de cela elle était sûre, car, puisque son mari connaissait la famille Grüninger depuis longtemps, on n'avait pas lieu de supposer que — ainsi que chez beaucoup de gens — l'on avait adopté là le régime du « bluff » ou de « la poudre aux yeux ».

— Par pitié, Régine, un peu de repos ! Je n'en puis plus ! fit Jean Grüninger, après avoir dansé sans arrêt pendant près d'une heure.

Et, se tournant vers Claire :

— Mademoiselle, je vous remercie d'avoir bien voulu tenir le piano ; vous vous êtes acquittée de votre tâche à merveille.

— On va servir le thé, dit Régine. Je ne vous demande pas de m'aider, ma chère Claire : je crains votre maladresse ; vous en renverseriez certainement.

— Je ne crois pas, dit Claire ; voulez-vous que j'essaie ?

— Non, non !

Claire n'insista pas. Mais elle trouvait que, vraiment, Régine abusait de sa situation de jeune fille riche et « à la page ». Cela l'attristait intensément, ajoutant encore à sa grande douleur.

Machinalement, ses doigts errèrent sur le piano, et elle joua la *Mort d'Ase*, de Grieg.

Jean Grüninger, en entendant cela, s'approcha ; il s'étonna de l'émotion avec laquelle la jeune fille interprétait ce morceau. Lorsqu'elle eut terminé, il ne put s'empêcher de dire :

— Savez-vous, Mademoiselle, que vous êtes une excellente musicienne ?

— Oh ! Monsieur, répondit Claire, je n'ai nullement cette prétention. Je joue pour moi, tout simplement.

— Jouez encore quelque chose ?

— Que voulez-vous? Du classique? Du Beethoven, du Chopin, du Schubert, du Schumann? Préférez-vous de la musique moderne? Du Debussy, par exemple, ou des chants russes qui sont tristes, si tristes qu'on en est angoissé?

— Mademoiselle, jouez ce que vous voudrez.

Et Claire exécuta, en véritable artiste, plusieurs morceaux : ceux qui se présentaient à sa mémoire, ceux qui exprimaient le mieux toute la détresse de son âme, de son âme toute jeune et déjà isolée.

Pierre, qui, ne dansant pas, s'était retiré dans sa chambre, était revenu au salon pour écouter. Ce qui donna à M. Favier l'occasion de pousser le coude de sa femme et de lui murmurer :

— Tu vois, il s'intéresse à elle!

Mais M<sup>me</sup> Favier, son épouse, ne répondit pas.

Elle trouvait que Jean Grüninger s'intéressait, lui aussi, beaucoup trop à elle.

— Mon enfant, dit-elle, lorsque les doigts de Claire s'arrêtèrent de courir sur les touches, vous devriez vous arrêter un peu. Cette musique triste n'est pas de saison : M. Grüninger est venu ici pour danser, pour s'amuser, et cela, vraiment...

— Pardon, Madame, repartit le jeune homme, j'adore ce que joue M<sup>me</sup> votre nièce, et sa façon d'interpréter est remarquable. Je suis heureux, très heureux qu'elle ait bien voulu...

— Oh! Claire, dit Pierre, jouez encore, jouez encore; c'est si beau!...

— Oui, mais c'est triste! Cela suffit, interrompit Régine. Si vous croyez que cela m'amuse, moi, d'entendre des jérémiaades musicales!

— Ah! le mot est drôle! dit en riant M<sup>me</sup> Favier. Le mot est drôle! Cette Régine a souvent de ces « trouvailles! »

Personne d'autre ne s'extasia sur ce que M<sup>me</sup> Favier appclait une « trouvaille ». Mais il fallut faire

le silence. Claire ferma le piano, et l'on prit le thé en croquant des petits fours et en écoutant les papotages de Régine.

Soudain, Jean Grüninger se leva et se dirigea vers un panneau du salon.

— Tiens, dit-il, vous n'aviez pas ce tableau-là, il y a quelques jours ? Savez-vous ce que c'est ?

— Oh ! dit Régine, figurez-vous que mon oncle, le père de Claire, ici présent, a passé sa vie à faire des tableaux dans le genre de celui-ci. Je m'empresse de vous dire qu'il n'en a presque pas vendu. De sorte qu'il n'a pas fait fortune. Et la pauvre Claire préférerait certainement aujourd'hui que son papa lui eût laissé des rentes, plutôt que les innombrables toiles qui remplissent un grenier de sa maison de Saint-Jean-de-Luz.

— Tiens, tiens, dit le jeune homme, mais c'est intéressant, cela !

— Et, tandis qu'il murmurait ces paroles, Claire disait à haute voix :

— Je vous assure, ma cousine, que j'aime mieux ces souvenirs de mon père, ces tableaux où il a mis le meilleur de lui-même, qu'une fortune qui s'en irait tous les jours !

— C'est pourtant bien utile, une fortune, Mademoiselle ! dit d'une voix mordante M<sup>me</sup> Favier. Cela permet aux orphelines de vivre sans le secours de personne.

Claire rougit, baissa les yeux, mais ne répondit rien.

Il était l'heure de prendre congé. Jean Grüninger demanda la permission de se retirer.

— Mademoiselle, dit-il à Claire en s'en allant, je suis vraiment heureux de vous avoir rencontrée ; cette phrase banale que l'on dit toujours lorsqu'on vous présente à quelqu'un et qui ne signifie rien à ce moment-là, je la dis en toute sincérité mainte-

nant. J'ai admiré votre talent tout à l'heure, en vous écoutant; mais après avoir vu cela — et il désignait le tableau de Paul Davril — je ne m'étonne plus. Vous avez, comme M. votre père, une âme de véritable artiste. J'espère avoir le plaisir de vous revoir bientôt. Viendrez-vous à la surprise-partie?

— Elle est en deuil, dit Régine. Il ne faut pas croire qu'elle joue les Cendrillon!

— Alors, dès qu'il sera fini, vous serez des nôtres? N'est-ce pas, madame Favier?

— Mais oui, mais oui...

Quelques instants après, dans l'appartement des Favier, chacun goûtais le repos, sauf Claire qui écrivait à l'abbé Despins :

MONSIEUR LE CURÉ,

Je ne voudrais pas vous attrister, et je ne voudrais pas non plus que vous pensiez que je suis une fille ingrate. Mais je veux cependant vous ouvrir mon cœur, mon cœur douloureux. Je suis très malheureuse.

Ne croyez pas, Monsieur le curé, que je subisse des privations. Non pas. Mais je suis loin d'avoir trouvé ici ce que l'on m'avait offert, ce que je croyais trouver : une famille.

Certes, j'ai un oncle, une tante, des cousins, mais je n'ai aucune tendresse. Je suis absolument étrangère à toutes ces personnes qui m'entourent, chez qui je vis.

Moi qui m'étais tant promis d'être une sœur, une petite sœur attentive et douce pour Régine! Hélas! Monsieur le curé, son attitude froide et méprisante a paralysé tous les élans de mon cœur.

Je ne voudrais pas médire de cette jeune fille qui est, dit-elle, comme toutes les jeunes filles, mais, chaque jour, je dois subir ses caprices, supporter son humeur, toujours désagréable avec moi. Elle s'applique à m'humilier, à me faire mal.

Je le sais bien que je suis une provinciale, que mes habitudes simples, mes goûts modestes sont l'opposé des siens, de ceux de ses amis. C'est ridicule, sans doute, mais elle devrait trouver, au contraire, que cela est préférable. Etant donné que je suis pauvre, il est plus sage de ne pas désirer une vie de paresse et de plaisirs, n'est-ce pas, Monsieur le curé ?

Oui, je suis la « recueillie ». Ma situation est tout à fait irrégulière auprès de ma cousine, mais, malgré tous mes efforts, je ne puis excuser son attitude envers moi.

Quant à ma tante Favier (surtout, Monsieur le curé, ne croyez pas que je manque de reconnaissance envers elle), ma tante Favier, elle, doit regretter son premier geste qui fut de m'accueillir.

Pourquoi est-elle si dure avec moi ? Qu'ai-je fait de si mal pour qu'elle se croie tenue de me parler toujours sur un ton de reproche ?

Je me fais petite, toute petite, je voudrais tant que l'on m'oublie, que l'on ne me prenne pas pour une intruse ! Je comprends très bien l'amour de ma tante pour ses enfants, mais ma situation d'orpheline, à elle seule, me fait tant souffrir, que la faiblesse dont on use vis-à-vis de Régine et la rigueur que l'on observe vis-à-vis de moi ne font qu'augmenter ma douleur.

Ma cousine ne cesse de me reprocher ma pauvreté, et j'ai si mal, si mal, Monsieur le curé, lorsqu'elle en accuse mon papa si bon, qui préféra me laisser dans la misère au lieu de travailler, et perdit son temps à faire ce qu'elle appelle « des croûtes ».

Oh ! non, non ! cela n'est pas vrai, n'est-ce pas ? Je le sens bien, moi, que c'est très beau, ce que peignait mon père. Je suis sûre qu'il pensait en tirer parti un jour. Mais c'est encore là une méchanceté de Régine.

Et puis, voyez-vous, Monsieur le curé, je suis heureuse quand je pense au plaisir qu'il prenait à sa peinture. Ah ! je voudrais bien le voir encore, assis devant son chevalet, dans quelque coin de rocher, sur la côte !

Comme il aimait le ciel, la mer, les fleurs, les arbres, et tout, et tout. Comme il aimait sa femme,

comme il aimait sa petite fille ! Sa petite fille qui n'a plus rien maintenant, plus rien ! Même plus sa maman, parce que cette maman, cette maman si jolie et si douce est allée le rejoindre.

Oh ! que je voudrais aller les retrouver ! Monsieur le curé, j'ai mal, très mal ! Oh ! si mal ! A qui le dirai-je, si ce n'est à vous ? On ne s'en inquiète guère, ici, de la douleur de l'orpheline. Il faut, au contraire, qu'elle sourie pour ne pas glacer les autres.

Hier, ma tante Favier m'a dit :

— Mon enfant, votre deuil va bientôt finir. J'espère que vous quitterez ce visage d'enterrement qui, naturellement, a suffisamment duré. Nous avons respecté votre douleur, il faut prendre maintenant un air plus agréable : la gaieté est une politesse envers autrui.

Je ne pourrai jamais être gaie, Monsieur le curé, je ne pourrai jamais. Car, lorsque j'oublie que je suis orpheline (cela m'arrive parfois, et je me le reproche dès que je m'en aperçois), lorsque j'oublie cela, ma tante Favier ou Régine me vexent ou m'humilient.

Je ne pourrai pas rester ici ; rappelez-moi, Monsieur le curé. Je vivrai dans la chambre du haut de notre maison, entourée de tout ce que j'aime ; je donnerai des leçons, et la location de la villa suffira amplement à mes besoins.

Ah ! la maison de papa, la maison de maman ! Notre maison !

Maman ! Maman ! Si vous saviez la douceur que j'ai à écrire ce mot que je ne dis plus à personne, que je ne dis plus qu'à des ombres ! Car je l'appelle, maman, dans mes prières. Le soir, je lui confie ma peine ; je la lui dis, parce que je ne peux pas ne pas la lui dire, bien que je saché qu'elle la sait mieux que moi-même et qu'elle en souffre.

Ah ! Monsieur le curé, vous qui m'aimez bien, vous devez comprendre ma douleur. Pourquoi, pourquoi, puisqu'on ne voulait pas m'aimer, pourquoi ne m'att'ont pas laissée à Saint-Jean-de-Luz ?

Surtout, je vous le répète encore, ne croyez pas que j'exagère. Je ne vous dis que la vérité. Et c'est

pour cela que je vous parlerai de mon cousin Pierre.

C'est un frère pour moi. C'est le seul être ici qui ait un peu d'affection pour l'orpheline pauvre que je suis. Seulement, bien qu'on lui passe toutes ses fantaisies, il ne peut rien faire qui aille à l'encontre des caprices de sa sœur. Alors, il se borne à me plaindre ; je le vois dans ses regards. Et quelquefois, même devant ses parents et devant Régine, il a un bon mot pour moi.

Alors, Monsieur le curé, cela me fait bon au cœur. Cela me fait bon, comme une aumône que le pauvre reçoit avec un sourire.

Il faut aussi, puisque je vous raconte tout, que je vous dise qu'hier au soir j'ai eu encore une joie, plus qu'une joie.

Un jeune homme est venu voir mes parents et danser avec Régine ; ils devaient, tous deux, étudier des pas. Ceci, pour vous et pour moi, n'a pas d'importance, n'est-ce pas ? mais, ici, c'est très sérieux, au contraire. Donc, tandis que je me reposais, car c'est moi qui « tenais le piano », j'ai joué. J'ai joué pour moi, parce que je pensais à maman, à mon bonheur défunt ; et ce jeune homme m'a écoutée avec plaisir. Cela m'a ému. Ne croyez pas qu'il s'agisse là d'un sentiment d'orgueil. Non pas. Seulement, j'ai pensé que ce jeune homme avait dû comprendre ma grande douleur.

Et voilà !

Non, ce n'est pas tout. En partant, il a eu l'air d'aimer un tableau de papa que mon oncle a placé dans le salon, et il m'a dit que mon père était un véritable artiste.

Vraiment, Monsieur le curé, pour une joie comme celle-là, je donne toutes les misères que j'endure ici dans une journée. Songez donc, Monsieur le curé, c'est la première fois que quelqu'un d'étranger apprécie la peinture de papa. Jusqu'à présent, on n'a fait que la dénigrer.

Que devez-vous penser d'une aussi longue lettre ? Que je suis une bavarde ? Non. Mon cœur avait besoin d'un cœur ami pour s'épancher. Et maintenant que je vous ai tout dit, je me sens mieux ; je crois même que toutes les peines que je vous ai racontées

se sont envolées de mon cœur. Elles sont là, sur ce papier, et, demain, c'est vous qui les aurez.

Monsieur le curé, c'est bien égoïste, cela. Mais j'avais si mal! Si vous saviez!

Au revoir, Monsieur le curé, bénissez-moi, gardez-moi toujours une petite place dans votre cœur si vaste, si charitable.

Dites à Gracieuse que j'ai un grand désir : c'est d'aller bavarder avec elle dans votre paisible jardin tandis qu'elle astique ses casseroles de cuivre et ses plats d'étain. Et puis, quand vous rencontrerez tous ceux qui ont gardé de moi un bon souvenir, dites-leur que je pense à eux et que je leur souhaite tout le bonheur que je n'ai pas : être aimé. Et quand vous irez au cimetière, arrêtez-vous, pour moi, auprès de ceux que je n'ai plus.

Au revoir, je l'espère toujours, et je reste votre petite

CLAIRE.

L'orpheline, ce soir-là, s'endormit sans pleurer.

## V

La réponse de l'abbé Despins ne s'était pas fait attendre. En vérité, elle ne fut pas aussi longue que l'était la lettre de Claire.

Mon enfant, lui disait-il, tu exagères peut-être les torts que ta tante et ta cousine ont envers toi. N'oublie pas que cette daine t'a fait l'offre de sa maison. Je ne mets pas en doute tes paroles, mais il est humain de grandir, soit en bien, soit en mal, ce qui se rapporte à nous.

Et puis, en admettant que cela soit exactement comme tu le dis, ce ne sont peut-être là que des attitudes. Il y a bien des gens qui ont honte de leurs bons mouvements; c'est une sorte de pudeur, bien ennuyeuse, il est vrai, pour les gens sur qui s'exerce ce sentiment. Crois-en ma vieille expérience, le monde est décevant. Tu es un être extra-sensible, tu souffres donc beaucoup plus que bien des gens. Tes joies également sont parfois excessives. Mais je te connais, tu as un bon cœur, et tu pardones. C'est ce qu'il faut, mon enfant. Pardonne à ta cousine ses sottes malveillances, pardonne à ta tante de ne pouvoir te donner autant de tendresse qu'à ses enfants. Et ta maman, dans le ciel, se réjouira. Peut-être est-ce pour t'éprouver que l'on agit ainsi envers toi. Et cela passera, tu verras. Tu n'es pas seule, puisque ton cousin Pierre est comme un frère pour toi! Et puis, tu vois, chaque jour amène une joie : on t'a parlé de ton papa comme tu aimes en entendre parler. Pour moi, je pense comme ce jeune homme.

Mon avis est que tu restes à Paris. Songe, mon enfant, qu'ici tu te trouverais encore plus seule. Il

ne convient pas qu'une jeune fille de dix-huit ans vive absolument isolée. Là-bas, tu as un foyer. Travaille, ta situation t'y oblige ; il est bon que tu rendes quelques services à tes parents Favier. Tu me remercieras un jour de mes conseils. Je n'ai pas besoin de te dire : Pense toujours à tes bons parents ; fais comme s'ils étaient là.

Je sais que ce sont eux qui te dicteront la bonne conduite.

Pour moi, je me réjouis de ce que tu n'aimes pas les divertissements futiles, mais tu es jeune, mon enfant, il faut t'amuser, le manque de distractions donne un mauvais caractère.

Gracieuse a fondu en larmes quand je lui ai lu le passage de ta lettre relatif à elle. Elle m'a dit qu'elle serait heureuse de te voir et, si tu le permettais, de te serrer dans ses bras.

Tous tes amis te souhaitent le bonjour, les petits t'embrassent, et moi, ton vieux curé, je prie pour toi et pour ton bonheur.

DESPINS, curé de Saint-Jean-de-Luz.

P.-S. — La tombe de tes parents est belle comme un jardin.

Lorsque Claire eut terminé la lecture de cette lettre, son visage sembla s'être apaisé.

Comme elle avait eu raison d'écrire à son bon curé ! Comme il savait calmer sa douleur ! Et si simplement, si doucement !

Non, elle n'était plus seule ! Là-bas, à Saint-Jean-de-Luz, il y avait des êtres qui pensaient à elle : l'abbé Despins, les petits enfants et Gracieuse ! Décidément, elle avait tort de se plaindre !

Cependant, c'était dur de supporter cette tante injuste ! Forte de sa droiture, elle déplorait, la douce Claire, de ne pouvoir reconnaître Régine parmi les sympathies qui s'étaient révélées à elle, depuis ces derniers jours : Pierre et Jean Grüner.

Et M. le curé se trompait lorsqu'il disait qu'elle exagérait les torts de sa cousine.



Le deuil de Claire était terminé. Elle assistait maintenant aux réunions de Régine, et lorsque celle-ci allait quelque part, on invitait toujours la petite cousine.

Il est vrai de dire que celle-ci n'était pas de toutes les parties de plaisir. M<sup>me</sup> Favier s'arrangeait pour donner du travail à sa nièce, de sorte que Claire devait souvent rester à la maison.

— Vous comprenez, mon enfant, voilà au moins quatre fois que l'on voit votre robe. Vous ne pouvez décentement pas vous montrer encore ainsi vêtue. Ah! la vie à Paris est coûteuse, en vérité!

— Je ne peux cependant pas, ma tante, acheter une nouvelle robe tous les mois.

— Oh! c'est impossible, cela; vos moyens ne vous le permettent pas.

— A Saint-Jean-de-Luz, c'est beaucoup plus commode : on peut porter la même robe toute une année, et je vous assure, ma tante, que personne ne le remarque.

— Saint-Jean-de-Luz est un trou. Tandis que Paris! Paris est unique; et, pour y demeurer, il faut pouvoir y faire figure!

— Vous avez raison, ma tante : je m'abstiendrai de sortir.

— C'est cela! Vous le faites donc exprès! Vous voulez jouer les martyres! Vous voulez faire croire que l'on vous séquestre! Mais vous êtes un monstre, en vérité! Oh! allez dans votre chambre, et que je ne vous revoie plus de toute la journée!

Personne ne s'étonnera si Claire éclata en sanglots. Ainsi, malgré tous ses efforts, non seulement elle ne parvenait pas à se faire aimer, mais encore,

cette tante, qui lui parlait toujours si sèchement, la détestait autant qu'elle aimait sa fille. Seulement, comme tous les êtres qui ont tort et qui savent leurs torts, M<sup>me</sup> Favier voulait faire passer le tort sur sa malheureuse petite nièce : elle l'accusait !

Elle l'accusait pour qu'elle ne soit pas aux côtés de sa fille, car les qualités de Claire estompaient le charme de Régine.

Ce jour-là, des amis de Pierre et de Régine devaient venir prendre le thé chez les Favier ; la bonne tante savait donc ce qu'elle faisait en condamnant Claire à demeurer dans sa chambre.

« Elle doit pleurer, se disait-elle. Si, par hasard, Pierre insiste pour qu'elle aille au salon, elle arrivera avec des yeux rouges, le nez et les lèvres enflés : donc, pas flattée ! Et, comme gaieté, je crois que si, par hasard, elle en avait eu quelque velléité, elle se sera évanouie. Tout le monde la laissera donc de côté, et ma fille aura son succès habituel. »

Le timbre de la porte d'entrée résonna. C'étaient les invités qui commençaient à arriver.

Régine avait une robe de crêpe-satin rose qui lui allait à ravir, mais c'était un peu trop élégant pour une jeune fille ; c'était plutôt une toilette de jeune femme.

— M<sup>me</sup> Claire n'est pas là ? demanda Jean en entrant dans le salon. Elle n'est pas souffrante, au moins ?

— Maman va la chercher, dit Régine. Il n'est donc plus question que d'elle ? On s'en était pourtant bien passé, jusqu'à présent ! Comment trouvez-vous ma robe, Jean ?

Et Régine pivota devant lui, à la façon des mannequins.

— Très rose, répondit le jeune homme en souriant : comme une « Gloire de Dijon » !

— La « Gloire de Dijon » est jaune ! C'est la rose « France » qui est rose !

— Eh bien ! rose comme une rose « France » !

Ainsi que l'avait prévu M<sup>me</sup> Favier, Claire était en larmes.

— Qu'avez-vous, mon enfant ? demanda-t-elle. Vous n'avez pas de sujet sérieux pour vous mettre dans de pareils états. Est-ce pour ce que je vous ai dit tout à l'heure ?

— Oui, ma tante, répondit la jeune fille.

— C'est absolument ridicule. Vous êtes d'une susceptibilité excessive. Pour quelques mots ! Je ne vous ai même pas grondée !... Allons, venez vite. Ne changez même pas de robe, c'est inutile.

— Bien, ma tante ; je vous suis.

Claire passa de l'eau fraîche sur ses yeux rougis, afin d'effacer un peu les traces de son chagrin.

Certes, la jeune fille n'avait aucune raison d'être coquette, mais elle avait la pudeur de ses sentiments. Ce qui se passait dans son cœur ne regardait qu'elle.

Puisque sa tante lui avait recommandé de ne pas changer de toilette, elle garda sa petite robe de gabardine grise. Oh ! elle était toute simple, cette petite robe : une jupe à plis, et, sur une casaque blanche en crêpe de Chine, dont le col rabattu était fermé par une cravate nouée, était posée une petite veste de velours anglais gris, du même ton, et sans manches.

Elle-même avait choisi cela parce que c'était facile à mettre et sans prétention.

Lorsqu'elle revint au salon, M<sup>me</sup> Favier dit aux invités :

— Je vous l'avais bien dit : c'est une petite sauvageonne ; j'ai eu du mal à la décider à venir ; j'ai même dû la gronder, et elle a été assez sotte de se mettre à pleurer ! Elle a alors dit qu'elle obéirait, mais elle a ajouté : « Alors, ma tante, je ne m'habille pas ; je reste comme je suis ! »

— Oh ! les provinciales ! dit Régine en levant les

yeux au ciel et en haussant les épaules. Et puis, voyez-vous comme c'est aimable pour les invités !

En vérité, elle était ravie de cette petite scène. Mais tout le monde se tut : Claire entrait au salon.

— La voilà ! s'écria Pierre. La voilà ! Ah ! ma petite Claire, ce n'est pas chic de vous faire prier !

— Mademoiselle, dit Jean Grüninger en saluant la jeune fille, vous avez là une robe délicieuse, d'un chic extrême, parce que très simple de ligne.

— Allons, bon ! Voilà que je connais les goûts de Jean, maintenant ! dit Régine. Le jour où je voudrai lui plaire, je m'habillerai en religieuse.

— Régine, vous êtes toujours charmante.

— Ce n'est pas tout ça, répondit M<sup>me</sup> Favier. On est ici pour s'amuser, n'est-ce pas ? Et elle nous a fait assez attendre. On danse ?

— Prenez d'abord le thé, dit M<sup>me</sup> Favier.

« Mon enfant, ajouta-t-elle, se tournant vers Claire, aidez votre cousine, voulez-vous ? »

Elle disait cela sur un ton de douceur qui était bien en opposition avec ses sentiments. Claire le sentait. Jamais, lorsqu'elle était seule avec elle, M<sup>me</sup> Favier ne lui parlait ainsi. Ah ! comme elle souffrait, la petite orpheline, de cette hypocrisie !

Elle servit le thé avec grâce ; l'amabilité, chez elle, était naturelle. Son sourire était triste, parce qu'elle était malheureuse, mais elle savait sourire, et l'on y sentait tant de bonté !

— Combien de morceaux de sucre, Pierre ? demanda-t-elle à son cousin.

— Vous oubliez toujours ! Eh bien ! si vous voulez, deux avec la pincee ; tout le sucrier avec votre blanche main !

Et il éclata de rire, fier de sa phrase, qui d'ailleurs n'était pas de lui.

— Que restera-t-il pour nous ? s'écrièrent Jean

Grünnér, Charles Darvaux et les autres. On va faire porter un camion de sucre !

— Certainement ! Je veux un sucrier, moi aussi !

— Moi aussi !

— Et moi aussi !

Régine était dans une rage folle ; ses mains en tremblaient. Si bien qu'elle renversa du thé sur sa robe.

— Ah ! s'écria-t-elle, ma robe est perdue !

— Ma cousine, dit Claire, venez, je vais la sauver ; soyez sans crainte, je sais ce qu'il faut faire ; mais venez vite : un peu d'eau tiède suf...

— Laissez-moi tranquille, vous !

Et Régine quitta le salon, suivie de sa mère.

— Quel dommage, disaient ses amies, une si belle robe !

— Si rose ! ajouta Jean Grünnér.

— On en parlera encore demain, et dans huit jours ! dit Pierre en hochant la tête. Vous ne connaissez pas ma sœur ! Qui était près d'elle à ce moment-là ?

— Personne, dit quelqu'un.

— Alors, je me demande sur qui elle va faire tomber la faute ?

Claire le savait bien. Le « laissez-moi tranquille, vous ! » dont l'avait gratifiée Régine ne lui laissait aucun doute.

Maintenant, Régine faisait ce qu'on appelle « une entrée ». Elle avait changé de robe. Celle qu'elle portait à présent était rouge, d'un beau rouge laque.

— Qu'elle est belle ! s'écria-t-on.

— Cette Régine se métamorphose à chaque instant, dit une de ses amies, et elle est toujours plus ravissante !

Et Régine souriait, sensible à tous ces hommages. Peut-être bien ceux de ses amies étaient-ils peu sincères. Mais Régine se contentait des mots.

— Le dommage est réparé, dit-elle. Il n'y paraîtra rien ! Et maintenant, n'en parlons plus ! Il s'agit d'autre chose, beaucoup plus sérieux, parce que c'est amusant.

« Voilà : c'est mon anniversaire le 20 mai ; donc, dans quinze jours. Papa et maman donnent une fête en mon honneur. »

— Bravo ! Bravo ! Vive Régine !

— Mais ce n'est pas tout. Attendez. Vous applaudirez après. Ce sera une vraie fête. Une longue fête. Et elle aura lieu dans notre propriété de Meulan.

— Chic ! dit Pierre. Quand a-t-on décidé ça ? Je n'en savais rien, moi !

— Tout à l'heure, avec maman. Mais laissez-moi parler. C'est très joli de danser, mais on ne peut pas faire que cela. Il faut un peu de variété dans les jeux. C'est pourquoi j'ai préféré que la fête ait lieu à la campagne. D'abord, on pourra déjeuner dehors : sur la terrasse, au bord de l'eau ! Et puis on organisera des courses : course de canots, course d'autos, courses à pied, même. Enfin on pourra faire des tas de concours. Naturellement, il y aura un match de tennis. Que dites-vous d'un bal champêtre, avec des lanternes accrochées aux arbres ?

— Mais c'est charmant ! dirent les jeunes filles.

— Vive Régine ! Vive Régine ! Un ban pour Régine !

Puis l'on dansa un peu. Claire, pour éviter de danser, proposa de se mettre au piano.

— Oh ! dit Pierre, je comptais vous faire dan...

— Ce sera pour une autre fois !

— Mais tu sais bien qu'elle n'aime pas ça, dit Régine, et puis elle ignore la danse ! Je me demande ce que vous savez faire ?

— Je sais nager et je suis très bonne rameuse.

— Moi aussi ; tout le monde sait faire ça ! Alors,

puisque vous voulez bien jouer, commencez par un tango. »

Après quelques danses, les invités partirent, enchantés de la fête prochaine projetée.

## VI

— Tu sais, maman, dit Régine, en entrant dans la chambre de sa mère, j'en ai assez, assez, assez !

— Calme-toi, ma petite fille, calme-toi ! dit M<sup>me</sup> Favier.

— Me calmer ? Tu en as de bonnes, vraiment ! J'ai fait tout ce que j'ai pu devant le monde, mais, maintenant que je n'ai plus une galerie pour m'observer, il faut que ça éclate !

— Calme-toi, je te le répète. Cela te fait du mal, ma chérie.

— Enfin, maman, avec son air de sainte Nitouche, cette hypocrite sait très bien ce qu'elle fait. Que Pierre s'occupe d'elle, cela m'est absolument indifférent. Mais qu'elle accapare Jean Grüninger comme elle le fait, je ne l'admettrai pas, je ne l'admettrai pas !

— Ma chérie, ma chérie...

— As-tu vu comme elle était fière de sa victoire ? La sotte ! Tu penses bien que je ne suis pas dupe de son manège ! Jean lui a fait des compliments de sa robe ! Elle a l'air d'une pensionnaire, avec ça ! Elle n'a aucun chic ! Et il n'a pas eu l'air de remarquer la mienne. Non ! mais crois-tu que les hommes ont peu de goût !

— Oui, ma petite fille !

— Ils n'en ont même pas du tout !

— C'est-à-dire que, ne connaissant pas Claire, ils s'intéressent un peu à elle, parce qu'elle est une nouvelle venue, et cela passera. Sois tranquille, cela passera. A moins que..., à moins que...

— A moins que cela ne dure, n'est-ce pas ? C'est ce que tu veux dire ?

— Non ; au contraire, je voulais dire : à moins que cela ne soit, envers cette petite provinciale, une attitude, une attitude jolie, aimable.

— Ah ! Tu crois ?... C'est possible ! Mais, c'est égal, j'en ai assez ! C'est de sa faute si ma robe est perdue, car, tu l'as vu, maman, il n'y a rien à faire : elle n'est plus mettable.

— Je te la remplacerai !

— Vrai ?

— Oui ! Là, es-tu contente ?

— Oh ! maman, que tu es gentille, toi !

— Ma petite Régine, ma petite fille, embrasse-moi.

Et M<sup>me</sup> Favier la câlina, comme une toute petite.

— Là, là, on est rassérénée, maintenant, mon petit amour ? Allons, habille-toi ; ton père va rentrer. Il faut se mettre à table de bonne heure : nous allons au cinéma voir un « Talky » qui est admirable, dit-on.

— Et la cousine suivra, naturellement !

— Laisse-moi faire, et sois tranquille.

M<sup>me</sup> Favier alla alors dans la chambre de sa nièce. Elle prit son air le plus fermé, le plus dur, le plus pointu qu'elle put se donner.

— Mon enfant, lui dit-elle, je pense que vous devinez pour quelle raison je suis ici en ce moment ?

— Oh ! non,... pas du tout, ma tante.

— Ce n'est pas la peine de vouloir jouer au plus fin avec moi : vous ne gagneriez pas la partie.

— Je vous assure, ma tante, que je ne vois pas du tout ; je vous ai obéi, cet après-midi...

— Obéi ! Vous appelez cela avoir obéi !

— Mon Dieu, ma tante, je ne vois pas comment il faudrait dire ; vous m'aviez ordonné d'aller au salon et de cacher ma peine.

— Votre peine ? Vos pleurnicheries !

— Appelez cela comme vous voudrez, ma tante ; pour moi, c'est de la peine. Enfin, depuis ce moment-là, je ne vois pas que ce j'ai fait qui ait pu vous déplaire. J'ai aidé ma cousine, lorsqu'on a servi le...

— Ah ! parlons-en ! Avouez que vous avez fait la coquette avec tout le monde. Vous avez été ridicule, et vous êtes cause que Régine a perdu sa robe rose.

— Moi ?

— Oui, vous. Ne faites pas l'innocente.

— Mais, ma tante, j'étais loin d'elle, quand cela est arrivé, ce n'est donc pas de ma faute.

— Si, c'est de votre faute, car votre attitude a mis Régine dans un tel état qu'elle en était toute tremblante.

— Je ne vois pas comment ni pourquoi ma cousine peut s'inquiéter du peu de cas que l'on fait de moi !

— Oh ! Vous n'allez pas, je suppose, vous imaginer que votre cousine est jalouse de vous ?

— Ma tante, loin de moi une pareille pensée !

— Seulement, ma fille a honte de vos façons, de votre manège !

— Je vous assure, ma tante, que je ne comprends pas du tout ce que vous voulez dire.

— Il suffit, Mademoiselle. Ce soir, nous sortons. Je n'ai pas besoin de vous dire que vous ne nous accompagnerez pas, n'est-ce pas ? Et, même, je dois vous prévenir que, si vous ne changez pas votre attitude vis-à-vis des personnes que nous fréquentons, je serai dans l'obligation de ne pas vous emmener à Meulan, le jour de la fête de Régine.

— Ma tante, j'essaierai de me modifier, et il sera fait ainsi qu'il vous plaira.

« C'est étrange, pensa Claire, j'ai beau m'appliquer à faire tout le monde, je ne puis y parvenir. En vérité, je dois être bien provinciale, puisque je n'arrive qu'à énerver Régine et ma tante. »

— Allons, ma petite Claire, ajouta-t-elle en se parlant à elle-même, il faut quitter cet air simplet. Y parviendras-tu? J'en doute. Et puis, surtout, il faut être gaie, puisque ta cousine aime tant la gaieté! Seulement, je crains bien qu'avec des sorties comme celles-ci, et bi-journalières, par-dessus le marché, cela ne soit un peu difficile. »

Pendant plusieurs jours, Régine et sa mère affectionnèrent de ne pas parler à Claire. Malgré toutes ses bonnes résolutions, l'orpheline, voyant l'animosité dont elle était l'objet, ne pouvait s'empêcher de souffrir. Elle affectait cependant la gaieté qu'elle n'éprouvait pas, à seule fin de leur être agréable.

Et lorsque Régine se trouvait seule avec M<sup>me</sup> Favier, la jeune fille lui disait d'un air rageur :

— Tu vois, maman, comme elle est mauvaise! comme elle me nargue! Que va-t-elle inventer, à Meulan?

— Veux-tu que nous la laissions à Paris?

— Oh! c'est impossible! On aurait l'air de le faire exprès.

— Ma petite Régine, je t'en prie, ne t'énerve pas. Il faut, au contraire, que tu sois très calme tous ces jours-ci, pour avoir un visage reposé le jour de ta fête.

— J'essaierai; mais tu avoueras, maman...

— Oui, c'est entendu; je te comprends. Cela ne dure pas toujours. Il faut hâter ce mariage.

— Mariage? Quel mariage? Tu veux la marier, cette fille sans le sou? Avec qui, grand Dieu? Et si tu crois qu'avec sa figure triste elle amusera un

mari ! Personne n'en voudra ! Elle est d'un placement trop difficile.

— Alors, ma petite chérie, raison de plus pour ne pas te tracasser à cause d'elle. Si je parle de mariage, c'est seulement du tien qu'il s'agit.

— Ah ! je voudrais bien !

— Il faut absolument que Jean Grüninger se décide sous peu. Il y a longtemps que ton père et le sien ont décidé cela. C'est un mariage assorti, sous tous les rapports.

— Oh ! maman, entre nous, n'est-ce pas, tout à fait entre nous, la fortune de Jean est considérable. Il est fils unique, donc...

— Evidemment, mais...

— Tandis qu'ici, nous sommes deux. Et ce que possède papa est loin d'approcher de la richesse des Grüninger !

— Bien entendu ! Cependant...

— Cependant c'est une belle affaire : voilà ce que tu veux dire !

— Non pas, ma chérie. Tu es assez jolie, assez intelligente, instruite, distinguée, pour être épousée sans fortune. Or, la dot que ton père te donnera...

— Parlons-en !

— Enfin, j'estime que, telle que tu es, ce sont les Grüninger qui seront flattés de te voir entrer dans leur famille.

— Oh ! c'est d'ailleurs mon avis, tu sais. Et puis nous nous entendons bien, avec Jean. Il est charmant.

— Tu l'aimes ?

— Il me plaît comme camarade, il me plaira comme mari.

— Il s'occupe de toi...

— Oh ! je ne sais pas ce qu'il a, mais, depuis quelque temps, il est moins attentionné ! C'est depuis qu'il connaît Claire ! Ah ! celle-là... !

— Encore ! N'y pense pas, je te dis. Il faut hâter les choses !

— C'est facile à dire ! Je ne peux pourtant pas lui poser carrément la question : « Jean, quand nous marions-nous ? »

— Non, évidemment ; bien qu'il se rende compte que c'est là une chose inévitable, qui réjouira ses parents et tout le monde. D'ailleurs, sois bien persuadée que toutes les personnes que nous fréquentons s'attendent à ce qu'un jour on annonce vos fiançailles. Depuis le temps qu'on vous voit toujours et partout ensemble ! Le contraire serait extraordinaire ! Le contraire ne peut pas exister ! Enfin, compte sur moi et sur ton père. Je m'arrangerai pour qu'il ait un entretien avec M. Grüninger. Cela, à un moment où tout ira bien, où il sera bien disposé. Par exemple, à Meulan, pendant la fête, lorsque... vous danserez, Jean et toi ; c'est facile de dire : « Quel joli couple ! »

« Enfin, ma petite Régine, il faut que nous nous employions tous à ce mariage. Je veux ton bonheur, moi, rien que ton bonheur... et celui de Pierre, bien entendu. D'ailleurs, j'ai mon idée là-dessus, et il faut que j'en parle avec ton père. »

Cet entretien entre la mère et la fille n'avait pas été sans porter ses fruits. Certes, Régine avait su de tout temps qu'elle épouserait Jean Grüninger. Mais voilà que l'on songeait à précipiter les événements. D'un projet à la réalisation de ce projet, il y a loin. Mais il n'y a qu'un pas de ce projet à sa réalisation mentale. Or, ce pas est vite franchi ; il le fut encore plus vite par M<sup>me</sup> et M<sup>1<sup>re</sup></sup> Favier.

A chaque instant, on les entendait dire :

— Oh ! quand tu seras mariée, tu...

Ou bien :

— Dès que je serai mariée...

Ou bien encore :

— Ce que cela m'amusera lorsqu'on va m'appeler Madame !

« Tiens, se dit Claire, ma cousine va donc bien-tôt nous quitter ? Comme cela s'est décidé rapidement ! Tant mieux si elle est heureuse ! Tant mieux pour elle ! »

Puis, instinctivement, elle pensa que, sans aucun doute, son existence à elle, Claire, allait être aussi tout autre. Elle sentait bien que sa principale ennemie dans la maison c'était Régine, et que, lorsque celle-ci serait partie, elle ne porterait plus ombrage à personne. M<sup>e</sup> Favier cesserait de la mortifier à chaque instant. Elle aurait peut-être la paix. C'était déjà quelque chose, puisqu'elle ne pouvait avoir la tendresse de personne.

« Ah ! se disait-elle, quel bonheur pour elle d'avoir un fiancé, bientôt un mari ! Moi, je n'aurai jamais de mari : je suis pauvre, je ne suis pas jolie et vivante comme elle ! Je demeurerai une vieille fille ! Je n'aurai jamais de foyer, de maison à moi, où je sentirais la tendresse d'un époux, où j'aurais les caresses de mes enfants ! Comme ce doit être doux d'avoir de petits enfants à soi, qu'on calme, qu'on berce ! Tant pis ! »

Et elle soupirait. Mais son bon cœur lui faisait dire :

« Si... j'aurai les enfants de Régine ; mon cousin Pierre se mariera aussi. Eh bien ! j'aimerai leurs enfants, je dispenserai à mes petits neveux toute la tendresse que j'aurais donnée aux miens, et aussi celle que j'aurais dû avoir ! Mais je me demande qui peut bien être le fiancé de Régine ? »

Claire respectait les secrets d'autrui, mais elle était fille d'Eve, et les questions de fiançailles intéressent toutes les jeunes filles, même les moins curieuses.

Elle dit donc à sa cousine :

— Vous faites beaucoup de projets, ma chère Régine, pour... après votre mariage.

— Oui, beaucoup, répondit celle-ci d'un air pincé.

— Et ce sera très bientôt, j'espère, puisque, maintenant, vous en parlez souvent?

— Oui, très-bientôt, ma chère.

— Serait-il indiscret de savoir quel sera l'heureux parmi les heureux? Est-ce que je le connais?

— Oui, ma cousine, il est indiscret de désirer savoir cela. Tout ce que je puis vous dire, c'est que vous le connaissez. Mais je doute que le nom de l'heureux parmi les heureux, comme vous dites, vous comble de joie.

— Oh! Régine, croyez, au contraire, que je suis ravie, puisque vous l'êtes. Et je vous prie de m'excuser d'avoir osé vous demander le nom de votre fiancé. Mais, puisque vous dites vous-même que vous allez vous marier bientôt, vous ne pourrez plus cacher ce nom bien longtemps. Alors, très-bientôt, je vous féliciterai tous les deux. Encore une fois, pardon pour ma curiosité, bien innocente, je vous l'affirme.

— Oh! je vous pardonne; je suis dans mes bons jours!

— Alors, merci!

Claire pensa :

« Ce n'est pas souvent qu'elle est dans ses bons jours! C'est bien dommage que je n'aie rien d'autre à lui demander aujourd'hui. Oh! elle se rattrapera demain. Mais j'aimerais bien savoir qui elle doit épouser? Est-ce Charles Darvaux? Peut-être... Non,... ce n'est pas possible: il repart dans quelques jours... À moins qu'ils ne se marient tout de suite et qu'ils partent tous deux en Afrique! Mais non, c'est tout à fait inadmissible. Étant donné le caractère de Régine, elle ne consentirait jamais à quitter Paris pour aller vivre dans la brousse. Qui donc, alors? M. Dauvergne? Il est trop jeune. Marcel

Boissy? Elle n'a pas l'air de le remarquer. Non, je ne vois pas. A moins que ce ne soit Jean Grüninger? »

A ce nom-là, Claire eut comme un pincement au cœur. Oh! serait-elle jalouse? Jean Grüninger! Jamais elle n'avait pensé qu'il put épouser Régine. Pourquoi? Eh bien! elle ne pouvait se l'expliquer. Mais elle sentait cela. Cependant, c'est son nom qui eût dû, le premier, lui venir à l'esprit, Jean Grüninger étant celui, de tous ceux qui étaient reçus chez les Favier, qui venait le plus fréquemment. Eh bien! c'est justement pour cela que Claire n'avait pas songé à lui comme mari possible de Régine.

En vérité, elle ne pouvait donner aucune raison à cela : elle le sentait, voilà tout. Mais elle insistait et se disait :

« Voyons, voyons, ils sont toujours ensemble. Il est son partenaire dans presque tous ses sports. Elle a dix-huit ans, comme moi, il en a vingt-trois; ils sont donc assortis comme âge! »

Eh bien! non, elle ne réalisait pas ce mariage. Et elle pensait très logiquement :

« C'est justement parce qu'ils sont toujours ensemble que ce n'est pas un mariage qui se fera. Jean Grüninger aurait demandé plus tôt la main de Régine! Oui, peut-être était-elle trop jeune? Eh bien! c'est encore une raison pour laquelle il ne peut la demander en mariage maintenant. Il la connaît trop. Il a eu le temps d'approfondir son caractère. Non, ce n'est pas lui! »

Et ce que pensait Claire était vrai, non seulement pour Jean Grüninger et Régine, mais pour tous les jeunes gens en général. C'est très rare qu'on épouse une jeune fille que l'on connaît depuis longtemps!

Les fiancés qui se marient sont ceux qui n'ont pas eu le temps de se montrer tels qu'ils sont. Pendant les fiançailles, on est aimable, on fait des frais;

on ne pourrait pas faire cet effort pendant de ; années. La meilleure preuve en est que, peu de temps après le mariage, bien des époux ont une désillusion.

Les fiançailles de longue durée sont des épreuves, et ceux qui y résistent feront certainement des mariages heureux.

« Cependant, se disait Claire, à ce compte-là, on perdrait bien du temps de bonheur. Je raisonne comme une sotte. Il me semble que, si l'on aime, on devine le cœur de l'objet de son amour. Ah ! être aimée ! Être demandée en mariage ! »

Mais qui pourrait la demander en mariage, elle ? Pas Jean Grüninger, bien sûr, puisqu'il allait épouser Régine !

Allons, bon ! Voilà que le nom de ce jeune homme revenait dans sa pensée. Pourquoi donc ?

Est-ce parce qu'il avait eu l'amabilité de l'écouter jouer du Debussy, du Chopin, du Schumann et du Litz ? Non, elle avait dû l'ennuyer, au contraire, comme le disait Régine.

Mais, vraiment, cela lui aurait causé une bien grande joie, un bien grand bonheur, si... si... Jean Grüninger avait demandé sa main !

« Je suis folle, absolument folle, se disait-elle, d'imaginer une chose pareille. Mais, mon Dieu, cela ne fait de mal à personne, que je rêve un peu ! Il faut bien que je rêve ! Oui, il le faut. Pendant ce temps-là, je ne penserai pas aux duretés de ma « bonne tante Favier » et aux humiliations de Régine.

« Régine, c'est elle que Jean Grüninger épouse ! Si c'était moi ? Voyons, si c'était moi ?

« Eh bien ! d'abord, je ne serais plus seule ! Je penserais à lui, et je saurais qu'il pense à moi. »

Et Claire alors se sentait forte, capable de lutter contre les persécutions de ces deux femmes sans cœur.

« Physiquement, il est irréprochable; il est, en tous points, l'homme que je désirerais épouser. Mais il doit me trouver bien « popote! »

Ah! quelle belle chimère, quel beau conte de fée!

Claire allant dans la vie avec le jeune homme de ses rêves, sous l'aile magnifique d'un ange protecteur!...

Mais, hélas! la vie était là, tout autre, avec toute sa tristesse, toute sa monotonie! Une pauvre petite Claire ne peut pas vivre un tel bonheur, n'est-ce pas? Mais alors, elle l'aimait donc, ce jeune homme? Non! non! elle ne l'aimait pas, n'est-ce pas? Elle ne pouvait pas l'aimer! Et puis... il allait épouser Régine? Non! non! ce ne pouvait être lui! Oh! encore un malheur à ajouter à ceux qu'elle avait eus déjà! Non! non! il ne fallait pas! Serait-elle jalouse? Elle ignorait la jalousie. Elle avait été folle, voilà tout, de se laisser aller à ce rêve.

Et cependant il venait de lui faire passer une heure bien douce!

## VII

M<sup>me</sup> Favier était dans le bureau de son mari. Elle était très persuasive dans les raisons qu'elle lui donnait pour s'occuper enfin sérieusement du mariage de sa fille.

— Tu m'as dit, toi-même, que Grünner avait de tout temps souhaité ce mariage. Les enfants se connaissent assez, je pense, pour que l'on mette à exécution ce projet caressé par les deux familles.

— C'est très joli, ma bonne amie; mais ta fille aime-t-elle Jean?

— Eh! peu importe qu'elle l'aime ou non!

— C'est important, cela!

— Moins important que tu le crois. Je t'assure qu'il y a bien des mariages qui ne se seraient pas faits si cette condition avait été indispensable.

— Ce qui veut dire, ma chère Thérèse?

— Oh! rien du tout, répondit M<sup>me</sup> Favier qui sentit que, dans son empörtement, elle était allée un peu loin.

D'ailleurs, M. Favier était, au fond, de son avis, et il ne se souvenait pas d'avoir eu pour M<sup>me</sup> Davril une inclination démesurée. Le mariage de ces deux époux avait été, dans toute l'acception du terme, le mariage de raison. Ah! la raison a des raisons que le cœur ne connaît pas! Et, de même que M<sup>me</sup> Favier trouvait qu'une fiancée n'a pas besoin d'aimer celui qui doit être son mari, de même M. Favier, en songeant à ses fiançailles, songeait que le futur époux n'a pas besoin d'être follement épris de la

jeune fille qu'on lui destine. Cependant, il demanda pour la forme :

— Et Jean? Aime-t-il Régine?

— Il en est fou! Comment pourrait-il en être autrement? Tu vois bien qu'il ne peut se passer d'elle. Quels que soient les amis chez qui nous allons, Jean est toujours présent. Il ne danse presque qu'avec Régine. Cela est remarqué par tout le monde.

Evidemment; les Favier et les Grünnér avaient beaucoup d'amis communs : c'était donc tout naturel que les jeunes gens eussent la facilité de s'y rencontrer. Mais M<sup>me</sup> Favier voulait oublier ce détail.

Et elle insistait :

— Où trouverait-il une femme comme Régine?

— Partout! répondit M. Favier, sans sourciller. Partout; il y en a des milliers!

— Partout? Des milliers? Tu n'aimes donc pas ta fille?

— J'aime beaucoup ma fille.

— Alors, tu ne la vois pas!

— Je la vois, Thérèse, je la vois. Je la vois telle qu'elle est, voilà tout.

— Elle est parfaite! Parfaite, entends-tu?

— C'est toi qui l'élèves!

— C'est pour cela! Et elle fera une femme...

— ... Qui coûtera très cher à son mari. Il lui faudra une auto pour elle. Celle de son époux ne lui suffira pas. Il lui faudra beaucoup de toilettes. Elle voudra des bijoux, elle voudra...

— Mais elle voudra tout ce que mérite une femme jolie comme elle l'est.

M<sup>me</sup> Favier commençait à s'inquiéter. Les affaires n'iraient-elles donc pas aussi bien qu'elle le supposait? Elle qui avait tout fait pour rendre sa fille désirable : « un miroir à fiancés riches », disait-elle.

Non. Ce n'était pas possible. Son mari, si raisonnable d'ordinaire, avait certainement, en ce moment, une lubie. Mais il fallait le convaincre. Et elle savait convaincre, n'est-ce pas? Elle avait passé sa vie à cela. Jamais elle n'avait échoué, il n'y avait pas de raison pour qu'elle ne réussît pas aujourd'hui.

— Enfin, dit-elle, tâche d'être à côté de Grüninger pendant le bal, à Meulan. Je m'arrangerai pour aller près de vous, en passant, et, en regardant danser son fils avec Régine, je dirai quelque chose qui puisse attirer son attention, par exemple...

— Quel joli couple!

— Oui. C'est ce que j'allais dire.

— Naturellement... Je m'en doutais... C'est très rusé, cela!

Ah! M. Favier connaissait bien sa digne épouse. Et il connaissait sa fille aussi. Il savait bien que son instruction avait été négligée et que tout avait été sacrifié pour faire d'elle une jeune fille mondaine, charmante, certes, mais qui fait la ruine d'un mari.

— Ecoute, dit encore M<sup>me</sup> Favier, j'ai encore autre chose à te dire.

— Je crois, ma chère amie, que nous avons épousé ce sujet. Nous allons donc nous répéter.

— Il s'agit d'autre chose, précisément.

— Une nouvelle robe pour ta fille?

— Non. Ce que j'ai à te dire est très sérieux.

— Vraiment? Alors, j'écoute.

— Mon Dieu, que tu es insupportable, aujourd'hui!

— Merci pour les autres jours! Mais j'ai dit : j'écoute. Alors, ma chère Thérèse, parle.

— Voilà. Tu sais que plusieurs personnes ont remarqué le tableau de Paul qui est dans le salon. Je finis donc par penser, comme toi, que ces toiles doivent avoir de la valeur.

— Ah! tu penses cela, maintenant? Parce que

d'autres ont l'air de trouver cela bien? Parfait. Donc...

— Donc ce serait le moment de faire peut-être un autre mariage. Pierre est très aimable avec sa cousine. Tu pourrais faire la leçon à ton fils, lui montrer que sa cousine pourrait être un excellent parti pour lui.

— Je suis même sûr qu'il sera très heureux avec elle. Dans tous les cas, elle ne sera pas dépendante.

— Oh! ça, on ne sait jamais!

— Elle a des goûts modestes.

— Par force! Elle n'a pas d'argent. Ou, du moins, elle le croit. D'ailleurs, nous aussi, nous le croyons... pour le moment.

— Est-ce tout ce que tu avais à me dire, ma chère Thérèse?

— Oui. Il n'y a donc que ces deux mariages : l'un qu'il faut hâter, précipiter, même, et l'autre qu'il faut préparer, nourrir, retarder savamment.

— Eh bien! je vais tâcher de m'occuper du premier; tâche de régler la marche de l'autre. Je souhaite que tout cela réussisse! Mais, maintenant, j'ai à travailler, et, si tu as à faire dans tes appartements, tu serais bien...

— C'est compris. Je te laisse. Pense au bonheur de ta fille!

— J'ai prouvé, ma chère Thérèse, que j'avais, depuis de longues années, pensé à votre bonheur à tous!

— Oh! des reproches! Je m'en vais!

Et M<sup>me</sup> Favier sortit, un peu perplexe sur la réussite de ses projets.

## VIII

— Sais-tu où est Claire? demanda M<sup>me</sup> Favier à sa fille.

— Suis-je donc la gardienne de ma cousine? répondit Régine, parodiant une phrase aussi antique que célèbre. Elle doit être dans sa chambre.

— Tu devrais aller la chercher : j'ai à lui parler.

Régine ne se dérangea pas, mais elle appela :

— Pierre! Maman a besoin de Claire. Va le lui dire.

— J'y cours! j'y vole! répondit le jeune homme. Et en effet. En quelques glissades, il fut devant la chambre de sa cousine. Il frappa doucement, en même temps qu'il demandait :

— On peut entrer, petite cousine?

— Oui, oui, répondit l'orpheline.

Il ouvrit, et Claire, se levant pour aller vers lui, renversa par maladresse une pile de linge posée près d'elle.

— Ah! mon Dieu, dit-elle, moi qui avais eu tant de mal à plier tout cela, il va falloir que je recommence!

— Je vais vous aider, petite cousine.

— Oh! Pierre, vous êtes trop complaisant.

— Qu'est-ce que c'est, tout ça?

— Ça? Vous le voyez bien, ce sont des torchons, et ça, des serviettes...

— Et aussi voilà des chemises, des combinaisons... C'est à vous, tout ça?

— Vous voulez rire ! C'est le linge de la maison ; celui de votre mère, de Régine, le vôtre...

— Et pourquoi est-il ici ?

— Pour être vérifié.

— Quoi ? quoi ? C'est vous qui raccommodez le linge de la famille ? Mais c'est honteux de vous laisser faire cela !

— Pierre, vous savez bien que je ne suis pas riche.

— Quel rapport y a-t-il...

— Vos parents m'ont recueillie ; il est tout naturel que je fasse...

— Ah ça ! mais... Est-ce que maman sait cela ?

Claire n'eut pas la peine de répondre. M<sup>me</sup> Favvier, trouvant que son fils mettait beaucoup de temps à faire la commission dont on l'avait chargé, venait elle-même. Elle arrivait devant la chambre de sa nièce au moment où Pierre posait cette question ; ce fut elle qui répondit :

— Je venais justement, ma petite Claire, pour vous dire de vous reposer ; je ne veux pas que vous vous fatiguiez ainsi ; vous vous rendrez malade, à la fin. Une jeune fille a besoin de mouvement, de jeu, de distraction. Laissez tout cela. Je vais le faire porter dans la lingerie par la femme de chambre.

— Tu l'ignorais, n'est-ce pas, maman, que Claire faisait tant de choses ?

— C'est-à-dire que... Claire est très bonne... Elle sait qu'il faut que ce travail se fasse... Les femmes de chambre ne peuvent pas,... n'est-ce pas ?

— Alors, on lui donne à raccommoder tout le linge de la maison !

— Pierre !

— Si chacun prenait sa part. Si ma sœur...

— Pierre, je vous en prie..., dit Claire, cela m'occupe...

— C'est ce que je ne veux pas, mon enfant. Do-

rénavant, pour vous occuper, vous vous amuserez comme les autres; je le veux, je l'exige! dit M<sup>me</sup> Favier en souriant.

Claire était stupéfaite. La cathédrale serait allée se promener toute seule et aurait pris la place de l'Arc de Triomphe, qu'elle n'eût pas fait des yeux plus ronds. Ce n'était pas possible! La personne qui était là, devant elle, et qui lui parlait ainsi, et avec cette douceur, cette autorité bienveillante, n'était pas sa tante!

Elle la regarda sans répondre.

— Vous m'avez bien comprise? demanda M<sup>me</sup> Favier.

Claire s'assit, toujours muette; son regard allait de Pierre à sa tante, de sa tante au tas de linge qui encombrait le plancher.

— Vous voyez, ajouta M<sup>me</sup> Favier, la fatigue vous accable. Allons, cessez et venez nous rejoindre au salon. Viens-tu, Pierre?

— Oui, je te suis.

La bonne tante s'en alla. Elle préférait maintenant ne pas attendre la réponse de sa nièce. Elle comprenait la surprise de celle-ci qui n'était habituée qu'à des rebuffades, des remontrances, des humiliations de toutes sortes. Et elle redoutait que la jeune fille ne laissât échapper, devant Pierre, un mot qui eût pu lui laisser supposer quelle était sa vie véritable dans la maison des Favier. C'était d'ailleurs pour cela qu'en partant elle appelait son fils. Mais celui-ci demeura auprès de sa cousine. Il n'était pas dupe. Il n'avait pas été sans s'apercevoir que Régine lui rendait la vie impossible. Et il avait vu souvent Claire avec ses pauvres yeux rougis par les larmes.

Au début, il avait pensé que la jeune fille pleurait sa mère. Mais le ton sur lequel il entendait M<sup>me</sup> Favier lui parler devant les gens lui avait laissé deviner un peu de ce qui se passait, lorsqu'elle

éétait seule avec Claire. C'est pourquoi il avait redoublé d'attentions et de prévenances pour sa cousine.

— Eh bien ! lui dit-il, lorsqu'il pensa que sa mère ne pouvait plus l'entendre, qu'en pensez-vous ? Ça vous surprend, hein ? Vous n'êtes pas habituée à cela ?

— Pierre !

— Allez, allez, je sais ! Oh ! je ne sais pas tout, certainement. Mais je sais que vous êtes très malheureuse ici !

— Je vous assure, Pierre...

— Ne m'assurez rien : je ne vous croirais pas. La vérité est que vous êtes leur souffre-douleur à toutes deux. La mère, par amour pour sa fille, qui ne peut vous supporter parce que vous êtes plus jolie qu'elle...

— Je vous en prie, Pierre...

— ... La mère vous cache, vous oblige à travailler. Car c'est maman qui vous a dit de faire tout ça ! Vous n'auriez pas pris cette figure, lorsqu'elle vous a ordonné de vous reposer, si cela n'était pas comme je vous le dis. Ah ! si vous l'aviez vue, votre figure ! J'en ris maintenant. Il y a de quoi ! Vous étiez comme cela, tenez !

Et Pierre écarquillait ses yeux et arrondissait sa bouche.

Claire éclata de rire. Le chagrin s'oublie si vite, lorsqu'on est jeune ! La moindre des choses est un prétexte à rire, tant il est vrai que la gaieté est toujours à la portée des lèvres.

Mais Pierre reprit, redevenu sérieux :

— Ce qui me tracasse maintenant, ma cousinette, c'est la raison de ce brusque changement. Je voudrais bien savoir ce qu'il signifie. Y comprenez-vous quelque chose, vous ?

— Oh ! Pierre, je ne suis pas encore revenue de ma stupéfaction !

— Il y a de quoi !

— Alors, vous ne devinez rien ?

— Oh ! rien du tout !

— Moi non plus ! C'est miraculeux ! miraculeux ! Seulement, je me demande combien de temps va durer le miracle ?

— Je vous assure, Pierre, que je n'ai rien fait de plus qu'à l'ordinaire, aujourd'hui, pour mériter une telle amabilité.

— De même que vous ne faisiez rien qui méritât jamais les reproches qu'elle vous adressait.

— Ah ! Pierre, comme je l'aurais aimée si elle avait été un peu tendre avec moi !

— Pauvre petite cousine ! Mais, moi, je vous aime. Vous pouvez compter sur moi, vous savez. Vous me croyez, n'est-ce pas ?

— Bien sûr, Pierre, je vous crois.

— Vous allez voir : je serai gentil avec vous... pour toute la famille ! Et puis..., dites-moi, ma cousine, vous ne les aimez pas, n'est-ce pas ?

— Pierre !...

— Non. Vous ne pouvez pas les aimer ! Alors, puisque je suis le seul qui soit gentil dans la maison, aimez-moi... pour tous !

— C'est déjà fait, Pierre. Vous êtes un bon petit cœur, un bon petit cousin, un bon petit frère.

— C'est cela, ma sœur : un bon petit frère...

« Mais il faut maintenant aller rejoindre ces dames, ajouta-t-il en souriant, car elles se demanderaient ce que l'on peut dire d'elles. Vous pensez bien qu'elles se doutent que nous parlons d'elles ! Allons-y ! »

Evidemment, la mère et la fille, depuis que M<sup>me</sup> Favier avait quitté la chambre de sa nièce, ne s'entretenaient que de celle-ci. Chacun imagine que les compliments ne pleuvaient pas sur le compte de la pauvre orpheline. Et c'est pourquoi Régine ne put s'empêcher de demander à sa mère :

— Je ne comprends vraiment pas pourquoi, puisque, pas plus que moi, tu ne peux la supporter, tu me dis que tu es allée lui dire de venir nous rejoindre ici. Elle était bien dans sa chambre. Il fallait l'y laisser!

— C'est que, ton père et moi, nous avons un projet, un petit projet...

— Vous en avez toujours! Quel est-il, celui-là?

— De marier Claire!

— Au moins on en sera débarrassé! Et c'est pour cela que tu deviens aussi aimable avec elle?

— Ah! ma petite fille, on ne prend pas les mouches avec du vinaigre.

— Je ne comprends pas! Et où comptes-tu « caser » ta nièce?

— Mais ici, tout simplement!

— Quoi? Que veux-tu dire?

— Je veux dire que nous allons lui faire épouser Pierre!

— C'est ce que vous avez trouvé, papa et toi? Vous vous êtes mis deux pour avoir cette idée de génie?

Comme on le voit, Régine n'était pas du tout respectueuse envers ses parents. Mais elle était ainsi depuis son enfance. M. et M<sup>e</sup> Favier, au lieu de la gronder la première fois qu'elle s'était permis de discuter sur leurs faits et gestes, et surtout sur un ton si désinvolte, avaient beaucoup ri, tant ils trouvaient spirituelles les reparties de leur fille. Le pli était pris, gardé, adopté. L'enfant gâtée et insupportable était toujours trouvée charmante par sa mère. Pour ce qui est de M. Favier, il se rendait parfaitement compte que sa fille avait été fort mal élevée, mais, comme il voulait avoir la paix, ses affaires l'accaparant suffisamment, il ne disait rien.

— Ma chère petite, répondit donc M<sup>e</sup> Favier, tu vas voir que nous avons parfaitement raisonné. Tu entends comme tout le monde les réflexions au sujet

du talent de mon frère. Eh bien ! c'est une affaire que nous ferons. Voilà tout.

— Pierre est-il au courant de vos projets ?

— Pas encore ; je vais le prévenir.

Pierre ne se doutait pas du tout que ses parents préparaient ainsi son avenir. Pour le moment, il était heureux de voir sa cousine un peu plus gaie, et aussi de profiter davantage de sa présence.

Avant le fameux miracle qui avait transformé M<sup>me</sup> Favier, il ne voyait Claire qu'aux heures des repas. Et les rares fois qu'il se trouvait avec elle en dehors de ces réunions forcées, elle avait toujours les yeux rouges.

« Enfin, se disait-il, elle n'était pas reléguée à perpétuité, la cousinette ! Mais pourquoi diable ce miracle ? Je saurai bien ! »

Et il n'osait questionner personne.

« On me le dira bien sans que je le demande ! »

— Alors ? toujours gentille, votre tantinette ?

— Oh ! Pierre ! comme vous êtes irrespectueux !

— Ce n'est pas ce que je veux savoir. Répondez-moi.

— Mais oui, Pierre : votre maman semble devenue un peu... ma maman !

— Oh ! que je suis heureux !

— Dites que « nous sommes heureux », petit cousin ! Ce sera plus juste.

— Nous sommes heureux !

« Claire ! je vais vous annoncer quelque chose ! Quelque chose de très sérieux, de très grave. »

— Dites vite, Pierre.

— Eh bien ! voilà : j'ai dix-neuf ans, n'est-ce pas ?

— Oui, je sais. Alors ?...

— Alors, papa, dès que j'aurai fait mon service militaire, m'intéressera à ses affaires.

— C'est bien, ça !

— Oh ! oui ! Vous pensez si cela me pousse à travailler !

Pierre était, en vérité, un excellent garçon, et la femme qui l'aurait pour époux ne pourrait être que très heureuse ; parce que très travailleur, il joignait à son intelligence les qualités de cœur qui sont les plus précieuses.

M. et M<sup>me</sup> Favier savaient si bien cela qu'ils ne doutaient pas un seul instant que toutes les perfections de leur fils ne parvinssent à subjuger sa cousine. —

C'est pourquoi ils se réjouissaient de les voir si souvent ensemble. Et cela aidait M<sup>me</sup> Favier dans sa résolution d'être plus aimable que naguère avec sa nièce.

— Pierre, dit-elle un jour à brûle-pourpoint à son fils, tandis qu'elle se trouvait seule avec lui, aimes-tu ta cousine ?

— Oh ! maman ! peux-tu me poser une pareille question ? Claire est une jeune fille parfaite en tous points.

— Je le crois, répondit M<sup>me</sup> Favier ; je l'ai méconnue, mais maintenant je suis tout à fait de ton avis.

— Ah ! je suis content, maman, de ce que tu me dis là, parce que, vraiment, Claire...

— ... Est pour moi comme mon enfant. Je l'aime comme on aime une fille.

— Oh ! maman ! Tu ne peux rien me dire qui me rende plus heureux !

— Tu l'aimes donc tant que cela ?

— Oh ! oui, maman ! Je l'aime même plus que cela !

— Que veux-tu, mon enfant, il y a des éîtres avec lesquels il faut vivre pour les apprécier.

— Mon Dieu, ma chère mère, crois-tu que Régine apprécie beaucoup Claire ?

— Mais elle a fait comme moi. Tu as dû remar-

quer que son attitude n'est plus la même vis-à-vis de Claire. Elle l'aime comme une sœur !

— Je dois reconnaître que Régine ne la moleste plus...

— Oh ! mon petit Pierre, n'emploie pas des mots si importants pour désigner les railleries innocentes de ta sœur, railleries qui sont..., comment dirais-je ? sans aucune importance chez les jeunes filles de cet âge, et qu'elles oublient aussitôt.

— C'est celle qui raille qui oublie, maman, mais non pas la persécutée.

— Persécutée ! Mon pauvre petit ! A t'entendre, on croirait que Claire a été jusqu'ici une martyre ! Ah ! c'est ton affection pour elle qui t'aveugle, et tu es injuste pour ta sœur !

— Mais non, maman ; mais Claire est un ange, avoue-le, de ne pas s'être défendue. Elle est trop douce...

— C'est vrai. Cette petite est exquise.

Pierre ne répondit pas. Il ne répondit pas parce qu'il était heureux que sa mère ait enfin définitivement adopté pour l'orpheline le régime de la clairvoyance, de la douceur, de la tendresse.

— Je suis convaincue, reprit-elle au bout d'un instant, et d'un air un peu lointain, qu'elle ferait une excellente épouse.

— Oh ! oui ! Ça, tu peux le dire. Elle saurait rendre un mari bien heureux.

— Bien heureux, en effet. Je n'avais jamais pensé à cela. C'est bizarre. Et toi ?

— Moi non plus, répondit Pierre ; mais, puisque tu en parles aujourd'hui, je dois dire que je suis absolument de ton avis !

— Nous devrions la marier.

— Ma foi, oui ! C'est une idée ! dit le jeune homme, intéressé.

— Oui, mais, ce qui est difficile, c'est de lui trouver un bon mari.

— Ça, c'est le plus dur.

— La plupart sont des courreurs de dot, et je ne voudrais pas...

— Oh! non. Claire mérite mieux que cela!

— Elle mérite un jeune homme sérieux, honnête...

— Oui, elle mérite un vrai mari, quoi! qui l'aimera pour elle-même!

La conversation menaçait de s'éterniser. Les éloges que la mère et le fils faisaient de l'orpheline devenaient de véritables litanies. Et Pierre ne rougissait pas. M<sup>me</sup> Favier s'était-elle trompée sur les sentiments de son fils?

— Mon petit Pierre, dit-elle, ne crois-tu pas que tu pourrais être ce vrai mari?

— Moi? s'écria le jeune homme.

— Oui, toi.

— Ce n'est pas possible, maman... On n'épouse pas sa cousine!

— Mais je te demande pardon, mon petit : cela se voit tous les jours! Pourquoi n'épouserais-tu pas Claire?

— Tout simplement, maman, parce que je l'aime comme une sœur!

— Ah! j'aurais cru... cependant...

M<sup>me</sup> Favier n'admettait pas cette défaite de son fils.

« Ce n'est pas possible, se disait-elle, qu'il pense cela. La vérité, c'est qu'il a toujours espéré faire le beau mariage (d'ailleurs, il mérite cela). Et il croit, le cher enfant, que sa cousine est une pauvre petite orpheline sans dot. Que Claire soit convaincue de cela, c'est parfait, c'est un atout de plus dans notre jeu. Ainsi elle se croira épousée pour elle-même. Mais il ne faut pas qu'il demeure, lui, dans l'ignorance de la situation de sa cousine. »

Alors, s'adressant de nouveau à son fils :

— Pierre, nous serions pourtant très heureux, ton père et moi, si tu t'unissais à Claire...

— Maman, je ne puis... Ce n'est pas sérieux, voyons, ce que tu dis là !

— Pourquoi, mon petit ? Aimerais-tu une autre jeune fille ?

— Oh ! non, maman, je t'assure !

— Alors, rien ne t'empêche... Ah ! si : la situation ? Eh bien ! mon petit, sache que Claire sera très riche.

Et elle lui expliqua le plan de la famille.

Elle croyait avoir été assez adroite dans la façon dont elle avait mené la conversation. Maintenant, elle était sûre que Pierre allait revenir sur sa décision.

Celui-ci, lorsque sa mère se tut, attendant sa réponse, la regarda droit dans les yeux et, sans dire un mot, quitta la pièce.

M<sup>me</sup> Favier s'attendait à tout, sauf à cela. Elle était stupéfaite de l'attitude de son fils. D'après son regard, elle avait bien compris que le projet, si cher à la famille, ne serait pas réalisé. Mais elle ne comprenait pas pourquoi son fils refusait.

Quant à Pierre, il prit son chapeau et sortit. Il avait besoin d'air. Il étouffait. Il avait besoin de marcher, de dépenser du mouvement. Demeurer à la maison, dans l'état nerveux qui était le sien, était tout à fait impossible.

Il allait devant lui comme un automate. Sans s'en apercevoir, il descendit les Champs-Elysées, prit le pont Alexandre-III et, s'accoudant au parapet, regarda couler la Seine. Derrière lui, les passants allaient, pressés ou flâneurs ; les autos répidaient, ronflaient, cornaient. Pierre n'entendait rien. Il était seul, seul avec sa pensée.

« C'est fou ! se disait-il ; et cela est ; et cependant il me semble que ce n'est pas vrai ! Une chose me réjouit : c'est que Claire aura de la fortune.

La pauvrette ! Et elle l'ignore ! Et mes parents, mes parents à moi, mes parents que j'aime et que je respecte, ont manigancé cette sale petite chose : me faire épouser leur nièce, pour que cette fortune n'aille pas ailleurs !

« C'est tout simple, n'est-ce pas ? C'est tout simple ! Mais cette petite chose est une monstruosité ! Cette petite chose est une formidable saleté ! Et ils avaient pensé à moi pour l'accomplir !

« Ah ! non ! jamais je ne me prêterai à une combinaison aussi louche ! Jamais je ne serai le complice de cette captation dont cette pauvre Claire est l'innocente victime !

« J'aime ma cousine ; ils s'en sont aperçus ! Et ils veulent spéculer avec mon sentiment ! Mais j'aime ma petite Claire comme une sœur, comme une sœur douloureuse, comme une petite sœur sans famille, car la pauvrette n'a que moi comme famille ; elle n'a que moi pour l'aimer. Aussi je l'aime de tout mon cœur. Et je n'ai jamais songé à l'épouser. Peu m'importerait, si j'avais l'intention d'en faire ma femme, qu'elle soit riche ou pauvre ! Et ils se sont trompés sur mon sentiment ! Ils se sont lourdement trompés ! Elle seule, ma petite Clairette, voit en moi un grand frère tendre et compatissant.

« Parbleu ! je comprends maintenant la nouvelle attitude de la famille vis-à-vis d'elle ! Il ne faut pas qu'elle craigne d'avoir des beaux-parents insupportables !

« Ah ! ah ! Et l'on aurait voulu, n'est-ce pas, me faire jouer les don Juan, mettre cette pauvre petite dans l'impossibilité de désirer un autre époux que moi, dont elle serait follement amoureuse.

« Ah ! ah ! C'était bien combiné, mes chers parents ! Mais je regrette de ne pouvoir vous causer la joie que vous attendiez. Je me marierai avec qui je voudrai, quand je le voudrai, et ma sœur fera de même. »

Mais tout à coup il songea :

« Pourvu que Claire n'ait pas vu en moi un mari possible? Pourvu que, voyant ma tendresse pour elle, elle ne se soit pas attachée à moi comme à un fiancé qu'on souhaite? Ce serait un désastre pour ce cœur d'enfant, pour ce pauvre petit cœur qui déjà a éprouvé tant de secousses douloureuses!

« Que ferais-je, si cela était? Je ne sais!

« Mais non, ce n'est pas possible; ce ne sera pas. Il n'est pas trop tard encore pour modifier ma conduite.

« Mais comment la modifier?

« Je vais prendre un masque! Oui, c'est cela : je vais cacher à la pauvre petite ma tendresse pour elle, tendresse dont elle a tant besoin, tendresse qui m'est si chère! Comme elle va souffrir! Et comme je vais souffrir moi-même!

« Mais c'est le seul moyen, n'est-ce pas, pour éviter ce que je veux éviter? »

Et Pierre revint sur ses pas. Il était calme : sa décision était prise. Non seulement il ne se prêterait pas aux manœuvres de ses parents, mais encore il éviterait que Claire ne tombât dans leur piège : le piège de l'amour.

Le soleil se couchait derrière l'Arc de Triomphe qui se détachait en silhouette noire sur un ciel rouge. Les promeneurs s'attardaient sur l'avenue, goûtant cette heure pourpre, et la vie se manifestait dans la vitesse exubérante des autos qui sillonnaient la chaussée.

## IX

Claire avait donc passé quelques jours agréables depuis que sa tante, subitement, avait changé vis-à-vis d'elle. C'était maintenant qu'elle trouvait son foyer, sa famille, et non pas lorsqu'elle était entrée dans cette maison pour la première fois.

M. Favier, qui, d'ordinaire, semblait ne pas s'occuper d'elle, lui tapotait la joue, lorsqu'il la rencontrait, et lui demandait :

— Eh bien ! ça va, ma petite nièce ?

— Oui, mon oncle, répondait Claire, ravie.

Et elle se mettait à table calmement. Elle mangeait... comme tout le monde.

Ceci a une importance considérable. Il ne faut pas croire que c'est simplement un détail vulgaire. Tout le monde sait que les chagrins, les tourments, les émotions, ôtent l'appétit.

Or, depuis qu'elle habitait chez les Favier, Claire s'était toujours mise à table dans un tel état d'an-goisse, que sa gorge serrée l'empêchait d'avaler toute nourriture.

Et cela se conçoit : chaque jour, elle avait à subir, soit une colère de sa tante, soit une vexation de sa cousine, soit des humiliations de toutes les deux. Et lorsque, par hasard, il ne s'était pas encore passé de scène, comme elle savait que cela était inévitable, elle était dans l'inquiétude et se demandait sans cesse :

« Que va-t-il se passer ? Que va-t-on me dire ?

Quelle est celle des deux qui va me prendre à parti? »

Et chacun comprendra pourquoi l'orpheline ne songeait alors qu'à s'observer dans ses gestes et dans ses rares paroles, pour éviter l'incident. Mais ses efforts étaient vains, le plus souvent. Le seul résultat que Claire obtenait était de ne pouvoir manger comme tout le monde, et cela l'anémiait.

Or, voilà que Claire prenait des couleurs et de la santé, en menant maintenant une vie normale. M<sup>me</sup> Favier l'appelait : « Ma chère petite » et lui repassait les plats.

Régine ne lui parlait plus sur un ton agressif. Enfin, la vie était belle! Elle devenait belle, tout à coup.

On préparait la fête de Meulan.

Les Favier partirent à la campagne quelques jours avant la date fixée, afin de mettre la villa en état de recevoir les nombreux invités.

Le temps était splendide. On ne souhaitait qu'une chose : c'est qu'il se maintint.

Régine exultait. D'abord, parce qu'elle était l'héroïne de la fête, et aussi parce qu'elle était sûre que tous les succès seraient pour elle. Sa mère l'ayant prévenue que, le soir, pendant le bal, le père de Jean Grüninger s'entendrait avec M. Favier pour décider du mariage, elle se disait que ce serait le beau couronnement de la journée.

« Je serai la reine jusqu'au bout », pensait-elle.

Elle avait fait aussi la leçon à son frère.

— Il faut, lui avait-elle dit, que nous préparions les couples selon les sympathies. Nous mettrons Charles Darvaux avec Madeleine Lagrange... Moi avec Jean, naturellement. Toi, tu t'occuperas de Claire, bien entendu,... etc., etc...

Au même moment, Jean Grüninger entrait dans le vaste salon de Meulan. M<sup>me</sup> Favier l'avait prié de

venir pour donner quelques-unes de ses précieuses idées pour l'organisation de la fête.

Le but de cette chère dame était de donner au jeune homme l'impression qu'il était indispensable et que l'on tenait ses avis pour lettres d'évangile.

— Mon cher Jean, dit Pierre, voilà ce dont il s'agit : ma sœur voudrait nous classer tous par couples ; or, je prétends, et tu es certainement de mon avis, qu'il vaut mieux, soit choisir soi-même son ou sa partenaire, soit procéder par un tirage au sort, pour les concours, bien entendu.

— Mais certainement, c'est une très bonne idée. Je suis sûr que les choix faits par Régine sont fort aimables, mais le hasard mettra plus de fantaisie et d'amusement.

— C'est bien ! dit Régine brusquement.

Et elle ne parla presque plus de toute la soirée.

Quant à Claire, elle s'était abstenue de prendre part à la discussion. Bien que tout allât bien pour elle en ce moment, elle craignait que ce ne fût malsain, ce en quoi elle ne se trompait point.

Lorsque les jeunes gens se séparèrent, elle dit à Pierre, qui lui souhaitait le bonsoir :

— Très bien, mon petit cousin, votre idée de tirer au sort. Très bien !

— Je le sais, ma cousine. Bonne nuit.

« Tiens, se dit la jeune fille, il est fâché ! Pourquoi ? Peut-être croit-il que je suis contente parce qu'en agissant ainsi j'ai la possibilité de ne l'avoir pas pour partenaire ? C'est bizarre. C'est la première fois que je vois Pierre aussi brusque avec moi. Bah ! demain cette mauvaise humeur sera passée, et il sera le premier à en rire en me faisant des excuses. »

Le lendemain, le soleil se leva, radieux. C'était une belle journée de printemps qui s'annonçait. Tout était gai, riant, magnifique. Ce n'était pas fête seulement dans la villa des Favier : c'était fête sur

toute la terre remplie d'herbes et de fleurs, et dans tout le ciel qui s'étendait comme un vélum d'azur, où l'or du soleil versait toute sa lumière.

Les jeunes filles chantèrent en s'éveillant.

Claire et sa cousine s'apprêtaient à recevoir les invités. M. Favier donnait des ordres que M<sup>me</sup> Favier contredisait l'instant d'après. Tout le monde s'empressait, s'effarait, courait.

Pierre avait un visage sombre.

— Eh bien ! petit cousin, lui dit Claire en s'approchant de lui, on est encore de mauvaise humeur ? Qu'est-ce qui ne va pas ? Il faut être heureux, aujourd'hui ! Allons, souriez ! Souriez, mon grand frère !

— Ma cousine, je vous en prie...

Et Pierre la laissa, encore plus étonnée que la veille.

« C'est étrange, se disait Claire ; c'est étrange. Que peut bien avoir mon cousin ? Lui, si gai d'ordinaire ! Maintenant que ses parents sont aimables avec moi, voilà qu'il me boude. Mystère ! Cela passera quand tout le monde sera là et qu'on s'amusera. »

Les invités arrivaient un à un, ou plutôt voiture par voiture. Tous les gamins du village étaient massés devant la porte de la villa, pour voir le défilé des autos remplies de jeunes gens et de jeunes filles.

Et, quand ils pensèrent que tout le monde était entré dans la propriété, ils se juchèrent, les uns sur les murs de clôture, les autres sur des arbres, afin de prendre leur part des amusements.

Mais ils savaient bien, tous, qu'à quatre heures ils étaient conviés à un grand goûter offert par la jeune fille de qui l'on fêtait les dix-huit ans.

Et chacun de donner son appréciation.

A l'intérieur de la villa, ce n'étaient que sourires. Chacun félicitait Régine, lui souhaitant une bonne

fête, et le hall était rempli de fleurs envoyées ou apportées par ses amis.

Naturellement, chacun avait apporté dans sa petite valise les costumes de sport nécessaires au concours. Toutes les chambres de la villa furent occupées, et une demi-heure après chacun se trouvait de nouveau à son poste dans le jardin. L'on procéda alors au tirage au sort.

Régine proposa :

— Chacune des jeunes filles va sortir de cette corbeille un petit papier plié sur lequel sera inscrit son partenaire pour la journée.

— Oh ! s'écrierent-ils tous, pour la journée ! Pour chacun des concours, nous changerons de partenaire ! N'est-ce pas ? N'est-ce pas ? disaient-ils, se questionnant les uns les autres.

Régine seule était d'un avis contraire, car cela dérangeait toutes ses prévisions. Cependant, elle dut s'incliner devant le désir de ses invités.

— Soit, dit-elle. Nous commençons par le tennis. Adressons-nous au hasard. A vous, Madeleine, dit-elle en souriant à une de ses amies. Tirez de cette corbeille le nom d'un champion.

Chacune sortit son petit papier ; personne ne fit la moue. Régine, par politesse, devait tirer la dernière. Celle qui la précédéa remarqua :

— Mais, ma chère amie, vous n'avez pas encore plongé la main dans la corbeille du hasard, et il ne reste plus de petit papier !

Régine n'avait pas pensé à cela ! Elle rougit autant que peut rougir une jeune fille prise en faute. Chacun crut que ce n'était que par contrariété. Elle avait mis ses deux mains dans ses poches pour se donner une attitude, et elle sentait dans sa main droite le petit papier où le nom de Jean était inscrit. Ce petit papier semblait lui brûler les doigts ! Et elle ne pouvait le sortir !

Elle balbutia :

— Alors, j'ai oublié quelqu'un ? Qui est-ce ?

— Ce n'est que moi, dit Jean Grüninger en s'inclinant.

— Oh ! Jean, pardon, dit-elle ; excusez-moi...

— Mais, répondit le jeune homme galamment, ne vous excusez pas. Votre oubli fait que nous sommes ensemble pour cette épreuve ; c'est parfait ! J'en suis charmé.

— Je vous assure, Jean, reprit-elle, que je suis convaincue d'avoir écrit votre nom ; j'ai même commencé par celui-là... Comment se fait-il ?...

— Cela n'a aucune importance. C'est tant mieux pour nous, dit-il. Allons sur le court.

— C'est peut-être le vent qui...

Et Régine feignit de regarder sur la pelouse, sous les plantes.

Tout à coup, elle s'écria :

— Je parie que c'est ça !... Eh oui ! Jean ! Voyez !... Non ! j'aurais mal joué, si je ne vous avais donné la preuve de ma sincérité.

— C'était bien inutile, Régine ! Maintenant, allons où les autres nous attendent.

Naturellement, le couple Régine-Jean fut vainqueur et ils eurent de bruyants « hurrah ! »

Ensuite, il y eut des courses à pied : courses de jeunes filles, courses de jeunes garçons ; puis un concours d'autos. Naturellement, tout le monde ne put y prendre part. Ceux qui ne savaient pas courir se contentèrent de regarder les concurrents. Claire était du nombre. Dans une ruelle longeant la propriété, les voitures, les unes après les autres, démarraient et roulaient jusqu'à l'extrémité, où un arbitre chronométrait. Elles devaient revenir ensuite à leur point de départ en marche arrière. Ce fut encore Régine qui fut victorieuse, avec la voiture de ses parents.

Elle était ravie. La journée s'annonçait bien. Claire était contente du succès de sa cousine.

« Plus elle sera en vedette, se disait l'orpheline, plus elle sera aimable. Alors, je souhaite pour elle, et par conséquent pour moi, que sa chance continue. »

On allait se mettre à table pour le déjeuner.

Comme elle se rendait sous le berceau de verdure où le repas était servi, elle se rencontra avec Jean Grüninger, débouchant d'une allée transversale à celle qu'elle suivait.

Son cœur eut comme un petit pincement en le voyant brusquement devant elle, et une grande joie l'envahit lorsqu'elle le vit lui sourire avant de lui adresser la parole.

Cela n'a l'air de rien, un sourire. Tout le monde sourit, surtout dans une fête comme celle-ci. Et Jean Grüninger avait souri toute la matinée. Mais ce n'était pas là le même sourire qu'elle lui avait vu adresser à des jeunes filles, à Régine même. Ce n'était pas un sourire aimable, un sourire de politesse : c'était un sourire heureux.

Alors, elle rougit. Pourquoi ? Elle n'aurait su le dire. Mais on ne peut s'en empêcher, n'est-ce pas ? Et son trouble s'accentua lorsque le jeune homme lui demanda :

— Vous ne vous amusez donc pas, mademoiselle Claire ? Vous êtes là, toute seule...

— Mon Dieu,... si,... je me suis amusée...

Puis, se reprenant, et d'un air railleur :

— Mais vous êtes bien tout seul, vous aussi, en ce moment, monsieur Jean ? Serait-ce donc que vous ne vous amusez pas ?

— Mademoiselle, je dois vous avouer que j'aime, de temps en temps, être loin du bruit. C'est pourquoi j'étais venu un instant m'asseoir sur ce banc que vous voyez là, à l'ombre de ces troènes et de ces lauriers. Il y faisait si doux que..., je vais vous paraître ridicule,... je rêvais !

— Oh ! monsieur Jean ! Vous aimez cela ? C'est

comme moi ! Ah ! si vous étiez à Saint-Jean-de-Luz, comme vous seriez heureux ! Comme les rêves sont doux dans ce pays !

— Si doux que cela, mademoiselle Claire ? Les miens le sont déjà tant ! Vous me tentez ! Il faudra que j'aille rêver à Saint-Jean-de-Luz !

— Ah ! moi,... je voudrais... y vivre !

— Oui,... mademoiselle Claire...

Une troupe bruyante d'invités arrivait. Jean coupa net sa phrase. Il avait l'air de vouloir dire une chose très sérieuse, tant son visage était devenu grave, et voilà que, tout à coup, en entendant les autres, il s'était pris à sourire aimablement et avait continué en disant :

— Allons, à table, voulez-vous ?

Ah ! ce déjeuner !

L'on avait, sous les charmilles, disposé de petites tables de six personnes. Les parents, naturellement, n'étaient pas mêlés à la jeunesse. Et, naturellement aussi, les Favier avaient placé leurs invités selon les services qu'ils devaient leur rendre.

La famille Grüner était à la table des Favier. Quant à Jean, il était à celle de Régine, de même que Pierre se trouvait à côté de Claire.

Au moment où celle-ci arrivait à la table que lui avait indiquée un maître d'hôtel, Pierre, tenant en main le carton où son nom était inscrit, discutait avec un jeune homme, et l'orpheline l'entendit dire à celui-ci :

— Ce n'est pas chic de ne pas acquiescer à ma demande ! Ce n'est pas chic ! Qu'est-ce que cela peut vous faire de changer de place avec moi ?

— Mais je suis très bien à la mienne.

— Vous serez à côté de ma cousine qui est très gentille, vous savez !

— Non... Puisqu'elle est si gentille que cela, restez donc à votre place, mon cher !

Pierre ne pouvait pas voir Claire, parce qu'il

tournait le dos; il fut donc très étonné lorsque celle-ci lui demanda :

— Vous voulez me quitter, mon cousin?

Et il balbutia :

— Je voulais simplement... Enfin...

— Oh! Pierre, je vous comprends! Nous sommes journellement ensemble; c'est tout naturel qu'aujourd'hui vous recherchiez la compagnie d'autres jeunes filles.

Pierre, en vérité, ne sut que répondre. Mais son regard se rembrunit, et il ne parla presque pas durant tout le déjeuner.

Claire avait l'impression qu'elle l'ennuyait, et cela l'attristait, car elle en cherchait vainement la raison.

C'était pourtant charmant, ce déjeuner champêtre. Des guirlandes de fleurs, de fleurs naturelles, enchaînaient les arbres et les liaient les uns aux autres, et, tandis que circulaient des mets choisis et des vins rares, un orchestre invisible, dissimulé dans un massif de verdure, exécutait une musique berceuse.

Après le café, chacun s'en fut, à travers le parc, goûter le calme de la campagne, jusqu'à l'heure de la représentation qui devait avoir lieu sur la terrasse, au bord de la Seine.

Des artistes renommés chantèrent, d'autres dirent des vers. Après les chants russes, les danses espagnoles et diverses fantaisies, l'on joua une pièce charmante qui fut fort applaudie.

En vérité, les Favier recevaient admirablement. Ils faisaient très bien les choses.

## X

Lorsque la représentation fut terminée, il fallut préparer la course de canots.

Tandis que les bateaux étaient sortis du garage par les domestiques, les jeunes gens se préparaient et tiraient au sort.

Cette fois, Régine était bien embarrassée. Pouvait-elle recommencer ce qu'elle avait fait ce matin ? C'était là une chose bien délicate. Cependant, si elle voulait avoir Jean comme partenaire, c'était le seul moyen.

— Pardon, dit-elle, avant que l'on commençât à tirer les petits papiers de la corbeille, comme je ne voudrais pas, s'il manque encore un nom, être la dernière, je demande à tirer avant mon tour.

— Et moi, dit un des invités, je demande que, puisque les jeunes filles ont, ce matin, tiré au sort leurs compagnons de jeux, ce soit nous qui, cet après-midi, cherchions, dans cette corbeille-là, le nom de nos rameuses.

— Approuvé ! approuvé ! cria-t-on. C'est juste ! Chacun son tour ! Les jeunes filles ont eu l'honneur de tirer les premières.

— Comme les Anglais à la bataille de Fontenoy !

Si cela avait été réclamé par son frère ou même par Jean, Régine s'y fût opposée, avant que les autres eussent approuvé. Mais cette demande était faite par un jeune homme qu'elle ne connaissait pas assez intimement pour se permettre de ne pas l'agrérer.

Il n'y avait donc pour elle qu'une chose à faire : s'incliner. D'ailleurs, le tirage était déjà commencé. On entendait les jeunes gens appeler, dès qu'ils avaient déplié le petit papier blanc :

- Mademoiselle Irène Véron !
- Mademoiselle Geneviève Parins !
- Mademoiselle Yvette Martel !
- Mademoiselle Régine Favier !

C'était Jacques Carol qui avait crié ce dernier nom.

Il s'approcha de la jeune fille, qui fut obligée de lui sourire, et tous deux suivirent ceux qui déjà étaient sur la berge.

Bientôt tous les jeunes gens se retrouvèrent au bord de l'eau. Régine ignorait la force et l'habileté de Jacques Carol ; mais elle était sûre de ses propres muscles. Ah ! si elle avait eu Jean avec elle !

Mais quelle pouvait être sa partenaire ? Les derniers couples étaient arrivés en groupe, il était donc difficile de le savoir. Elle s'approcha de Jean et lui demanda à voix basse :

- Quelle est votre rameuse ?
- Votre petite cousine.
- Claire ?
- Elle-même.

— Oh ! alors, je suis bien tranquille ! répondit-elle, rageuse, mais voulant cacher sa colère sous un calme apparent.

- En barque !

L'ordre était donné. Dans chaque esquif prirent place un rameur et une rameuse.

Les neuf canots allèrent se placer en travers de la Seine, côté à côté, leurs quatre rames prêtes à fendre l'onde et à s'élanter au signal.

Sur la terrasse, les invités, accoudés à la balustrade, s'intéressent. Chaque parent souhaite la victoire à son fils ou à sa fille. Jusqu'à présent, c'est

toujours Régine qui a toutes les gloires. Ils sont tenus d'applaudir et de la féliciter, mais, à la fin, cela les ennuie. Ils aimeraient bien que vint un peu le tour des autres.

En face, sur la berge, tous les habitants du pays sont là, amusés, eux aussi, et aussi attentifs que les concurrents au signal de départ.

« Pan ! »

Un coup de fusil tiré en l'air, et les neuf canots s'élançent en même temps sur la Seine.

Bientôt, celui que montent Jean et Claire prend de l'avance. Régine tire sur ses avirons, elle s'énerve, elle se fatigue.

— Vite, plus vite ! dit-elle à son partenaire. Une, deux ; une, deux. Encore plus vite !

Le pauvre Jacques Carol ne sait plus ce qu'il fait. Le canot de Régine est distancé rapidement de plusieurs longueurs par celui que montent Claire et Jean.

Les deux jeunes gens, sans fatigue apparente, avec une aisance due au parfait accord de leurs efforts conjugués, ont touché le but. C'est la moitié de la victoire. Ils virent ; avec un ensemble parfait, ils souquent, et les voilà qui retournent à leur point de départ.

Régine écume de rage.

— Vous ne savez donc pas tenir un aviron ! lance-t-elle à Jacques Carol.

Elle rame mal. Elle sent qu'elle ne pourra pas rattraper ses concurrents, et cependant elle insiste.

Et voilà qu'elle fait une fausse manœuvre et qu'elle jette son canot sur celui des vainqueurs. Malgré les efforts de Claire et de Jean pour éviter le choc, celui-ci se produit de telle sorte que la barque de Régine chavire et que la jeune fille tombe à l'eau.

Sans réfléchir à ce que son geste peut avoir de

ridicule ou seulement d'inutile, Jean Grüninger se jette à l'eau pour aller à son secours.

Régine, brutalement, le repousse; elle est exaspérée. Certes, cet incident est déplorable. Elle perd la course, mais elle aurait pu montrer son talent de nageuse; Grüninger vient de l'en empêcher en jouant le rôle de sauveteur.

En quelques brasses, ils sont tous deux sur la berge. Les spectateurs courent vers eux; mais, avant qu'ils aient eu le temps d'arriver, Régine, au lieu de se dépêcher de rentrer dans la villa pour changer de vêtements, lui dit ce qu'elle dissimulait tant bien que mal, plutôt mal que bien, et cela en termes violents :

— Je n'avais nullement besoin de vous, pourquoi avez-vous sauté à l'eau si sottement? Je nage assez bien, certes, pour n'avoir besoin de personne, dans un cas pareil, et tout le monde a dû vous trouver ridicule en vous voyant vous précipiter comme si je devais tomber au fond de la Seine. Vous avez perdu votre temps, mon cher, et manqué votre effet. Occupez-vous de votre partenaire, et laissez-moi donc où je me trouve!

— Oh! Régine, ne vous fâchez pas, je vous en prie! répondit le jeune homme, qui se sentit envahir d'une brusque révolte. Puisque vous vous trouvez si bien dans l'eau où vous vous plaisez à jouer les Naiades, vous mériteriez que je vous y renvoie!

Il ne fait qu'esquisser le geste. Mais, dans son désarroi, Régine recule, trébuche, et glisse à nouveau dans la Seine.

Alors, un fou rire s'empare de tous les spectateurs. Il n'y a que les époux Favier qui ne s'amusent pas. Mais Régine est au comble de l'exaspération. Pour elle, Claire est responsable de tout, et c'est à elle que doit aller sa rancune.

D'ailleurs, sa raison veut qu'elle ne montre rien à Jean Grüninger, et elle regrette ses paroles de tout

à l'heure. Elle va se changer; et, lorsqu'elle se trouve de nouveau en présence du jeune homme :

— Faisons la paix, voulez-vous? lui dit-elle en lui tendant la main.

— Vous êtes un « honnête homme », sourit Jean, étonné et ravi de ce revirement dont il aimait la crânerie.

Régine n'avait d'autre but que de le reconquérir, de le reprendre à Claire. Ce serait la deuxième étape de sa revanche. La première, elle l'avait eue par la raison même de son accident.

Les invités, occupés à le commenter ou à s'en inquiéter, n'avaient pas acclamé les vainqueurs. Et c'était là une grande joie pour la frivole Régine, si orgueilleuse et si vaine. Cette joie lui permettait en outre de cacher sa rage qu'elle saurait faire éclater lorsque le moment serait venu.

Il s'agissait maintenant de prendre un visage radieux pour le goûter, et aussi pour aller dire quelques paroles aimables aux enfants du pays, qui dégustaient, là-bas, à une grande table servie au bord de l'eau, les friandises promises et tant attendues.

Puis, après le dîner, qui eut lieu sous les arbres, commença le bal champêtre tant attendu.

Fruits lourds et lumineux, des lanternes rondes et ovales pendaient aux branches des tilleuls.

Quelque part par là, dans les buissons, un orchestre rustique rythmait les danses. Deux accordéons chantaient, s'appelaient, se répondaient, s'unissaient au son de la musette et du violon. C'était charmant, c'était exquis et tout à fait inattendu. Tout le monde était enchanté.

Claire, cependant, était triste.

Tout à l'heure, à table, la jeune fille placée en face d'elle avait dit à son voisin qui lui demandait si elle voulait bien ouvrir le bal avec lui :

— Naturellement; c'est comme si Claire refusait à son cousin. Il paraît d'ailleurs que c'est ainsi que doit avoir lieu le concours de danse : table par table.

— Oh! moi, je ne danse pas, avait répondu Pierre.

C'était bien son droit, n'est-ce pas?

Mais voilà que Claire venait d'apercevoir son cousin conduisant un fox-trot. Pierre ne voulait donc pas danser avec elle?

Certes, il importait peu à Claire de danser. Mais l'attitude nouvelle de son cousin lui faisait de la peine. Il la fuyait, avec ostentation, même. Que lui avait-elle donc fait?

Etait-il fâché contre elle à cause de l'insuccès de sa sœur dans la course de canots? C'était possible! Pourtant, non; Pierre était intelligent. Il ne se préoccupait pas outre mesure de si petites choses.

Après tout, peut-être Claire se trompait-elle. Son cousin n'avait pas tout à l'heure l'intention de danser, et il avait dû certainement être obligé d'inviter une jeune fille, par politesse.

Oui, c'était cela. Mais, malgré tout, elle était inquiète, l'orpheline. Depuis deux jours, Pierre n'était plus le même. Dès qu'elle en aurait l'occasion, elle le questionnerait. Il faudrait bien qu'il lui dise la cause de sa mauvaise humeur contre elle.

Jean Grüninger avait ouvert le bal avec Régine, et naturellement c'était ce couple-là qui avait remporté le prix.

Depuis ce moment-là, ils ne dansaient plus, ni l'un, ni l'autre. Jean était allé fumer auprès de son père, et Régine avait disparu. M<sup>e</sup> Favier, depuis un instant, avait quitté ses invités, mais M. Favier se dépensait largement auprès d'eux. Du coin de l'œil, cependant, il surveillait son vieil ami Grüninger, en grande conversation avec Jean, et il obser-

vait leurs visages, afin de deviner leurs impressions.



— Alors, maman, demanda Régine, comment cela s'est-il passé?

M<sup>me</sup> Favier, dès la fin du concours de danse, était allée rejoindre sa fille qui l'attendait dans sa chambre, ainsi qu'elles en avaient convenu au préalable.

— Ainsi que l'avait projeté ton père :

« — Quel beau couple! a-t-il dit à son ami, lorsque vous êtes passés devant nous.

« — Ça, c'est vrai! a répondu Grünner.

« Et j'ai ajouté :

« — C'est rare, des jeunes gens aussi bien assortis. »

— Très bien. Et ensuite? demanda Régine.

— Ensuite ton père a dit :

« — Te souvient-il, Grünner, des projets que nous formions lorsque ces grands enfants étaient tout petits?

« — Ah! oui! je m'en souviens!

« — Et que penserais-tu de leur réalisation? »

— C'était un peu trop direct, ça! dit Régine. Papa a l'habitude des affaires, mais sûrement pas des mariages. Il va trop vite, il n'enveloppe pas assez ses phrases. Qu'a répondu le père de Jean?

— « J'en serais ravi, mon cher! »

— Il a dit ça! Ah! maman, quelle chance! Je vais être bientôt M<sup>me</sup> Grünner! Maman, embrasse-moi!

— Ma petite fille!

— Oh! ce que je serai contente! Et ensuite?

— Ensuite, ton père a dit encore :

« — Et qu'attendons-nous pour rendre ces enfants heureux? »

— Alors?... Vite... Alors?... questionna Régine.

— Alors, Grünner a répondu :

« — Heureux? Heureux? Rien ne prouve que cela les rende heureux!

« — Pourquoi? demande ton père. Ils s'entendent très bien. Tu as trouvé toi-même qu'ils étaient bien assortis.

« — Et que fais-tu de l'amour? C'est la première condition pour qu'un mariage soit heureux.

« — Ah! ça...! a fait ton père.

« Alors, moi, j'ai cru devoir dire :

« — Pour ce qui est de Régine, j'en réponds. Elle ne jure que par Jean : « Jean par ci, Jean par

« là. Jean a dit ci, Jean a dit ça! Jean est bien en retard! Où peut être Jean? »

« Et à cela, ai-je ajouté, on ne peut pas se tromper. Une mère, surtout. Seulement, je vous dis ça en toute confidence. Que Régine l'ignore. Elle serait gênée; les jeunes filles ont la pudeur de ce sentiment! »

— Tu as dit ça, maman? Oh! que c'est adroit! Alors, raconte vite?

— Alors, Grünner a dit :

« — Je tâcherai de savoir ce que Jean en pense.

« Or, tu devines bien que, si cela plaît à son père, il n'ira pas contre ses idées. Mme Grünner, d'ailleurs, ne m'a pas caché que tu lui plairais comme belle-fille. »

— Mon Dieu, mon Dieu, que je suis heureuse! Quand penses-tu avoir une réponse du père Grünner?...

— Oh! demain soir, sans doute. Il faut lui donner le temps de parler à Jean.

— Ah! s'il pouvait éclaircir ça ce soir! Songe donc, maman! Quelle revanche pour moi sur cette sotte qui a été sa partenaire aujourd'hui et m'a volé le championnat d'aviron. Ah! elle ne l'emportera

pas en paradis, celle-là ! Mais retournons auprès de nos invités. Il ne faut pas qu'on s'aperçoive de notre absence. Je pars la première.



Claire était assise un peu à l'écart sur un banc moussu. Elle entendait la musique et regardait de loin tournoyer les couples. Tout à coup, une ombre surgit devant elle, et elle poussa un petit cri de surprise effrayée. Mais tout aussitôt une voix lui dit :

— Je vous ai fait peur, Mademoiselle ?

— Oui,... un peu... Mais c'est passé.

Oh ! oui, c'était passé ; la douceur de la voix qui avait posé cette question avait subitement effacé la frayeur de la jeune fille. Jean, car c'était lui, se penchait, inquiet un peu, vers elle :

— Vraiment ? C'est passé ? Je suis stupide ! Je suis impardonnable !

— Je vous en prie, ne vous affectez pas pour si peu de chose, monsieur Grünner. C'est tout à fait passé.

— Alors, vous me pardonnez ?

— Mais oui, je vous pardonne, répondit-elle en riant, bien que vous veniez de déclarer que vous étiez impardonnable.

— Merci. Que vous êtes gentille ! Vous ne dansez pas ?

— Non. Je n'y tiens pas. Tous ces jeunes gens ont l'habitude de danser avec ces demoiselles qu'ils connaissent depuis longtemps. Avec qui voulez-vous que je danse ?

— Avec moi, si vous le voulez bien.

— Avec vous ?

— Oui, avec moi. Je vous effraie ?

— Oh ! non,... oh !... non !

En vérité, la jeune fille ne s'attendait pas à cela, Jean dansait presque uniquement avec Régine. C'était rare de le voir avec une autre.

Que dirait sa cousine si elle acceptait de fox-trotter ou de valser avec ses danseurs ?

— Alors, reprit Jean, vous n'acceptez pas ?

— Et Régine ?

— Régine ? Mais c'est vous que j'invite en ce moment. Venez.

Claire se leva, et tous deux se dirigèrent vers le bal. Jean enlaça la jeune fille, et ils s'élancèrent parmi les danseurs.

— Je danse très mal, murmura la jeune fille ; cela ne va pas vous amuser du tout.

— Laissez-moi vous conduire ; cela ira très bien... Vous voyez : c'est parfait... Vous êtes très souple, très légère.

Et en effet, gracieuse, Claire évoluait parmi les autres couples, et avec une facilité qui la surprenait elle-même.

Ce fut à ce moment-là que Régine, après son entretien avec sa mère, revenant vers ses invités, les aperçut. Lorsque la danse fut terminée, voyant la direction que prenaient les jeunes gens, elle se plaça sur leur route, et, au moment où ils passaient près d'elle, elle entendit Jean demander à sa compagne :

— Alors ? Vous voulez bien m'accorder la prochaine, mademoiselle Claire ?

Un bruit de voix empêcha M<sup>me</sup> Favier de connaître la réponse de sa cousine. Mais elle ne douta pas une seconde que l'orpheline eût accepté.

Elle se mordit les lèvres de rage et chercha son père parmi les invités. Lorsqu'elle se fut aperçue qu'il n'était pas avec les parents de Jean, elle s'approcha de lui et, lui faisant un signe imperceptible, elle s'enfonça dans une allée remplie d'ombre.

M. Favier avait compris ce que désirait sa fille. Il se leva et la rejoignit presque aussitôt.

— Sais-tu, lui demanda-t-elle à voix basse, si le père Grünner a parlé à Jean?

— Oui.

— Et...

— Jean aurait arrêté son père en lui disant : « Mon cher papa, très bientôt vous serez heureux, maman et toi, mais ne me parlez de rien en ce moment. Le jour où je vous dirai : « Je me marie « à telle date » est très proche. »

— Alors, c'est fait, ou presque ! Bravo ! Eh bien ! mon cher petit père, finissons gaiement la fête. Va retrouver mon beau-père et ma belle-maman !

Les premières mesures d'une nouvelle danse s'entendaient. Régine se dirigea vers le bal, pensant voir danser son fiancé et sa cousine.

« Ah ! pensait-elle, peu m'importe cela, maintenant ! Je suis sûre du résultat. Ah ! la petite sotte ! Elle est bien capable de se monter la tête ! Si elle se doutait ! »

Mais Régine ne vit pas, parmi les danseurs, les deux personnages qu'elle cherchait.

« Où peuvent-ils être ? Que se passe-t-il ? » se demanda-t-elle.

Et elle chercha. Elle connaissait les allées du parc ; elle les parcourut les unes après les autres, commençant par les plus sombres.

Une angoisse l'étreignait. Est-ce qu'elle allait avoir à lutter contre cette intrigante ?

Soudain, au bout d'une allée, elle aperçut là-bas, accoudées sur la balustrade, au bord de l'eau, et se détachant dans la lumière, car la terrasse était éclairée de fortes lampes électriques, deux silhouettes.

Elle ne douta pas que ce ne fût sa cousine et son fiancé. Aussi elle alla vers eux et les attaqua par cette phrase, dite gaiement :

— Et alors, mes chers amis, on ne danse plus ?

— Non, répondit Jean. M<sup>me</sup> Claire est un peu fatiguée, et elle m'a dit, tout à l'heure, qu'elle voulait bien m'accorder ce tango, à la condition de le parler. Alors, comme on s'entend mieux ici que près de l'orchestre, nous y sommes venus.

— On est beaucoup mieux dans l'ombre pour causer, lança Régine. Les paroles n'ont pas de couleur, n'est-ce pas ?

— C'est précisément pour cela que nous y sommes venus, repartit Jean. J'avais à entretenir M<sup>me</sup> Davril de choses sérieuses.

— De choses sérieuses ? Aujourd'hui ! Le moment est bien mal choisi !

— Au contraire, Régine. Je pars après-demain pour l'Angleterre, et j'avais à proposer à votre cousine une affaire intéressante.

— Ma cousine ne s'occupe pas d'affaires ! Qu'est-ce que c'est que cette histoire-là ?

— Oh ! c'est une histoire très simple, et nous allons la régler avec votre père ; votre cousine est consentante.

Tout en parlant, les jeunes gens étaient revenus vers le bal.

— Tenez, dit Régine, voilà papa. Expliquez-lui donc votre affaire.

Et, se tournant vers M. Favier :

— Papa ! viens : Jean a quelque chose de très sérieux à te dire.

— De quoi s'agit-il ? demanda le père de Régine.

A la vérité, il supposait que Jean allait lui parler de ce qui les intéressait tous. Il fut donc fort étonné lorsque celui-ci lui dit :

— Monsieur Favier, avez-vous l'intention de vendre le tableau de M. Davril ? Celui qui est dans votre salon ?

— Ah ! non seulement celui-là, mais tous les autres. Cette pauvre petite Claire n'a...

— Quel prix en demanderiez-vous ?

— Oh ! je ne sais pas ! C'est très gentil, n'est-ce pas, mais,... entre nous, ça ne doit pas valoir grand'-chose !

— Eh bien ! je vous en offre dix mille francs ; j'irai le prendre demain.

— Dix mille francs ?

— Oui. C'est entendu, n'est-ce pas ?

— Mais, mon petit,... tu ne crois pas que...

— J'ai votre parole, monsieur Favier.

Le jeune homme s'en alla, laissant ensemble l'homme d'affaires et les deux cousines.

M. Favier était stupéfait.

Dix mille francs ! C'était une somme ! Si vraiment les tableaux de son beau-frère avaient cette valeur, la fortune de Claire était considérable. Il fallait donc accepter le marché. Mais, si Jean se trompait ? Si... si,... par caprice, il acquérait ces toiles, ou tout au moins une partie, cela n'avancerait en rien les affaires de la famille Favier. L'argent de sa fille Régine (puisque Jean allait devenir son gendre) passait dans les mains de Claire. Et celle-ci n'était pas encore la fiancée de Pierre. Oh ! tout cela était bien compliqué ! Vraiment, ce n'était pas le jour de s'occuper de ces choses-là ! Aujourd'hui, c'était fête !

Et Régine pensait de même.

Après tout, cela ne lui souriait guère que Claire devint sa belle-sœur. Et puis, n'était-ce pas là une histoire inventée par Jean, lorsqu'elle les avait surpris, tous les deux, sur la terrasse du bord de l'eau ?

Elle alla trouver ses parents et leur déclara :

— Cette fois, j'en ai assez, et je ne supporterai pas plus longtemps la présence de cette cousine tombée du ciel. La bonté doit avoir des limites ! Eh bien ! je suis arrivée au terme de la mienne !

« Cette sainte Nitouche fait croire au talent de son père et vit à mes crochets. Elle me prend mes danseurs, mes succès, et cherche à me ravir mon fiancé ! »

— Oh ! Régine, tu exagères !

— Elle a passé une bonne partie de la soirée avec Jean ! Tu crois que je puis admettre cela ?

— Ah ! non, dit M<sup>me</sup> Favier, je ne le supporterai pas !

— En es-tu sûre ? demanda l'homme d'affaires.

— Je les ai vus, de mes yeux vus, sur la terrasse du bord de l'eau !

— Oh ! s'indigna M<sup>me</sup> Favier. Oh ! l'intrigante ! Quel rôle odieux elle joue là ! Attendez un peu ; cela ne se passera pas ainsi ! Je ne veux pas que mes enfants soient blessés !

Claire, non loin de là, regardait danser. Elle était loin d'imaginer ce qui se tramait contre elle. Elle fut surprise lorsque M<sup>me</sup> Favier, s'étant approchée d'elle, lui demanda de la suivre.

## XI

Lorsqu'elle avait fait ce signe à Claire, M<sup>me</sup> Favier n'avait plus cet air doucereux qu'elle avait adopté, depuis quelques jours, pour parler à la jeune fille. Elle avait repris sa figure de naguère, son visage au regard dur, aux lèvres pincées, et qui rendait son nez plus pointu encore.

« Allons, bon ! pensa Claire. Qu'ai-je donc fait pour que le changement soit tel, et aussi subit ? »

La jeune fille se leva et marcha aux côtés de sa tante. M<sup>me</sup> Favier choisit une allée qui s'enfonçait dans le parc. Toutes deux la suivirent un certain temps.

Lorsqu'elle pensa être à l'abri des oreilles de ses invités, M<sup>me</sup> Favier s'arrêta et, s'asseyant sur un banc tout proche, elle s'adressa à la jeune fille sur le ton le plus rude qu'elle put trouver dans son âme de tante marâtre.

— Ma nièce, je dois vous dire, au nom de toute notre famille, qu'il est temps que cessent vos agissements dans notre maison.

— Mes agissements ?... Ma tante...

— Ne m'interrompez pas. Vous êtes une hypocrite et une ingrate, en même temps qu'une intrigante dangereuse.

— Ma tante, je ne sais...

— Assez ! coupa M<sup>me</sup> Favier sur un ton péremptoire. Je parle, et vous n'avez qu'un droit : celui de vous taire. Enfin, si vous voulez des explications, les voici : non seulement vous avez méconnu mes

bontés, celles de mon mari, celles de mes enfants, de nous tous, qui vous avons accueillie comme une fille et comme une sœur, mais encore vous cherchez à nous nuire !

— Oh ! c'est indigne !

— Indigne ? Oui. C'est votre conduite qui est indigne ! Aujourd'hui, mauvaise, vous êtes la cause volontaire de l'accident survenu sur la Seine à cette pauvre Régine. Non seulement vous n'aimez pas ma fille, mais vous la haïssez !

— Moi ?

— Oui, vous ! Qui donc pourrait avoir une âme aussi noire que la vôtre ? Et elle, la pauvre petite, qui vous aime tant !

— Régine ?

— Quoi ? vous avez l'astuce d'en douter ?

— Ma tante, que lui ai-je donc fait ?

— Ce que vous lui avez fait ? La pire de toutes les choses ! la pire : vous cherchez à lui prendre son fiancé.

— Son fiancé ? Je ne sais même pas son nom, ma tante ; Régine m'a dit que bientôt son mariage serait décidé, mais elle a tu le nom de son futur mari.

— Et vous vous imaginez que nous sommes dupes de votre ignorance ? Vous croyez que votre jeu n'a pas été découvert ? Allons, allons, petite, cessez de nous prendre pour des sots. À bas le masque ! Avouez. Et, surtout, renoncez aux projets que vous avez en tête. Car je vous affirme qu'ils ne se réalisent pas.

— Ma tante, vous devez vous tromper. Je ne sais rien, je n'ai rien fait !...

— Ah ! ah ! comme vous jouez bien votre rôle ! Mais fin contre fin ne vaut rien pour doublure. Et vous n'avez pas honte ! Vous n'avez pas honte, non, de vous écarter dans les allées ombreuses du parc avec le fiancé de ma fille !

— Jean Grüninger !

— Je ne vous le fais pas dire ! Ah ! vous souffrez de vous être trahie !

Jean Grüninger ! Jean était le fiancé de Régine ! Cela avait fait mal à Claire lorsque sa tante lui avait si brutallement, si soudainement appris cette nouvelle. Pourtant la jeune fille savait bien que Jean ne pensait pas à elle ; et les rêves qu'elle avait faits, elle, Claire, n'étaient que des rêves, elle le savait.

Certes, elle se plaisait auprès du jeune homme ; sa conversation n'était pas oiseuse, banale, comme cela arrive si souvent dans le monde. Et il était si aimable avec elle ! Et il savait si bien l'intéresser qu'elle oubliait tous ses malheurs.

Ce soir même — ah ! ce soir, comme il embellissait sa vie d'orpheline ! — ne lui avait-il pas parlé de son père, la ramenant dans son cher passé et lui faisant espérer pour l'avenir une vie belle et indépendante, grâce au talent de son cher disparu. Et c'est cela que la famille Favier lui reprochait, car sa tante parlait, ce soir, au nom de tous !

Heureusement que l'on était dans l'ombre, sans quoi M<sup>me</sup> Favier eût ri de la rougeur qui avait envahi le visage de la jeune fille. Et elle aurait pris cela pour l'effet de la honte d'avoir été découverte.

Mais Claire, cependant, rebondit sous l'outrage.

— Ma tante, dit-elle, M. Grüninger, lui-même, s'est dirigé, ce soir, vers la terrasse, de même que vous, tout à l'heure, vous êtes engagée dans l'allée où nous sommes. Il voulait me dire qu'il lui plairait d'acquérir le tableau de mon père et me demandait si je n'y verrais pas d'inconvénient.

— En vérité ! Et vous aviez besoin d'ombre pour parler de cela ?

— Nous avions besoin d'un peu de silence.

— Enfin, Mademoiselle, je dois vous dire que votre conduite de ce soir a été déplorable, et que, si quelqu'un de nos invités en est au courant, ce n'est pas un honneur pour vous... ni pour nous.

— Ma tante,... je...

— D'autre part, si Jean est fou, nous n'y pouvons rien. Mais sachez que l'œuvre de mon pauvre frère n'a aucune valeur. Un critique éminent le disait tout à l'heure devant nous. Alors,... vous êtes sans fortune. Absolument! Que savez-vous faire? Que pouvez-vous faire? Réfléchissez. Pour nous, nous ne voulons pas garder une ennemie dans notre maison.

— Ma tante, je partirai.

— Comme il vous plaira, mon enfant. C'est vous qui le demandez, n'est-ce pas? Vous irez dans une pension jusqu'à votre majorité.

— Ciel!

M<sup>me</sup> Favier, ayant porté ce dernier coup, s'éloigna, laissant sa nièce en proie à la plus vive émotion.

La jeune fille, quand elle fut seule, éclata en sanglots.

Dans une pension! jusqu'à sa majorité! Lorsqu'elle avait pensé quitter sa famille, Claire avait revu Saint-Jean-de-Luz. Puisqu'elle donnait des leçons là-bas, pour vivre et faire vivre sa mère, qu'est-ce qui l'empêcherait maintenant d'en donner encore? Ses élèves ne l'avaient certainement pas oubliée. Ils la reprendraient. Et elle serait tout près de ses parents. Elle aurait des amis qui lui parlaient d'eux, et Gracieuse, et l'abbé Despins.

Mais voilà que cela ne lui était pas permis. On la mettrait en pension! Dans une pension de Paris, sans doute!

Et Claire ne pouvait retenir ses larmes. Soudain,

un pas fit crisser le gravier. La jeune fille fut gênée, elle craignit d'être découverte, ainsi effondrée, tout en pleurs, sur ce banc. Elle espéra que le promeneur ne la verrait pas dans l'ombre. Mais elle reconnut Pierre au moment où il passait près d'elle.

Pierre, le seul ami qu'elle eût dans la maison ! Le seul qui fût compatissant ! Depuis trois jours, il boudait, mais elle savait qu'il l'aimait bien, et, lorsqu'il saurait sa peine, il essaierait de la consoler, et peut-être plaiderait-il pour elle, afin qu'elle n'allât pas en pension, mais retournerait dans son pays.

Elle l'appela.

— Pierre, dit-elle faiblement, Pierre, j'ai à vous parler : écoutez-moi. Ce que j'ai à vous dire...

— Vous, ma cousine, ici, seule ! Que faites-vous ? Pourquoi pleurez-vous ?

Au son de sa voix, il avait compris que la jeune fille était en proie à une douloureuse émotion. Instinctivement, il s'était pris de pitié.

— Voyons, dit-il, qu'y a-t-il ?

Claire le mit au courant de ce qui venait de se passer, des accusations dont elle était l'objet et de la décision de ses parents.

A mesure qu'elle parlait, le jeune homme fronçait les sourcils ; il était furieux de la façon d'agir de sa mère et de sa sœur. Il ne croyait nullement aux intentions louche dont on accusait Claire.

— Pour moi, ma cousine, je suis convaincu de votre innocence ! Laissez-les dire. Peu importe !

— Cependant, Pierre, je vais partir en pension !

Claire allait partir ! Voilà qui plaisait au jeune homme ! Claire allait partir ! Certes, lui qui s'était réjoui d'avoir une petite sœur à aimer, voilà qu'il était ravi qu'elle s'en allât. Oui, il en était ravi, le pauvre Pierre. Il en était ravi, justement parce qu'il l'aimait de tout son cœur. Claire partie, il serait

tranquille, il n'aurait plus à se forcer, ainsi qu'il le faisait depuis trois jours, pour lui cacher son amitié, dans la crainte que la jeune fille ne tombât dans le piège tendu par ses parents.

Voilà pourquoi sa voix, qui était naturellement tendre, se fit soudain froide pour dire à Claire :

— Mais on est très bien en pension, ma cousine. On s'y fait très facilement. Ne vous alarmez pas pour si peu. Dans quelque temps, vous vous réjouirez de vous y trouver. Allons, séchez vos pleurs; dans un instant, vous pourrez retourner vers les danseurs: votre visage aura repris toute sa sérénité. A tout à l'heure.

Pierre se leva et laissa la pauvrette dans un état lamentable.

Seule! Elle était seule, en vérité. Pierre, son unique espoir auprès de ses parents inhumains, Pierre n'avait pas été ému de sa douleur; il était comme eux : c'était un Favier, un être frivole et sans cœur.

Mais non! Cela était impossible! Pierre avait été bon pour elle. En vérité, l'orpheline était plus que jamais abandonnée de tous!

Dans cette maison, il n'y avait que des miracles, tantôt bons, tantôt mauvais, mais ceux-ci étaient plus fréquents que ceux-là! Mon Dieu! le bon miracle ne se produirait-il pas?

Hélas! que serait-il? Que pouvait-il arriver d'heureux à la jeune fille, maintenant? Rien! Elle n'espérait plus rien! Elle était seule, seule au monde, et pas un être ne l'aimait.

Soudain, elle s'aperçut que quelqu'un était devant elle. Quelqu'un qu'elle n'avait pas entendu venir.

Elle leva les yeux, ses pauvres yeux rougis, et, malgré l'obscurité, malgré les larmes qui noyaient son regard, elle reconnut Jean Grüninger.

— Vous, Monsieur ! vous ! Oh ! partez ! Partez, je vous en prie !

— Partir ? Jamais, Mademoiselle ! Vous avez de la peine,... je reste !

« Vous avez de la peine,... je reste ! » Il a dit cela ! Quelqu'un a dit cela ! Et ce quelqu'un, c'est Jean Grüninger. Claire croit qu'elle rêve. Elle balbutie :

— Pourquoi êtes-vous ici ? Comment êtes-vous venu ?

Elle ne sait plus ce qu'elle dit, elle ne sait pas pourquoi elle pose d'aussi sottes questions.

Mais Jean lui répond simplement :

— Je passais, fuyant un peu tout ce bruit, car je n'ose pas prendre congé de mes hôtes, et j'ai entendu des soupirs, des sanglots... Voilà pourquoi je me suis arrêté, mademoiselle Claire.

— Mais vous ne saviez pas que c'était moi ?

— Je ne vous avais pas reconnue tout d'abord, mais maintenant je suis doublement ému.

— Partez, monsieur Jean, partez, je vous en conjure ! Que l'on ne nous voie pas ensemble !

— Que l'on ne nous voie pas ensemble ?

— Oui, oui, laissez-moi seule : il y a assez de drame comme cela !

Et Claire eut de nouveau une crise de larmes.

Devant tant de douleur, de douleur sincère, ce qui se sent toujours, le jeune homme s'inquiéta, s'affola. Il s'assit sur le banc, à côté de la jeune fille, et ses yeux, qui s'étaient habitués à l'obscurité, virent dans son regard une telle détresse qu'il en fut bouleversé.

— Voyons, voyons, petite amie, que se passe-t-il ? Pourquoi ne voulez-vous pas que l'on nous voie ensemble ?

— Parce que,... parce que... votre fiancée ne l'ad-

met pas, et cela m'attire son courroux et celui de sa mère.

— Ma fiancée? ma fiancée? Mais je n'ai pas de fiancée!

— Oh! monsieur Jean, ne vous moquez pas d'une pauvre fille comme moi! Je suis assez malheureuse ainsi. C'est M<sup>me</sup> Favier elle-même qui vient de m'annoncer, il y a à peine un instant, que, votre mariage avec Régine étant tout proche, je devais m'abstenir de..., enfin que ma conduite était odieuse et que... elle ne l'autorisait pas...

— Mais je ne suis pas fiancé avec Régine! s'écria Jean.

— Vous allez l'être bientôt...

— Pas du tout! N'en croyez rien! Jamais je n'épouserai Régine! Je n'en ai jamais eu l'intention.

— Monsieur Jean, ce que vous dites là est étrange! Tout le monde, ici, est persuadé que vous êtes destinés l'un à l'autre. Quand je dis tout le monde, il s'agit de mes parents. Moi seule l'ignorais.

— Et moi!

— Monsieur Jean!

— Mademoiselle Claire, je n'épouserai jamais M<sup>me</sup> Favier!

— Je n'épouserai jamais M<sup>me</sup> Favier, parce que j'aime une autre jeune fille.

Lorsque Jean Grünner avait affirmé ne jamais épouser Régine, Claire, en même temps qu'une immense surprise, avait éprouvé comme une sorte de délivrance, une paix ressemblant assez à de la joie.

Mais, quand le jeune homme avait ajouté la raison pour laquelle ce mariage ne se faisait pas, cette joie avait disparu.

Au fond, que lui importait le nom de la fian-

cée de Jean Grüninger ? Comme elle n'était pas mauvaise, elle aimait autant que ce fût sa cousine, puisque toute la famille le désirait. Mais elle pensa aussitôt que vraiment Jean ne serait pas le plus heureux des maris, avec une femme aussi frivole que Régine.

Et, comme elle se taisait, il lui demanda :

— Cela ne vous intéresse pas de savoir le nom de la jeune fille que j'aime ?

— Je ne dois certainement pas la connaître, et je ne la connaîtrai sans doute jamais.

— Si, vous la connaîtrez, petite amie. Il faut que vous la connaissez. Sachez d'abord qu'elle est douce et bonne, que son intelligence n'a d'égale que son goût de l'art. Elle est belle, et l'ignore. Sa grâce est exquise, et elle ne passe pas sa vie uniquement en parties de plaisir. La danse et les frivolités sont les moindres de ses soucis.

— Oh ! que vous allez être heureux, monsieur Jean !

— Il y a un *mais...* Je ne sais si cette jeune fille consentira à m'aimer.

— Oh ! monsieur Jean, répondit Claire, emportée par sa sincérité, comment ne vous aimerait-elle pas ?

— On ne sait jamais... Mes défauts peuvent lui déplaire...

— Vos défauts ? vos défauts ? Mon Dieu, moi, je ne les connais pas, vos défauts ! Mais on peut bien les accepter, allez, étant données vos qualités !

— Vous croyez que j'ai des qualités,... des qualités qui peuvent séduire une jeune fille ?

— Mais, monsieur Jean, vous n'avez même que cela ! Et vos qualités s'accorderont parfaitement avec celles de la jeune fille dont vous me faisiez le portrait tout à l'heure !

— Comment cela ?

— Mais parce que ce sont les mêmes,... un peu. Comme qualités de cœur et d'intelligence, je ne vois pas qui pourrait vous égaler. Physiquement, vous ne pouvez pas manquer de plaisir, vous êtes sportif. Enfin...

— Enfin, si je vous disais que je vous aime, mademoiselle Claire, vous consentiriez à m'aimer un peu?

— Oh! monsieur Jean, il ne s'agit pas de moi!

La jeune fille avait complètement oublié M<sup>me</sup> Favvier et toute sa famille; elle avait eu du plaisir à écouter Jean lui parler de son bonheur futur, et elle s'en réjouissait.

Mais voilà que, tout à coup, elle pensait que leur entretien avait trop duré et que, si Régine, ou sa tante, ou quelque invitée, s'apercevait de leur tête-à-tête, elle aurait à essuyer une nouvelle scène. C'est pourquoi elle ajouta :

— Et maintenant, partez, laissez-moi seule ici avec tout mon chagrin, qui ne pourrait qu'être augmenté si ma tante s'avisa de revenir, ne me voyant pas parmi ses hôtes. Partez, monsieur Jean.

— Non, mademoiselle Claire, non. Pas avant que vous n'ayez répondu à la chose grave que je vais vous demander. Voulez-vous être ma femme?

Le tonnerre serait tombé à ses pieds que Claire n'eût pas été plus stupéfaite. Elle demeura sans voix, paralysée d'émotions diverses.

Avait-elle bien entendu? Se jouait-il d'elle? Pouvait-il dire vrai? Pouvait-il l'épouser, ce jeune homme riche, pouvait-il l'épouser, elle, orpheline et pauvre?

Jean répéta sa question, puis il ajouta :

— Mademoiselle Claire, de votre réponse dépend le bonheur de ma vie.

Oui, elle avait bien entendu. Elle ne rêvait pas. Cependant cela lui semblait impossible. Alors elle dit, d'une voix si basse, brisée par l'émotion, qu'à peine Jean l'entendit :

— Monsieur Jean, vous ignorez sans doute que je suis pauvre.

— Vous ?

— Oui, moi. Ma tante m'a affirmé tout à l'heure qu'un critique d'art lui avait certifié que les œuvres de mon père n'avaient aucune valeur. C'est pourquoi il ne faudra pas faire ce que vous disiez tantôt : acheter ce tableau.

— Si, j'irai le chercher demain. Mais peu m'importe que vous soyez riche ou pauvre, mademoiselle Claire : je vous aime et je vous aimerai toujours. Consentez-vous à m'épouser ? Répondez-moi, je vous en prie ?

Si Jean eût pu voir le visage de la jeune fille, sa rougeur eût été pour lui la plus éloquente des réponses. Claire, incapable de parler, mit sa main dans celle du jeune homme qui la pressa et dit encore :

— Puisque nous nous aimons, ayez confiance en l'avenir. Seulement, voulez-vous attendre mon retour de Londres pour annoncer cela à votre famille ? Je craindrais qu'on ne vous rendît la vie plus insupportable encore, et je souffrirais trop de le savoir. Attendons, voulez-vous ?

— Attendons, dit Claire.

Miracle de l'amour dans le cœur d'une fillette de dix-huit ans ! Il suffisait que Jean Grüninger lui ait demandé sa main, pour que sa vie lui semblât la plus belle du monde. Elle oubliait d'avoir pleuré. Elle ne voyait plus que son bonheur futur et déjà elle croyait le vivre.

Un miracle, vraiment ! Un bon miracle plus beau que tous ceux qu'elle eût pu imaginer ! Comme elle était heureuse, la petite orpheline !

Les deux jeunes gens se levèrent. Leurs fronts rayonnaient, et leurs cœurs battaient si fort qu'il leur semblait l'entendre dans leurs poitrines.

En arrivant au bal, Jean et Claire s'élançèrent. Ils avaient besoin de mouvement, et ils avaient besoin de se sentir ensemble, puisqu'ils allaient être séparés quelque temps. Il y en a qui chantent leur bonheur. Claire et Jean ne pouvaient pas, alors ils le dansaient.

— Tu vois, maman, ils sont encore ensemble !

— Comment, après ce que je lui ai dit ! Oh ! cela ne se passera pas ainsi !

## XII

M<sup>me</sup> Favier avait mis son mari au courant de la conduite de Claire, et M. Favier, qui avait donné cette fête, non pas seulement pour le plaisir de sa fille — un homme d'affaires ne dépense jamais tant d'argent inutilement, — mais pour hâter le mariage de Régine, espérait, ainsi que sa femme le lui avait laissé entendre, que la famille Grüninger se déciderait ce jour-là.

Or, voilà qu'il fallait encore attendre !

En vérité, cela devenait dangereux de garder Claire à Paris; cette petite aventurière était capable de tout faire manquer.

— C'est décidé, dit M. Favier : dès demain, nous nous mettons en quête d'une pension, et la fille de ton frère débarrassera la maison.

Or, le lendemain, Régine tombait malade. Elle était dans l'impossibilité de se lever. Le docteur, appelé en hâte, diagnostiqua une pneumonie. Alors on ne s'occupa plus que de la soigner. On oubliait la pension, on oubliait tout ce qui n'était pas Régine. Et, d'ailleurs, le départ de Claire n'était plus aussi urgent, puisque Jean s'absentait !

Le jeune homme vint faire ses adieux à ses amis, emporta le tableau qu'il avait acheté la veille à M. Favier.

— J'espère, dit-il, être de retour dans un mois, deux mois au plus tard; mais je vous écrirai. Voici où vous devrez adresser vos réponses, ajouta-t-il en

donnant une carte à M. Favier. Je serai heureux si chacun de vous m'envoie son souvenir.

— Comptez-y, dit M<sup>mme</sup> Favier; nous vous tiendrons au courant de la maladie de Régine.

Jean serra la main de tout le monde; il pressa plus doucement celle de Claire, et cette pression était une recommandation muette de ne pas oublier leurs aveux de la veille. Puis il partit.

La jeune fille fut triste de le voir s'éloigner. Lorsqu'elle entendit la porte se refermer sur lui, il lui sembla qu'un voile de deuil tombait sur son cœur. Cependant elle se reprit. Le regard du jeune homme, sa main loyale, tout cela n'était-il pas une promesse de bonheur?

Allons! il fallait être courageuse, savoir attendre.

Elle qui avait tant souffert, comme elle allait supporter toutes les misères que lui ferait sa famille, maintenant qu'elle avait un si bel espoir!

M<sup>mme</sup> Favier, tout inquiète de la maladie de sa fille, semblait oublier de parler durement à Claire. La jeune fille pensa que sa tante n'avait peut-être eu, le jour de la fête, qu'un accès de mauvaise humeur, occasionné par le mauvais caractère de Régine.

Mais celle-ci était vraiment dans un état alarmant. Il fallut songer à prendre une garde.

— Si vous le voulez bien, ma tante, dit Claire, je m'occuperai de ma cousine. J'ai eu malheureusement à soigner mes parents, et je sais quels sont les soins que nécessite l'état de Régine. Cela vous évitera de payer quelqu'un qui ne ferait certes pas plus que moi.

— Puisque vous vous offrez à soigner votre cousine, c'est-à-dire à réparer en partie le mal qu'elle vous doit, vous la veillerez la nuit! répondit M<sup>mme</sup> Favier.

— Comme il vous plaira, ma tante. Tant que vous

voudrez, tant que mes forces le permettront, croyez que je me dévouerai.

— Elle appelle cela se dévouer ! dit M<sup>me</sup> Favier en haussant les épaules.

A la vérité, Régine fut très malade. Pendant quelques jours, sa vie fut en danger. Et la pauvre Claire la soignait de son mieux, faisait des vœux, des prières pour la guérison de sa cousine.

— Allez vous reposer, ma tante, disait-elle à M<sup>me</sup> Favier ; je suis là ; si votre présence est nécessaire, je vous ferai appeler. Je vous assure que je puis veiller encore. D'ailleurs, il n'y a qu'à laisser dormir Régine ; je lui donnerai sa potion dans une heure, ensuite nous aurons devant nous un grand temps de tranquillité.

La pauvre petite Claire, bien qu'elle passât toutes ses nuits auprès de sa cousine, s'occupait d'elle même le jour, s'offrant à remplacer M<sup>me</sup> Favier.

Pierre disait à ses parents :

— Cette pauvre petite tombera malade !

— Tu la plains ? interrogeait sa mère.

— Certainement ; elle se dévoue.

— C'est son devoir !

— Ce n'est le devoir de personne de se dévouer autre mesure !

Ah ! si Claire avait pu voir le bon visage compatisant de son cousin ! Mais le jeune homme ne la regardait qu'à la dérobée. Il craignait trop que sa cousine ne s'aperçût de sa tendresse et ne s'y méprît. Ah ! s'il avait su son secret ! Mais Jean avait demandé le silence ! Et Claire, pour rien au monde, n'eût révélé son bonheur : leur bonheur.

Et c'est cela pourtant qui la soutenait. Elle faisait des rêves d'avenir, mais ces rêves avaient une base sûre ; ils n'étaient pas, comme ceux d'autrefois, bâties sur du vide ! Elle n'était plus seule ! Elle avait un fiancé, et elle l'attendait.

C'est pourquoi, tandis qu'en gardant sa malade elle travaillait à quelque ouvrage de couture, on pouvait la voir sourire. C'est pourquoi aussi, à table, elle n'était plus angoissée et laissait passer les orages venus de l'est : M. Favier, ou de l'ouest : M<sup>me</sup> Favier.

Et celle-ci s'étonnait de ne plus la voir fondre en larmes. Mais Claire, elle, ne s'étonnait de rien, et elle avait pris le parti de n'avoir plus de paroles aimables de son cousin.

L'état de Régine s'améliorait ; d'abord, ce fut à peine perceptible ; mais, un jour, le docteur déclara que la jeune fille était hors de danger et que la guérison n'était plus que l'affaire de quelques semaines, quelques jours, même, à la condition que l'on ne fit pas d'imprudence.

Tout le monde se réjouit. Mais, à mesure que la santé revenait chez Régine, la méchanceté réapparut. Elle oublia les soins assidus que Claire lui avait donnés, elle oublia tout son dévouement, toute sa bonté. Elle n'avait qu'un plaisir : la vexer, l'humilier.

Un jour, Jean écrivit. Sa lettre était adressée à M<sup>me</sup> Favier. Elle lut la lettre à table. Jean ne disait rien que de très banal ; il parlait de son séjour à Londres, du temps gris, épais, oppressant, avec son brouillard lourd, matériel. Il pensait devoir rester là-bas encore quelques semaines, puis il serait heureux de retrouver, à Paris, ses amis, « certain qu'on aurait autant de joie que lui de ce moment du retour ». Il terminait par un mot aimable pour M. et M<sup>me</sup> Favier, pour Pierre et pour Régine.

Rien pour Claire ! Était-ce possible ? Rien pour elle ! Claire en était désolee. Elle ne comprenait pas pourquoi ce jeune homme se montrait si indifférent après ses aveux.

« Est-ce pour ne pas attirer l'attention de ma

famille? Sans doute! Mais c'était pourtant bien simple de glisser mon nom après celui des autres. Personne n'y aurait fait attention, et cela m'eût causé tant de bonheur!

« Non, rien! Il ne dit rien pour moi! »

Cependant, elle se rappelait cette phrase, cette phrase ambiguë : « ... certain qu'on aurait autant de joie que lui de ce moment du retour ».

« *On*! Ce *on* a l'air de s'adresser à Régine. Oui, certainement, Régine l'a pris pour elle. Mais je suis sûre que, *on*, c'est moi. Il a voulu me faire voir qu'il croyait en moi, en mon courage, en ma fidélité! Oui, c'est cela! Ce ne peut être que cela! »

La pauvre petite avait besoin de se convaincre. Et elle était convaincue.

Cependant, Régine ne manqua pas de lui dire :

— Croyez-vous que Jean a confiance en moi? Ah! oui, que je serai heureuse de son retour! Mais c'est drôle tout de même qu'il n'ait pas mis le moindre petit mot, je ne dis pas d'amitié, mais tout au moins de politesse, pour vous!

Et Claire souriait en disant :

— Il ne pense qu'à sa fiancée, Régine, croyez-moi; quand on a cette pensée-là, on n'a pas le temps de faire des politesses! On ne sait plus!

— Ça, je le crois, répondait Régine, flattée.

Mais, ce que Claire n'avouait pas, c'est que la petite fiancée à laquelle Jean Grüninger pensait, la petite fiancée secrète, c'était elle, Claire.

« Et cela est juste, se disait-elle. A-t-il demandé la main de Régine? Non! Eh bien! alors? Tandis qu'il m'a demandé, à moi, d'être sa femme! Oh! mes parents Favier, vous pouvez faire tout ce que vous voudrez contre moi! Peu m'importe: je suis forte, maintenant que je suis aimée et que j'aime. »

Cependant, quelques jours après, on reçut une

nouvelle lettre. Comme la précédente, elle fut lue par M<sup>me</sup> Favier, en présence de toute la famille. Elle contenait des souvenirs pour tous, sauf pour Claire.

« Evidemment, se disait la jeune fille, c'est très adroit, mais c'est très pénible. »

Et elle commença à être moins souriante, moins calme. Hélas ! il faut mériter son bonheur ! Certes, elle voulait bien admettre que toute joie exige des sacrifices, mais le plus pénible de tous est celui de feindre l'indifférence.

« Allons ! se disait-elle, il n'y a pas de roses sans épines. Surmontons les obstacles. La victoire sera le couronnement de mes peines. »

Mais celles-ci étaient plus nombreuses que jamais.

Un soir, Claire, s'adressant à sa tante, demanda :

— Ma tante, maintenant que Régine est rétablie, elle n'a plus besoin d'une garde, donc mes soins sont inutiles. La veille de sa maladie, vous aviez décidé de me faire entrer dans une pension ; je suis prête à vous obéir, dès aujourd'hui.

M<sup>me</sup> Favier était loin de penser à cela. Elle répondit à sa nièce qu'elle lui dirait ses volontés le lendemain, lorsqu'elle aurait décidé avec son mari de ce que l'on devait faire d'une nièce aussi ingrate que la leur.

Claire ne s'émut pas de ces paroles. Elle avait sa foi, et elle répétait sans cesse en elle-même les mots qui la lui donnaient : *Etre aimée !*

*Etre aimée... Mots éternels, mots prestigieux qu'une jeune fille de dix-huit ans ne prononce jamais sans rougir, sans aller cacher son front pur sur le sein de sa mère. Sa mère !... Hélas ! la petite Claire n'a plus de mère. Elle n'a plus personne à qui confier son bonheur !*

*Etre aimée ! Etre aimée !*

Et voilà que, le lendemain, une nouvelle lettre de

Jean arrive. Quand M<sup>me</sup> Favier la sort de son enveloppe, le cœur de l'orpheline bat à rompre sa poitrine.

Pourvu que personne ne s'aperçoive de son émotion !

Banalités, banalités, toujours des banalités ! Mais Claire ne détache pas ses regards de cette lettre dont les lignes ont été tracées par celui qu'elle attend. Elle voit les arabesques de la chère écriture qu'elle ne peut déchiffrer, hélas ! de si loin !

— Ma chère nièce, voici quelque chose qui vous concerne !

Oh ! cette phrase ! Claire sent tout son sang s'arrêter dans son cœur ; puis, dans la même seconde, repartir et battre dans ses tempes, empourprer ses joues.

Non ! il est impossible que l'on ne s'aperçoive pas de son trouble. La pauvrette croit qu'elle va mourir.

Que dit Jean ? Elle écoute les paroles qui tombent des lèvres de M<sup>me</sup> Favier :

— *Dites, s'il vous plaît, à M<sup>me</sup> Claire, qu'elle ne doit conserver aucune illusion au sujet des tableaux de son père. On m'en a proposé une somme dérisoire.*

Et c'est tout. Selon l'habitude, Jean ne lui souhaite pas le bonjour à la fin de sa lettre. Claire a comme un vertige. Si ses parents s'en rendent compte, comme ils doivent être heureux !

Finis, les beaux-rêves ! Les châteaux en Espagne ! Ah ! oui, c'étaient bien des châteaux en Espagne ! Sur quoi reposaient-ils ? Sur une promesse ! Peut-on se baser sur une promesse ?

Claire s'en rendait compte : Jean avait espéré faire une affaire avec les toiles de Paul Davril. Il avait dépensé une somme relativement forte pour ce tableau dont il escomptait tirer un gros bénéfice.

Cela n'ayant pas réussi, il se désintéressait de l'orpheline pauvre.

Donc, elle était seule, de nouveau scule ! La sotte !... Elle l'avait toujours été !

Allons, il fallait oublier ! Il fallait partir. Il fallait à tout prix ne plus vivre ici ; surtout cela !

— Ma tante, demanda-t-elle, vous souvenez-vous de ma demande d'hier au soir ? Vous m'aviez offert de me mettre en pension jusqu'à ma majorité !...

— Vous avez fait preuve de bonne volonté, mon enfant, vous vous êtes améliorée ; je crois que nous pouvons attendre encore avant de faire cette grande chose. Nous vous pardonnerons, mon mari et moi... Et Régine aussi ; n'est-ce pas, Régine ?

— Oh ! faites donc comme vous voudrez ! lança M<sup>me</sup> Favier.

— Ma tante, je ne veux pas vous gêner plus longtemps ; il est préférable que j'aille en pension.

— Mais, mon enfant, vous êtes mineure : ce n'est pas à vous de décider. Notre pardon est une preuve de notre bonté, et...

— Ma chère tante, je vous en suis profondément reconnaissante, mais je ne sais pas si je serai capable longtemps de cette bonne volonté que vous avez bien voulu remarquer chez moi. Il vaut donc mieux que j'aille en pension.

— Eh bien ! ma petite Claire, puisque vous m'obligez à vous donner la raison de mon refus de vous mettre en pension, la voici : nous nous sommes informés, votre oncle et moi, pour trouver une pension selon votre condition. Il n'y en a pas. C'est partout beaucoup trop cher. Vos maigres revenus ne suffisent pas. Nous préférons donc vous garder ici, cela étant moins coûteux pour nous que ce que nous devrions ajouter à vos petites rentes pour payer le prix de la pension.

— Merci, ma tante.

Et la jeune fille quitta le salon où la famille Favier avait l'habitude de passer quelques instants après le repas. Sa décision était prise : elle ne resterait pas un jour de plus dans cette maison.

Puisqu'elle n'avait rien qui l'attachât à Paris, elle retournerait là-bas, près de ceux qu'elle aimait et qui l'avaient aimée. Oui. C'est cela !

Elle fut surprise du grand calme qui s'empara d'elle après avoir pris cette décision. Elle avait souvent imaginé son départ ; toujours elle avait pensé qu'elle serait saisie de crainte, de remords. Et voilà qu'au contraire elle éprouvait une quiétude parfaite, un apaisement absolu, comme elle n'en avait jamais connu.

Elle avait un peu d'argent de poche. Elle compta ce qui lui restait. Trois cents francs ! Des économies qu'elle avait faites depuis qu'elle était ici, préférant porter des choses moins luxueuses, mais aussi moins chères que celles de sa cousine.

C'était plus qu'il ne lui fallait. D'ailleurs, elle prendrait des troisièmes... peut-être des secondes...

Elle savait qu'un train partait aux environs de neuf heures. C'était celui qu'avaient pris les Favier pour venir la recueillir... La recueillir !

Elle sortit vers six heures, pour aller à la boîte jeter des lettres. On lui permettait, le bureau de poste n'étant pas éloigné de la maison, de s'y rendre seule. Depuis la maladie de Régine, c'était d'ailleurs son unique promenade.

Elle sortit donc, et personne ne remarqua qu'elle ramassait, dans l'antichambre, un paquet qu'elle prit sous son bras : le portrait de sa mère qu'elle avait enveloppé et caché derrière le portemanteau.

Elle jeta dans la boîte les lettres qu'on lui avait confisées, à l'exception de celle de Jean Grüninger, que M<sup>me</sup> Favier portait elle-même, afin que sa nièce ignorât l'adresse du jeune homme. Puis, au lieu de

rentrer chez ses bons parents Favier, elle hélà un taxi et se fit conduire à la gare d'Orsay.

Dire que sa voix ne tremblait pas un peu lorsqu'elle demanda « une seconde » pour Saint-Jean-de-Luz serait exagéré; mais tout se passa fort bien.

Elle acheta un journal et l'ouvrit, après s'être installée sur un banc pas trop en vue. Et elle attendit l'heure de son train, le visage caché par son « magazine ».

Puis elle descendit sur le quai et prit place dans un compartiment, anxieuse jusqu'au moment où le train s'ébranla.

Le lendemain, Claire était à Saint-Jean-de-Luz.

## XIII

On juge de l'étonnement de la famille Favier lorsque Claire ne se trouva pas là à l'heure du repas !

— Moi qui voulais la gronder lorsqu'elle avait dix minutes de retard ! dit M<sup>me</sup> Favier.

— Ça fait plus de deux heures qu'elle est partie, dit Régine.

— Parbleu ! Mademoiselle s'ennuie ! Mademoiselle trouve qu'elle n'a pas assez de distractions, alors Mademoiselle va se promener !

— C'est égal ! Elle exagère ! Elle a dû aller porter les lettres elle-même ! Elle est si sotte !

— Pas à ce point-là !... Pas pour tout !

— Tant pis ! Papa est là ; mettons-nous à table sans elle.

— Bien entendu ! Tu ne voudrais tout de même pas qu'on l'attendît ? Mais je ne veux pas que cela se renouvelle. Je lui dirai son fait, à cette..., à cette... vagabonde ! Je veux que l'on respecte ma maison, que l'on respecte mon foyer ! Où se croit-elle donc ?

— C'est le cas de dire qu'elle fait comme chez elle. Et encore, moi, je n'oserais pas, accentua Régine.

Pendant tout le repas, il ne fut question que de l'absence de Claire. M<sup>me</sup> Favier faisait la répétition de tout ce qu'elle avait l'intention de lui dire et qu'elle lui dirait à son retour.

Régine l'approuvait et la poussait encore. Quant

à M. Favier, il était bien ennuyé de cette histoire.

— Vraiment, disait-il, vous exagérez. C'est moi qui lui laverai la tête à son retour.

Pierre, lui, était en joie. Mais il se serait bien gardé de le montrer.

« Eh ! eh ! se disait-il, la cousinette en a assez : elle ne veut plus se laisser faire et elle montre qu'elle a de la volonté. Oh ! oh ! ça me va, ça ! »

Cependant, lorsque la demie de neuf heures sonna, il dit à ses parents :

— Elle a peut-être été victime d'un accident !

Et son inquiétude était réelle.

— Un accident ? dit M<sup>me</sup> Favier.

— Eh ! oui, maman, un accident ! Tu sais bien ce que c'est qu'un accident, n'est-ce pas ? Claire a pu être renversée par une auto, ou même seulement une bicyclette. Alors, toutes les belles phrases préparées depuis trois heures, tu peux les garder. Cette pauvre petite est peut-être..., qui sait où,... en ce moment. Elle doit souffrir, et elle est seule.

— Mais c'est fort possible, ce que dit Pierre. Il faut s'informer, dit M. Favier.

On appela les domestiques et on leur demanda d'aller questionner les concierges des immeubles voisins, sur le parcours de la maison qu'habitaient les Favier, au bureau de poste.

— Tâchez de savoir s'il n'y a pas eu d'accident sur la voie publique, dit M<sup>me</sup> Favier.

Les domestiques partirent, mais ne rentrèrent pas avant minuit. Le temps de questionner un peu longuement, n'est-ce pas ? Ils ne revinrent donc qu'à l'heure à laquelle les cinémas ont fermé leurs portes. Ils ne savaient rien. Personne n'avait rien vu.

Pierre n'avait pas attendu leur retour pour téléphoner au commissariat. Il y avait eu trois accidents d'auto dans le quartier, entre six et huit

heures. La première victime était un homme; les deux autres, des femmes, dont l'une était une dame âgée, l'autre une jeune fille.

— C'est cela! avait-il dit; Claire a été renversée, écrasée, peut-être. Je vais aller à Beaujon pour m'informer.

A Beaujon, tout ce qu'on put lui dire, c'est que les deux blessées que l'on avait ramenées ne correspondaient pas au signalement qu'il donnait. La plus jeune était petite et brune; l'autre avait des cheveux blancs.

Le pauvre garçon était dans l'anxiété la plus profonde. Qu'était devenue Claire? Cette douce Claire si patiente, si bonne, si innocente du mal qui l'entourait?

« Mon Dieu! pensa-t-il tout à coup, elle souffrait trop chez nous. Ma mère et ma sœur ont lassé cette pauvre âme! Elles ne cessaient de la torturer! Elle a dû attenter à ses jours! C'est cela, c'est cela! »

Il rentra chez lui, violemment troublé. Il fit part à ses parents des pensées qui l'agitaient. On haussa les épaules. Cependant, il décrocha le récepteur et téléphona à tous les commissariats, demandant s'il n'y avait pas eu d'accident, volontaire ou non, dont la victime serait une jeune fille, grande et blonde, de dix-huit à vingt ans.

Claire était introuvable.

Le lendemain matin, le premier soin du jeune homme fut de regarder, dans les journaux, la colonne des faits divers. Là non plus, il n'apprit rien. Le pauvre garçon était désolé.

« Mon Dieu, mon Dieu, se disait-il, il y a de ma faute en tout cela! Si je n'avais pas pris, vis-à-vis d'elle, cette attitude froide qui a dû la peiner, elle serait encore là! »

En cela, Pierre n'avait pas tort. Si Claire avait senti la tendresse de ce grand frère qui, au début,

avait été si bon pour elle, elle ne serait jamais partie; elle aurait encore patienté; mais la pauvrette était si seule, si seule!...

— Quand je pense, murmurait-il, que je suis à ce point coupable, alors que je voulais, au contraire, éviter de la peine à cette enfant, je ne pourrai jamais me le pardonner!

« Ah! si Jean était là, j'irais lui confier tout ce que j'éprouve. Il comprendrait, car il est bon et je crois qu'il aimait bien ma petite Claire. »

Pierre ne put s'empêcher de dire à sa sœur ce qu'il pensait de sa conduite vis-à-vis de l'orpheline.

— Tu comprehends bien, lui dit-il, que tu l'as exaspérée, cette enfant... Tu n'as pas cessé de monter maman contre elle. A vous deux, vous avez fait le beau travail que voilà.

— Oh! attendons encore. On verra plus tard s'il est bon de s'accuser réciproquement d'un fait que personne ne désirait.

Régine parlait d'une manière désinvolte, mais elle était fort ennuyée, car elle sentait bien — sa conscience le lui disait clairement — qu'elle était fautive.

L'on se mit à table à l'heure habituelle. Tout à coup, l'on apporta une dépêche à M. Favier.

— Ah! dit-il, voilà le mot de l'énigme.

— Lis vite! dit Pierre.

M. Favier déchira le télégramme, mit son binocle et resta un temps sans parler.

— Qu'y a-t-il, papa? demanda Pierre.

— Voyons, Henri, reprit M<sup>me</sup> Favier, dis-nous où se trouve cette enfant?

— Mais... je ne sais pas. C'est un télégramme de Jean.

— Jean? s'écria Régine.

— Oui. Il dit : « *Rentrerai demain. Serai chez vous soir. Fortune Claire. Amitiés tous. — Jean.* »

— « Fortune Claire » ? Qu'est-ce que cela signifie ? demanda Pierre.

— Ça signifie que tout marche à merveille pour les tableaux, sans doute.

— Tout marche à merveille ? Mais hier ça n'allait pas du tout !

— Mais si, cela allait parfaitement bien, au contraire. Tiens, regarde sa lettre. Va la chercher ; elle est sur le bureau de ton père.

Pierre se leva, prit la lettre et la relut. Quand il arriva à ce passage :

*« Dites, s'il vous plaît, à M<sup>me</sup> Claire, qu'elle doit conserver toutes ses illusions au sujet des tableaux de son père. On m'en a proposé une somme formidable. »*

Il ne put retenir un cri de colère :

— Mais c'est monstrueux, ce que vous avez fait, en disant le contraire à cette enfant !

— Monstrueux ? Monstrueux ? Qu'y a-t-il de monstrueux là dedans ? Elle ne risque pas de s'enorgueillir d'un talent qui n'est pas à elle et d'une fortune qu'elle n'a pas encore ! C'était là notre seul but, dit M<sup>me</sup> Favier.

— Oh ! on laisse bien croire à de sottes filles qu'elles sont intelligentes et belles et qu'elles méritent qu'un prince les épouse !

— C'est pour moi que tu dis ça ? questionna Régine.

— C'est pour qui voudra le prendre.

Pierre avait encore en main la lettre de Jean ; il en continua la lecture. Lorsqu'il vit les paroles amicales adressées à tout le monde, y compris à Claire, il ne put encore cacher son courroux.

— Et cela, dit-il, cela, est-ce aussi pour qu'elle ne s'enorgueillisse pas qu'on ne lui a pas fait part du bonjour de Jean ?

— Jean est mon fiancé ; il n'est pas le sien ! Elle n'a que faire de ses bonjours !

— Mais à quoi cela rime-t-il?

— A ce qu'elle ne s'imagine pas qu'il pense à elle.

— Claire connaît assez Jean pour ne pas déduire des choses pareilles. Mais avouez qu'il y a de quoi s'étonner qu'un jeune homme, avec lequel on est en bons termes, ne vous envoie pas son souvenir, lorsqu'il écrit à votre famille. J'avais trouvé cela bien bizarre, surtout de la part de Jean, que je connais.

— Enfin, c'est comme cela. J'ai un fiancé, je le garde!

— Tu as un fiancé? Jean n'a pas demandé ta main, je suppose?

— Oh! c'est tout comme si c'était fait.

— Mon Dieu! Mon Dieu! soupira M<sup>me</sup> Favier. Si la pauvre petite a attendu à ses jours, nous allons avoir bien du souci. C'est moi son héritière unique... Ah! mon Dieu!

Et la bonne tante soupirait, disait des paroles tristes, en faisant de vains efforts pour éteindre la lueur joyeuse qui brillait dans ses yeux.

Vers quatre heures, on apporta un second télégramme. M<sup>me</sup> Favier l'ouvrit fébrilement. Son regard courut d'abord à la signature : Despins.

Despins? Despins? Qui était Despins? Elle ne connaissait personne de ce nom-là. Alors, elle lut :

« *Claire arrivée Saint-Jean-de-Luz. M'occupe d'elle. Lettre suit. — Abbé Despins.* »

Despins! L'abbé Despins? Le curé de Saint-Jean-de-Luz! Ah! Claire était là-bas?

— Eh bien! qu'elle y reste! dit M<sup>me</sup> Favier.

Elle en avait assez d'une pareille nièce, d'une dévergondée qui faisait des fugues! Et quelles fugues! De Paris à Saint-Jean-de-Luz!

Elle montra le télégramme à Régine.

— Tant mieux qu'elle soit retournée dans son patelin! Je vais pouvoir me marier tranquillement! »

Le soir, lorsque Pierre et M. Favier rentrèrent, on leur mit la dépêche sous les yeux.

Dire la joie du jeune homme est impossible. Son état nerveux était tel qu'il en pleura. Claire était à Saint-Jean-de-Luz, saine et sauve! Chère petite Claire! Quel bonheur ce serait pour lui de la revoir, de la serrer dans ses bras!

Mais quand? Qui irait la chercher?

— Comment va-t-on la faire revenir? demanda-t-il.

— Jamais, dit Régine. Tu penses bien que je n'ai pas besoin d'elle à mon mariage!

— Après la noce, nous la reprendrons, dit M. Favier, et tu l'épouseras!

— N'y comptez pas!

— Nous verrons! En attendant, il est bon qu'elle demeure quelque temps là-bas en cherchant à donner des leçons pour gagner son pain. Je crois qu'elle trouvera de la différence avec la vie douce qu'elle avait ici. Le curé de Saint-Jean-de-Luz s'occupe d'elle, donc l'honneur est sauf; elle n'a pas besoin de parents là-bas.

Pierre ne répondit rien, mais il pensa :

« Ça ne se passera pas comme vous le croyez. »

Régine et ses parents recommençaient à égrener le chapelet de mesquineries et de bassesses dont ils avaient l'habitude. Les oreilles de Claire devaient siffler sans arrêt, car l'on parlait beaucoup d'elle à Paris.

## XIV

Rien ne pourrait décrire la joie de Claire en sautant sur le quai de la gare de Saint-Jean-de-Luz. Déjà, depuis Bayonne, elle ne tenait plus en place. A La Négresse, elle avait aspiré à pleins poumons l'air de la mer toute proche, mais cachée par le « Bois de Boulogne », là, tout contre le petit lac poissonneux.

Bidart, avec son vieux clocher montant la garde, dominant le village tout blanc, lui était apparu, faisant face à Guéthary, et, dans l'échancrure, la mer vaste et bleue, jolie et chantante.

Ah ! qu'il faisait doux ici ! Quelle bonne idée elle avait eue de faire cette escapade ! Car, au fond, elle ne doutait pas un seul instant que les époux Favier ne l'obligeassent à leur obéir.

« Quoi qu'il arrive, se disait-elle, je prends des vacances ! De bonnes vacances, si courtes soient-elles !

« Même si elles ne durent que deux jours, qu'un jour, je n'entendrai pas les remontrances de ma bonne tante, ni les mots aigres de ma chère cousine ! »

Saint-Jean-de-Luz !

Le train stoppe. Claire prend dans le filet le seul bagage dont elle se soit chargée : le cher portrait de sa maman ! La voici sur la petite place ensoleillée, entourée de lourds platanes ombreux ! Des pê-

cheurs dorment sur les bancs. Des femmes, en jupes multicolores, rentrent leurs marchandises, car il y a eu marché.

Comme cette petite ville est gaie ! Voici la maison de Louis XIV. Celle où il descendit lorsqu'il vint à la rencontre de la jeune Espagnole qui devait être la reine de France.

« Où vais-je aller ? se demanda la jeune fille. C'est très joli d'être à Saint-Jean-de-Luz, mais... cela ne suffit pas. Vais-je d'abord à la maison ? Il vaudrait peut-être mieux que je me rende chez M. le curé. »

Mais, instinctivement, elle prit le chemin du cimetière. Comme il y avait longtemps qu'elle désirait venir ici ! Tout à coup, au tournant d'une allée, elle voit la place où dorment ceux qui l'entourèrent de tant de soins, qui lui dispensèrent tant de tendresse et de sollicitude.

La tombe est toute fleurie ! « C'est un véritable jardin », avait écrit l'abbé Despins. Et en effet. Voici des roses de la maison ; celles-là viennent du jardin de la cure, ainsi que les lys.

« Faut-il qu'il m'aime, qu'il nous aime, M. le curé, pour apporter ici tant de fleurs de son jardin, lui qui en est si avare !... Il est vrai qu'il les réserve à la Sainte Vierge ! »

Et Claire, de voir tant de lumière, tant de nuances dans le jardin si calme, est envahie par une tristesse douce ; elle n'éclate pas en sanglots ; sa peine est tendre, et elle s'adresse à ses parents comme s'ils étaient là, vivants et pleins de bonté pour leur petite fille.

— Mes parents chérissis, leur dit-elle, ne me grondez pas parce que je me suis enfuie, mais j'étais trop malheureuse ; je n'en pouvais plus. J'ai supporté, autant que j'ai pu, les méchancetés des Favier. Mais il est arrivé un moment où le cou-

rage, la force surtout, m'ont manqué. Je vous assure qu'ils sont bien mauvais. Ah ! mon cher papa, elle ne te ressemble pas beaucoup, ta sœur Thérèse ! Et elle a dû être bien désagréable avec toi, lorsque vous étiez enfants tous deux ! Comme tu as bien fait de venir ici, pour ne plus la voir ! Et Régine !...

« Oh ! ne croyez pas que je suis une vilaine ingrate, mais je ne puis pas ne pas vous confier ce qui est la vérité, n'est-ce pas ? Il n'y a que Pierre qui ait été gentil avec moi. Il ne l'est plus, c'est vrai, mais il l'a été ! Cela m'a soutenue longtemps. Et maintenant que je n'avais plus rien là-bas, je suis venue vous retrouver.

« Dites, mes parents chéris, ils ne vont pas venir me reprendre ? Je ne pourrais plus être encore maintenant comme je l'ai été. Vous ne voulez pas, n'est-ce pas, que votre petite Claire souffre comme elle a souffert depuis que vous êtes partis ?

« Alors, protégez-la ; maintenant qu'elle est plus près de vous, ce sera peut-être plus facile ! Et si vous pouvez quelque chose sur l'esprit des Favier, suggérez-leur de m'accorder un peu de paix.

« Mais je ne veux pas vous attrister trop longtemps ; votre petite Claire va travailler, et, de là-haut, vous sourirez. Elle le sentira, votre sourire, qui la récompensera de ses efforts, de son courage.

« Au revoir, mes parents chéris ; je suis heureuse de pouvoir venir ici souvent, et je vous porterai des fleurs. »

Claire se pencha, mit son doigt dans les vases où trempaient les bouquets, afin de s'assurer qu'il y avait suffisamment d'eau. Les vases étaient pleins : il n'y avait pas longtemps que M. le curé était venu ;

à moins que ce ne fût quelque voisin, pour qui M<sup>me</sup> Davril avait été si bonne.

Claire prit une rose sur la tombe de ses parents, la porta à ses lèvres et la mit dans son corsage.

« Il me semble qu'ils l'ont touchée, se disait-elle. Je suis sûre que cette fleur me donnera un peu de bonheur. Je la porterai toute ma vie. »

La jeune fille quitta le cimetière sans tristesse.

Elle avait oublié de déjeuner, et elle ne sentait pas la faim. Elle reprit le chemin de la ville, s'engagea dans les rues où le soleil oblige les maisons et les arbres à verser des ombres d'un bleu cru.

En passant devant l'église, elle ne put s'empêcher de descendre les quelques marches qui sont à l'entrée, et un grand désir s'empara d'elle de pénétrer dans ce temple qu'elle aimait tant, lorsqu'elle était toute petite, parce que cela sentait bon l'encens, que les hauts vitraux laissaient filtrer des rayons beaux comme des pierreries, parce qu'il y avait beaucoup de choses en or qui resplendissaient, et que l'on chantait de beaux cantiques à trois voix : là-bas, celle de M. le curé et des enfants de chœur ; en bas, celle des femmes ; et là-haut, sur les galeries, la basse grave des hommes.

Et, en pénétrant dans le sanctuaire, elle éprouva la même émotion qu'autrefois, tant il est vrai que les impressions d'enfance sont profondes et ineffaçables.

Quelques instants après, Claire sonnait à la porte de la cure ; un carillon grêle résonna dans le silence de la maison et s'éteignit.

Puis un pas trainant, celui de Gracieuse, traversant le corridor. Elle ne pouvait s'empêcher de se demander à haute voix :

- Qu'es aco? (Qu'est-ce que c'est?)

« Ouvre, tu le verras bien ! » pensa Claire.

Gracieuse entre-bâilla la porte, mais, doutant de ce que ses yeux lui montraient, se recula, battant plusieurs fois des paupières, comme pour chasser une vision.

Mais, comme la jeune fille se prit à sourire de sa surprise, elle s'écria :

— Pas possible ! Pas possible ! *Mademijelle* Claire ! Est-ce t-y vrai, doux Jésus ? Est-ce t-y bien vous, ou une autre qui vous ressemble ?

— C'est moi, ma bonne Gracieuse ! C'est moi ! On s'embrasse, hein ?

Et, prenant la grosse paysanne dans ses bras, elle fit claquer deux baisers sonores sur ses grosses joues rouges.

— Attendez un peu, *Mademijelle*, attendez un peu, au moins, que j'enlève mon *tabier* !

— Eh ! crois-tu donc, Gracieuse, que c'est ton tablier qui m'empêchera de t'embrasser de tout mon cœur ?

— Oh ! *Mademijelle, Mademijelle !* Que je suis bien aise de vous *arevoire !* Comme vous avez *belli !* Et grandi ! Mais vous êtes bien pâlotte ! Pauvrotte ! Y a pas assez d'air dans ce Paris, vu qu'il y a tant de gens ! On est mieux chez nous, pas vrai ?

— Gracieuse, M. le curé est-il là ?

— Pour sûr qu'il est là ! Où voulez-vous qu'il *soye* quand il n'est pas à son église ? Il ne peut être qu'à ses fleurs... A moins, naturellement, qu'il *soye* auprès de quelqu'un qui a besoin de lui. Ah ! ce qu'il va être étonné de vous voir ! Parce que vous ne l'avez pas prévenu ? Sans quoi, il m'en aurait parlé !

Claire descendit au jardin. L'abbé Despins lui tournait le dos ; il attachait des pois de senteur, avec du raphia, à des tuteurs : opération très minutieuse.

Claire cria :

— Bonjour, Monsieur le curé !

Surpris par cette voix qu'il connaissait bien, le brave homme se retourna :

— Non ! Toi ? Toi, ici ? Et comme cela, sans crier gare ? Viens ici, mon brave petit Clairon !

Clairon ! Clairon ! Rien que ce nom-là évoquait toute l'enfance de Claire. Clairon ! C'était le surnom que l'abbé lui avait donné lorsqu'elle était toute petite.

Ah ! comme il y avait longtemps qu'elle n'avait pas entendu cela ! Comme c'était bon, un diminutif ! Là-bas, à Paris, souvent M<sup>me</sup> Favier appelait sa fille Ginette, ou bien Régi. Pierre était Pierrot. Claire : mon enfant.

Ici, elle était Clairon ! Ah ! comme c'était bon ! Comme cela faisait du bien !

Elle demanda :

— Cela vous fait plaisir de me revoir, Monsieur le curé ?

— Elle le demande ! Elle le demande ! Non ! Tu oses me poser cette question-là ? Dis que je suis ravi !

— Alors, c'est que vous m'aimez bien, M'sieur le curé.

— Peut-on ne pas t'aimer, toi, petit Clairon ?

— Ah ! je vous assure que « oui », c'est possible, et c'est même certain. Pour être sincère, il n'y a que vous qui m'aimiez, M'sieur le curé.

— Oh ! Et moi ? dit Gracieuse.

— Oui, c'est vrai. Il y a vous deux ! voilà !

— Et vos parents de Paris ? Qu'est-ce que vous en faites, alors ? demanda la servante.

— Oh ! oh !... Je les mets en fricassée dans une grande marmite. Et c'est toi qui les feras cuire !

— Quoi, quoi ? Qu'est-ce que vous dites ?

— Tes parents ne sont pas ici avec toi, mon petit?

— Non; je suis toute seule, M'sieur le curé.

— Ils t'ont laissée voyager toute seule? vraiment?

— Oh! je ne leur ai pas demandé leur avis!

— Comment cela, petite? Je ne te comprends pas!

— C'est pourtant très simple, M'sieur le curé: je suis partie de Paris, hier au soir, sans les prévenir.

— Non! Tu as fait cela, toi? Mais c'est très mal, ça, mon enfant!

— Oh! M'sieur le curé, ne m'appellez pas « mon enfant »! Ça fait trop mal, ça, je ne puis plus l'entendre! Si vous voulez bien faire quelque chose pour moi, faites-moi donner un bout de pain à l'ail par Gracieuse, parce que je n'ai rien mangé depuis hier midi, et il est au moins trois heures!

— *Bou Diou!* Elle va mourire de fng, la pauvrette! s'exclama la vieille Gracieuse. Y a un bon restant de confit d'oie, et de la garbure; venez dans la salle à manger, *Mademijelle*, venez prendre du réconfort.

— Et quand je me serai restaurée, je pourrai vous raconter mon histoire, M'sieur le curé.

— Mon Dieu, que je suis pressé de la connaître!

— Soyez tranquille, je n'ai rien fait de mal, et vous ne pourrez que m'approuver.

— J'en doute, mon petit, j'en doute.

Il était fort inquiet, M. le curé! Qu'allait donc lui raconter Claire? Quelque chose de formidable! N'était-ce pas formidable qu'une jeune fille de dix-huit ans prenne le train comme cela, toute seule, sans prévenir personne?

Claire mangea comme une affamée, sous le re-

gard attentif de Gracieuse qui lui versait du vin en disant :

— Buvez, *Mademijelle*; c'est du bon, ça; c'est pas du *farsifié*; les riches n'en ont pas du comme ça à Paris. Buvez; ça va vous donner du cœur au ventre.

Et il était très triste, l'abbé. Quand Claire eut mangé, il demanda :

— Voyons, mon petit, que s'est-il passé?

Claire raconta sa vie. Elle n'omit rien; la seule chose qu'elle oublia de dire, c'est sa patience, sa bonté. Mais l'abbé le savait bien, qu'elle était obéissante et douce! Il se rendait parfaitement compte que, pour en venir à cette extrémité, la pauvrette avait dû beaucoup souffrir.

Cependant, il lui dit, lorsqu'elle eut terminé son récit :

— Sais-tu que ton tuteur a le droit de te faire ramener par les gendarmes?

— C'est possible, M'sieur le curé! Mais je ne veux plus vivre chez eux; j'aime mieux aller dans une pension, n'importe laquelle, travailler sans arrêt, plutôt que de demeurer encore chez les Favier.

— Ils sont donc si terribles que cela?

— Plus que cela encore! Et vous allez m'aider, n'est-ce pas, M'sieur le curé, vous allez me défendre?

— Oh! oui, alors! dit Gracieuse; on ne peut pas laisser cette petite déprimer de chagrin avec des bourreaux qui la martyrisent. Voyez cette mine de *calcinée*, *Moussu* le curé.

— Il faut d'abord prévenir les Favier que tu es ici. Ensuite, nous verrons. Gracieuse, tu vas aller mettre ce télégramme à la poste.

Et M. le curé rédigea la dépêche qui devait ras-

surer les « bourreaux » de Claire, ainsi que le disait la brave servante.

Quand elle fut partie, la jeune fille dit avec une moue gentille :

— Vous voyez bien que je ne mérite pas d'être grondée, Monsieur mon curé. Avant de venir ici, je suis allée voir papa et maman. Eh bien ! ils m'ont dit que leur petite fille avait eu suffisamment de patience comme ça et qu'elle avait bien fait de couper court à une existence aussi malheureuse. Alors, vous ne voulez pas aller à l'encontre de leurs idées, n'est-ce pas ? Non. Et maintenant, laissez-moi vous remercier des belles fleurs que vous leur mettez ; vous êtes bon, vous ! Ah ! mon cher curé, mon cher curé !

C'est alors que Claire pleura ! Elle pleura parce qu'elle se sentait aimée par ce brave homme et par sa vieille cuisinière. Comme c'était doux !

— Calme-toi, mon petit, calme-toi... Voyons,... que vas-tu faire ici ?

— Je travaillerai, je donnerai des leçons !

— Où vivras-tu ?

— Dans ma maison, dans la pièce du haut que j'arrangerai.

— Tu seras bien seule, mon pauvre petit !

— Seule ! Mais j'ai vous et votre brave Gracieuse ! J'ai mes amis que je vais retrouver ! Et puis, voyez-vous, Monsieur le curé, il vaut mieux être seule qu'avec des monstres tels que ceux que je viens de quitter.

— Bon. Mais, en attendant de t'installer, où coucheras-tu ?

— Chez les Pardeillan. M<sup>me</sup> Pardeillan m'a dit, le jour de mon départ : « Si tu veux revenir et que ta villa soit louée, tu sais, Clairette, tu peux descendre chez nous, et tout le temps que tu voudras. » Elle est très bonne. Elle m'a connue si petite !

D'ailleurs, Monsieur le curé, je vais aller là-bas, du côté de la *Villa d'Avril*, pour voir ma maison, mon jardin et mes amis. Si je ne reviens pas aujourd'hui, ne vous inquiétez pas : je suis chez les Pardéllan.

Allons ! l'abbé Despins n'avait pas trop grondé. Si tout continuait à marcher ainsi, ce serait parfait. Claire serait la plus heureuse fille du monde.

La plus heureuse ?... Non ! Elle avait oublié les peines dues aux Favier, mais elle avait au cœur un petit pincement lorsqu'elle pensait à certain jeune homme qui, après avoir fait des aveux, ne lui donnait même pas de ses nouvelles. Cela fait mal à une jeune fille de dix-huit ans !

Claire fut reçue à bras ouverts par M<sup>me</sup> Pardéllan, et, aux cris de joie poussés par la brave femme, tous les voisins accoururent. Tout le monde fut heureux de revoir la jeune fille, après plus d'un an d'absence. Comme elle avait pâli, grand Dieu ! Qu'étaient devenues ses belles couleurs de naguère ?

Mais ici, au grand air, cela reviendrait bien vite.

— Jusqu'à quand restez-vous, mademoiselle Claire ?

— Toujours, peut-être, répondit-elle. Et je vais reprendre mes leçons.

— Oh ! alors, tout le monde sera content ! Vous savez, vos élèves n'apprennent plus rien, depuis que vous n'êtes plus là. Ils disent qu'ils ne peuvent plus.

Qu'ils étaient bons, tous ces gens simples ! et affectueux ! Vraiment, Claire était émue de l'accueil que tous lui faisaient, depuis les « vieilles mémés » jusqu'aux tout petits qui l'entouraient, grimpaient sur ses genoux, en lui demandant de belles histoires, comme autrefois.

Ah ! quelle belle vie serait la sienne si elle pouvait la passer dans ce coin cherri !

La jeune fille alla voir sa maison et rendit visite à ses locataires, à qui elle demanda si cela ne les gênerait pas qu'elle occupât la pièce du haut, qu'elle s'était réservée.

Devant tant de politesse et tant de grâce, ils acceptèrent avec joie.

Et, dès le lendemain, Claire, ayant aménagé son nouveau home, put l'habiter.

Enfin ! elle était chez elle, dans sa maison, la maison de ses parents, où elle avait été si heureuse et où elle retrouvait une douce paix, après une année d'orages.

## XV

En débarquant à la gare du Nord, à son retour de Londres, Jean Grüninger prit juste le temps de passer chez lui pour prendre son père à qui il avait télégraphié son arrivée de cette manière :

« *Arriverai Paris demain soir. Sois prêt m'accompagner pour demande mariage.* »

— Es-tu prêt, mon cher père? demanda-t-il.

Et, après avoir embrassé M<sup>me</sup> Grüninger, il dit en souriant :

— Ce soir, maman, je t'amènerai « ta fille ». C'est dommage que tes douleurs t'empêchent de venir avec nous chez les Favier. Tu te serais bien amusée !

— Je ne vois pas ce qu'il y a de drôle dans une demande en mariage! Enfin!... Ne rentrez pas trop tard; tu dois être fatigué... Tu sais, mon petit, tu agis selon tes idées,... selon tes goûts... Mais ce mariage ne m'emballe pas. Si tu crois être heureux, cependant...

— Oh! oui, que je serai heureux! Allons, vite, papa!

Les deux hommes s'installèrent dans l'auto, et Jean ne dit plus un mot.

— Pourquoi ne parles-tu pas? lui demanda son père. Ta gaieté est déjà tombée?

— Tombée? Regarde-moi. Ai-je les yeux tristes?

— Non! Tu as l'air de nager dans le bonheur. Je n'y comprends rien, d'ailleurs. Avant de partir,

tu n'étais pas ainsi. Tu voyais cette jeune fille très souvent, et je ne t'ai jamais vu ce visage lorsque tu savais la rencontrer.

Jean ne répondit pas.

— C'est tout ce que tu trouves à me dire? Tu ne me parles même pas de ton voyage à Londres.

— Mon cher père, sache que tout a marché mieux que je ne l'avais désiré.

— Alors? Raconte.

— Non, parce que je serai obligé d'en faire le récit chez les Favier. Je ne veux pas me fatiguer deux fois. Patiente un peu, mon petit père. D'ailleurs, nous voici arrivés.

Tous deux descendirent de voiture, et, s'étant engagés dans le couloir, ils entrèrent dans l'ascenseur.

Au moment où la boîte de verre s'arrêtait sur le palier, Jean posa à son père cette question :

— Comment vas-tu faire ta demande à ton ami Favier?

— Comme cela se fait d'habitude.

— C'est entendu, mais je l'ignore, alors je voudrais savoir quelles sont les paroles qu'il faut dire.

Alors, à ce moment précis où son père lui donnait cette réponse :

— Mon cher ami, j'ai l'honneur de te demander pour mon fils Jean la main de ta fille Régine.

Jean appuya sur le bouton de la sonnette; de sorte que, juste au moment où la femme de chambre ouvrait la porte, il venait de le reprendre ainsi :

— Non, papa, ce n'est pas cela; tu demanderas : *la main de ta nièce Claire Davril.*

M. Grüninger n'eut pas le temps de dire un mot; il était dans l'antichambre des Favier, sans avoir pu revenir de sa surprise. En entrant dans le salon, il murmura pourtant :

— Tu es fou, mon garçon !

— Ah ! je n'ai jamais été aussi lucide. Tu m'en remercieras plus tard.

Régine arriva, souriante, la main tendue, la vanité sur toute sa personne, vêtue d'une robe coûteuse et nouvelle. M. Grüninger était tellement embarrassé qu'il ne savait quelle contenance prendre.

— Voilà, voilà, disait-il ; Jean est de retour, voilà, voilà ; de retour, voilà, voilà.

Jean souriait.

— Vos parents ne sont pas là ? questionna-t-il.

— Si, ils viennent ; je les entends. Vous avez besoin d'eux ?

— Oui : j'ai quelque chose de très important à... demander à votre père. Ou, plutôt, c'est le mien qui doit...

Régine ne douta pas une seconde qu'il s'agissait de la demande en mariage.

Cependant, lorsque la famille Favier fut réunie, Jean prit la parole. Ne voyant pas Claire, il pensa que sa sévère tante lui avait interdit de sortir de sa chambre. Peu lui importait. Il dirait plus tard à sa fiancée ce qu'il annonçait aujourd'hui à ses parents.

— Ce soir, dit-il, est un soir béni, parce qu'il apporte de bonnes nouvelles. Voici la première. Le tableau que je vous ai acheté, le jour de mon départ, dix mille francs, je l'ai vendu cinquante mille. Les voici.

Et il déposa sur la table du salon une liasse de billets.

— Ce n'est pas tout, ajouta-t-il, et ne m'interrompez pas. J'ai un acheteur pour une vingtaine de toiles, si vous ne voulez pas céder toute l'œuvre de Paul Davril, et cela dans les prix de celui que j'ai déjà vendu.

« Vingt toiles, calculaient les époux Favier, à cinquante mille francs, cela fait un million ! Nous ne pouvons pas ne pas lui pardonner son escapade. Et Pierre sera bien fou si une telle fortune ne le tente pas. »

Pierre souriait ; il était heureux de cette aubaine pour sa cousine. Mais Régine avait l'air d'accueillir cette nouvelle avec indifférence.

— Cela nous cause à tous une grande joie, dit-elle d'une voix froide. Est-ce tout ce que vous aviez à nous annoncer ?

— Non, Régine, mais la parole passe maintenant à mon père. Parle, papa.

— Voilà,... voilà, dit M. Grüninger. Je viens te demander, mon cher Favier, de me faire l'honneur... de m'accorder... pour mon fils...

Le visage de Régine s'illuminait, celui de M<sup>me</sup> Favier rayonnait, et c'est tout juste si son mari, voyant que M. Grüninger avait du mal à trouver ses mots, ne termina pas la phrase. Pierre songeait à Claire, enfin à l'abri des hostilités des Favier.

— ... Pour mon fils... Jean,... la main de ta... de ta... ta...

— Allons, vas-y, mon cher ; ne sois pas si ému ! dit le père de Régine.

— ... De ta... nièce Claire Davril !

— Quoi ?

— Qu'as-tu dit ?

— Vous voulez dire de Rég...

— Mon petit, débrouille-toi : j'ai fait la demande, et ce n'est pas sans peine !

— Oui, monsieur Favier, reprit Jean, mon père a bien dit : la main de M<sup>me</sup> Claire Davril.

— C'est honteux ! s'écria M<sup>me</sup> Favier. Ah ! ah ! Ma fille ! Mon enfant !

Régine venait de s'évanouir ! Il fallut l'emporter dans sa chambre.

— Pour une gaffe, c'est une gaffe ! dit M. Grünnér à son fils.

— Je ne pouvais pourtant pas épouser cette jeune fille sans la demander en mariage !

M. Favier était consterné. Et sa surprise se fût accrue encore s'il avait vu, mais il était trop préoccupé pour cela, le visage de Pierre. Il était radieux. Il aurait voulu embrasser Jean ! Embrasser M. Grünnér !

Ah ! jamais une aussi bonne blague ne s'était jouée dans la maison ! Il n'aurait jamais cru cela possible. C'était trop beau. Trop beau ! Et, malheureusement, jamais elle ne pourrait se renouveler.

Et Jean osait appeler ce soir-là le soir béni ! le soir aux bonnes nouvelles !

M. Favier ne disait mot. Sa femme ne revenait plus. Elle avait dû se trouver mal, elle aussi.

« Pensez donc, se disait Pierre, ils perdent, dans le soir béni, un gendre riche et une belle-fille-nièce millionnaire. Ils ne s'en consoleront jamais ! jamais ! »

— Alors, monsieur Favier, demanda Jean, vous voulez bien, n'est-ce pas, agréer la demande de mon père ?

— C'est impossible, Monsieur !

Cette phrase-là avait été jetée, oui, jetée en plein, comme une poignée de cailloux, par M<sup>me</sup> Favier qui revenait au salon.

— Impossible ? impossible ? murmura Jean. Pourquoi ?

— Parce que l'innocente Claire n'est plus ici !

— Plus ici ? Vous l'avez ch...

— Elle s'est enfuie hier... Ah ! elles sont délurées, les provinciales !

— Enfuie ? Enfuie ?...

— Vous savez bien choisir...

— Mais pourquoi s'est-elle sauvée ainsi, Madame?

— Ah! sait-on jamais les raisons qui guident les êtres doués de natures mauvaises, malsaines?

— Madame!

— Défendez-la ! C'est même très amusant !

Jean était consterné. Il baissait la tête, ne sachant plus que dire. Claire avait osé faire cela? Cette petite Claire qu'il croyait si douce, si bien élevée, avait quitté le domicile de ses parents! C'est à peine si on l'entendit lorsqu'il articula :

— Où est-elle allée?

— Oh! elle ne nous a pas prévenus, vous pensez bien! Et qui sait où elle est maintenant, la malheureuse!

— C'est bien. Nous n'avons donc plus rien à faire ici. Papa, viens... Je vous demande pardon, ajoute-t-il; excusez-moi.

Il s'inclina devant M<sup>me</sup> Favier, tendit la main à l'homme d'affaires qui la prit machinalement, sans voir. Pierre les accompagna jusqu'à la porte et souffla à l'oreille de Jean :

— Attends-moi; dans un instant, dès que je pourrai, j'irai chez toi, je te raconterai.

Jean eut un geste lassé et vague. Il rentra chez lui à pied; il avait besoin de prendre l'air, et son père n'osait rien lui dire; il sentait qu'il avait un gros chagrin. Il le suivait sans parler.

Dès que la porte de l'appartement des Favier fut refermée, la mère de Régine ne put s'empêcher de dire :

— J'espère que ce garçon ne remettra plus les pieds ici! Après son ignoble conduite envers Régine, envers nous! Ah! il a changé son fusil d'épaule pendant ce voyage à Londres! La petite est millionnaire! C'est une belle affaire pour lui! Et toi, tu ne dis rien? Tu ne dis rien, n'est-ce pas? Tu

ne trouves rien à dire? ajouta-t-elle en s'adressant à son mari.

— Ma chère amie, que veux-tu que je dise?... C'est un désastre!

— Ah! oui, c'est un désastre! Mais il peut courir après sa belle s'il veut! Il ne sait pas où elle est... Et elle ignore son adresse à Londres. Elle ne se doute pas qu'il est de retour...

— Peut-être, émit M. Favier, sera-t-il tellement déçu qu'il reviendra... vers Régine...

— Ah! Tu crois?

— Peut-être!

Pierre, pendant ce dialogue, s'était éclipsé. Il avait fait mine d'aller dans sa chambre, et il avait gagné la rue. Le temps de héler un taxi et de donner l'adresse des Grünner au chauffeur, et, en cinq minutes, il était chez son ami.

Jean et son père n'étaient pas encore rentrés.

Ce fut M<sup>me</sup> Grünner qui le reçut.

— Mon mari et mon fils sont chez vous, lui dit-elle. Vous ignoriez qu'ils devaient y aller?

— Non, Madame; je sors de chez moi à l'instant, et M. Grünner ne va pas tarder à rentrer avec Jean. Ils ont dû faire quelques pas ou s'arrêter en route, mais j'ai donné rendez-vous à Jean ici; ils vont arriver sûrement très bientôt.

En effet, à peine avait-il dit ces paroles que la serrure de la porte d'entrée grinça.

— Les voilà, dit M<sup>me</sup> Grünner.

C'étaient eux, en effet.

— Jean, dit Pierre, lorsque son ami entra dans le salon, ne te désole pas, mon vieux. Tout va bien, et tu vas te réjouir. Ecoute-moi. Monsieur Grünner, asseyez-vous; je vais tout vous dire.

— Ma vie est brisée, souffla Jean.

— Quoi? Que dis-tu? demanda M<sup>me</sup> Grünner, qui n'était au courant de rien.

— Madame, vous allez tout savoir. D'abord, je connais la retraite de Claire.

— Où est-elle?

— Jean, mon vieux, tais-toi. Ecoute, au nom du Ciel ! écoute-moi, si tu veux être heureux.

— Parlez, Pierre, parlez vite ! dit M<sup>me</sup> Grünner.

Et Jear fit le récit de l'existence de Claire. Il dit comment, lorsque les lettres de Jean étaient lues à table, on omettait volontairement son nom. Il raconta son dévouement pour Régine, l'ingratitude de celle-ci, et les humiliations qu'elle subissait chaque jour.

— J'ai assisté à tout cela, et j'admire le courage et la patience de la pauvre petite.

« Que veux-tu ? N'y tenant plus, elle est allée se réfugier à Saint-Jean-de-Luz, chez le curé Despins. Elle se sentait si seule ! »

— Seule ! s'écria Jean. Mais je lui avais demandé d'être ma femme !

— Non ! Tu avais fait cela ? Ah ! mon vieux, pourquoi ne m'avais-tu pas prévenu ? Si j'avais su ça ! J'aurais été gentil avec elle,... parce que, parce que... j'avais cessé de l'être lorsque mes parents voulaient me la faire épouser. Tu comprends, j'avais peur qu'elle ne prenne ma tendresse pour un autre sentiment.

« Ah ! mon vieux Jean ! Songe comme elle a dû souffrir, ne recevant plus un mot de toi ! Rien, rien ! Elle n'avait plus rien, la pauvrette ! »

— Mais, demanda M<sup>me</sup> Grünner, je ne comprends pas très bien toute cette histoire. Ta fiancée, Jean, où est-elle ?

— A Saint-Jean-de-Luz.

— Régine est à Saint-Jean-de-Luz ?

— Non ! pas Régine : c'est Claire que j'épouse !

— Claire ? la petite Claire Davril ?

— Oui, Madame, ma petite cousine ! Et vous pouvez dire que votre fils y gagne !

— Comme vous avez bonne opinion de votre sœur !

— Oh ! je ne voudrais pas sa parcellle pour feimme. Mais ce n'est pas tout ça, mon vieux : il faut prévenir Claire, ne pas laisser mes bons parents manigancer quelque chose. Oh ! s'ils savaient que je joue contre eux en ce moment, ils ne me le pardonneraient jamais ! Alors, que fait-on ?

— On part pour Saint-Jean-de-Luz !

— !!!

— Je vais consulter l'indicateur.

Jean se leva et feuilleta le livre.

— Il n'y a plus de train ce soir. Demain matin, il y a l'avion Páris-Biarritz. Nous le prendrons.

— Qui, nous ? demanda M<sup>me</sup> Grünner.

— Moi, papa, Pierre, toi si tu veux, maman !

— Monter en avion ! Jamais de la vie ! Je ne veux pas que ton père monte ! A nos áges ! Et ni toi non plus, d'ailleurs.

— Ma pauvre maman, je n'insiste pas pour toi, à cause de tes douleurs, mais nous, les hommes, nous monterons. Seulement, si tu étais gentille, mais, là, bien gentille, tu prendrais, demain soir, un wagon-lit à Orsay, et, après-demain, nous irions, avec ta belle-fille, te cueillir à la gare de Saint-Jean-de-Luz.

— Moi ? Avec mes douleurs ?... Au fait,... mais... il me semble que je vais beaucoup mieux... Et, dis-moi, mon petit,... cette jeune fille,... est-ce qu'elle t'aime ?

— Maman, puisque je l'épouse !

— Ah ! mon Jean, que je suis heureuse ! Embrasse-moi, mon petit... Et vous aussi, Pierre ; vous êtes un brave garçon.

— Dans mes bras, mon petit cousin, dit M. Grünner, dans mes bras, Pierre !

Et, tout bas :

— Tu sais, je ne voudrais pas médire de ta sœur, mais j'aime mieux que cela s'arrange comme ça ! Ces choses-là, ça ne peut pas se préparer dès l'enfance, comme nous avions fait. Il faut que nos gosses s'aiment, que diable !

— Trouverai-je jamais une « Claire » ? soupira Pierre.

— Comment feras-tu pour partir à Saint-Jean-de-Luz ? demanda Jean.

— Ne t'en fais pas pour moi ; demain matin, je serai au port. Alors, bonsoir, et dors bien. Tu vas me devoir une bonne nuit, car, sans ma visite, mon vieux...

— Bonsoir, mon petit Pierre, dit M<sup>me</sup> Grünnner qui n'avait plus mal du tout et avait tenu à l'accompagner jusqu'à la porte.

## XVI

Claire, par la fenêtre de sa chambrette, regardait son beau jardin tout fleuri de roses, de jasmins, de pois de senteur qui embaumaient. Tout là-bas, la mer bleue, avec des vagues chevelues, parce qu'il y avait vent de terre.

Comme elle se sentait heureuse d'être là ! Que c'était beau ! Que c'était bon ! Que sa vie allait s'écouler calme et paisible !... Il y avait cependant une ombre au tableau : Jean... Mais elle ne voulait pas y penser.

Elle se leva.

« Je vais aller voir M. le curé, se dit-elle ; ensuite, j'irai au cimetière. »

Elle mit son chapeau et quitta la villa. Dans le sentier, les enfants la saluèrent :

— Bonjour, mademoiselle Claire !

— Bonjour, mes petits.

« Demain, je dois commencer quelques leçons. Qu'ils sont gentils, tous ces gens ! Il savent que je ne suis pas riche ; ils veulent me donner du travail tout de suite. »

La Rhune se dressait, majestueuse et bleue, dans le ciel clair ; dans la Nivelle, la « Maison de l'Infante » renversait son image teinte d'or et de pourpre.

Claire s'accouda sur le parapet du pont, regardant les jeux de la lumière dans l'eau tremblante. C'était bon de flâner !

— Allons, dit-elle, ce bon curé ne m'a pas vue ce

matin; il faut que je me dépêche, sans quoi il s'inquiéterait. Et puis je veux lui annoncer que j'ai déjà du travail.

Et la jeune fille hâta le pas.

Lorsqu'elle sonna chez l'abbé Despins, elle fut bien étonnée, car ce fut le curé lui-même qui lui ouvrit la porte.

— Bonjour, mon cher curé, dit-elle. Votre Gracieuse n'est pas là?

— Si, mon enfant...

— Oh! pas de « mon enfant », il me semble que c'est ma terrible tante qui me parle. Je ne peux pas entendre cela sans le faire suivre immédiatement de : « Vous êtes une ingrate, ou bien une coquette, une menteuse, un monstre... » Non. Si vous mappelez encore ainsi, Monsieur le curé, je me brouille avec vous!

— Oui, mais pour se *ramier*. (Mot du Midi qui signifie : redevenir ami.)

— Ah! mon cher curé, heureusement que je vous ai, vous, pour m'aimer un peu! Mais vous ne m'avez pas dit pourquoi Gracieuse ne fait pas les « saint Pierre », aujourd'hui?

— Parce qu'elle est occupée, mon petit; elle sert le goûter : j'ai du monde.

— Vous avez des invités? Alors, je me sauve!

— Jamais de la vie! J'ai besoin de toi!

— Oh! le monde, Monsieur le curé! Je sors d'en prendre, des goûters, des soirées dansantes, et surtout... des matches de canots!.. Heureusement que, chez vous, ce doit être moins amusant, c'est-à-dire moins triste. Parce que, vous savez, c'est bien triste, à la fin,... toujours la même chose!!!

— Allons, viens, mon Clairon; mes invités sont au jardin, et l'on n'attend plus que moi.

Claire avait enlevé son chapeau qu'elle tenait à la main. Elle descendit au jardin. Là-bas, sous le gros platane, trois messieurs tournaient le dos. Ce

n'étaient pas des gens de Saint-Jean-de-Luz, cela se voyait à leur costume. Son cœur battait. Elle présentait quelque chose, elle ne savait quoi.

L'un d'eux s'étant tourné vers elle, elle le reconnut et poussa un cri :

— Pierre ! Vous venez me chercher ? Monsieur le curé, gardez-moi, je vous en supplie ! Je suis trop malheureuse là-bas, je ne peux plus, je ne peux plus !

Et elle se jeta dans les bras du brave curé qui disait :

— Mais non, mais non, petite, ce n'est pas ça du tout.

— Clairette, je vous demande pardon, disait Pierre, je vous demande pardon de mon attitude envers vous depuis quelque temps ; je ne puis pas vous en donner la raison, mais j'y étais forcée. C'est pour vous uniquement que je l'ai fait. J'en ai bien souffert, je vous le jure. Plus que vous ne pouvez l'imaginer. Mais j'ai réparé. Croyez-moi, j'ai eu de la peine, beaucoup. Dites, ma cousinette, vous voulez bien que je sois votre grand frère ?

— Pierre, vous m'avez fait beaucoup de chagrin, parce que j'étais malheureuse, et je ne vous avais plus pour me consoler.

— Pardon !

— Je vous pardonne de tout mon cœur, mais... je ne veux plus retourner chez vous. Que l'on me mette en pension, n'importe où, mais...

— Voulez-vous prendre pension chez Jean ?

Le visage de la jeune fille s'empourpra.

— Pourquoi me parlez-vous de... de ce... jeune homme ?

Habilement, Pierre avait manœuvré de façon que la jeune fille tournât le dos aux deux personnages assis sous le platane, et qui n'étaient autres que Jean et son père.

— Parce que ce jeune homme vous aime, Claire,

et n'a pas cessé un seul instant de vous aimer. C'était Jean qui s'était approché d'elle sans qu'elle l'entendît et avait murmuré ces paroles.

A cette voix si chère, la jeune fille, qui avait eu tant de secousses dans sa vie, eut une émotion si violente qu'elle tomba évanouie dans les bras de Jean qui se tenait derrière elle.

— Ah ! pauvrette ! Faut-y qu'elle se meure de joie ! s'écria Gracieuse.

On s'empressa, et Claire revint à elle peu après. Lorsqu'elle reprit ses sens, elle était allongée dans le rocking-chair de l'abbé Despins. Pierre, à ses côtés, se tenait amicalement penché sur elle. A ses genoux, Jean avait pris une de ses mains entre les siennes et la couvrait de baisers. Et, devant elle, M. Grünnner, attendri, la regardait avec émotion.

Gracieuse pleurait, essuyant ses yeux avec le coin de son *tablier* (tablier).

L'abbé Despins regardait le touchant tableau qui s'offrait à sa vue et se réjouissait en lui-même.

— Mademoiselle Claire, dit M. Grünnner, voulez-vous être ma fille ?

Claire ne répondit pas, mais sa main trembla dans celle du jeune homme, et deux larmes de bonheur roulèrent sur ses joues.

— Et mon gâteau qui brûle ! s'écria Gracieuse.

Tout le monde rit. Et lorsque la brave servante revint, portant triomphalement un beau gâteau basque tout doré, chacun se mit à table, et l'on fit honneur aux talents culinaires de Gracieuse.

— Je voudrais, dit Claire, je voudrais aller confier mon bonheur à maman.

— Je vous accompagne ! s'écria Jean.

— Si je ne suis pas de trop, ma cousine...

— Viens, mon cousin ! répondit Jean.

— Tenez, mes enfants, dit l'abbé Despins, dévalisez le jardin. Les fleurs auront repoussé pour le

jour des noces... Seulement, servez-vous du sécateur.

Cela semble drôle, n'est-ce pas, d'aller au cimetière un jour de bonheur? Eh bien! non. Ceux qui sont vraiment heureux ne manquent jamais d'aller trouver ceux qui les ont aimés pour leur en faire part; et ce n'est que justice, puisque, lorsque nous avons une peine, nous allons la leur conter.

Tout le monde se rendit donc sur la tombe des parents de Claire. Jean disait à sa petite fiancée :

— Est-ce donc vrai que vous avez douté de moi?

— Parbleu, répondait Pierre, on faisait tout ce qu'il fallait pour qu'elle doutât!

Et il mit sa cousine au courant des agissements de ses parents.

On alla voir la *Villa d'Avril*.

— Vous l'aimez bien, Claire, cette maison? Vous vous plaisez ici, n'est-ce pas?

— Oh! oui, Jean!

— Eh bien! dès que les locataires s'en iront, vous n'en prendrez plus d'autres. Lorsque nous serons mariés, nous la garderons pour nous. Nous y viendrons autant que nous le pourrons. Nous ne pourrons pas quitter complètement Paris, à cause de mes affaires, mais...

— Et à cause de vos parents.

— Chère Claire!

— À propos, Clairette, tu sais que tu es très riche.

— Moi?

— Mais oui, toi.

Et on la mit au courant de l'affaire des tableaux.

— Peut-être, dit Jean, que vous ne voudrez plus de moi, maintenant que vous voilà millionnaire?

— Méchant! Vous seriez bien vexé, si je reprenais ma parole!

Le lendemain, tous attendaient M<sup>me</sup> Grüninger à la gare.

Elle fut ravie de voir tant de bonheur sur les visages de son mari et de son fils.

Elle les embrassa avec effusion et demanda :

— A quand la noce?

— Le temps de remplir les formalités, dit Jean.

— Et vous verrez la belle cérémonie que je ferai! ajouta l'abbé Despins. Tu veux bien te marier dans mon église, Clairon?

— Ah! Monsieur le curé, pour la première fois depuis mon enfance, vous me voyez heureuse, aujourd'hui! Et pourtant,... ils me manquent bien, ceux qui dorment là-bas!

Le lendemain, Pierre rentrait à Paris. Il ne pouvait pas s'absenter longtemps. Il était parti sans prévenir, donc il s'attendait à une réception soignée.

On ne lui dit que cela :

— C'est sur elle que tu prends modèle?

Et il écrivit à ses « cousins » une lettre pleine d'humour, et aussi d'amitié, dans laquelle il leur racontait que M<sup>me</sup> Favier, espérant un retour de Jean (après avoir réfléchi sur l'abominable conduite de Claire), avait téléphoné chez les Grüninger pour les inviter à déjeuner.

— Personne n'est à la maison, avait répondu la femme de chambre.

— Quand Madame rentrera...

— Personne ne rentrera, Madame; tout le monde est parti en voyage.

— En voyage? Où cela?

— A Saint-Jean-de-Luz.

« Cette chère maman, disait Pierre, en fait une maladie. Et toute la maison l'imiter, d'ailleurs. »



Quelques semaines plus tard, par une belle matinée toute pleine de soleil, les cloches de l'église de Saint-Jean-de-Luz sonnèrent à toute volée, aussi

fort et aussi gaiement que lorsqu'elles carillonnerent le mariage de Louis XIV et de l'infante d'Espagne.

Et c'était pour célébrer celui de la petite orpheline Claire Davril avec Jean Grünner.

Tout Saint-Jean-de-Luz était là. Un tapis de feuilles de laurier jonchait le sol devant la porte, et les orgues majestueuses lançaient vers le ciel leurs voix sonores.

L'abbé Despins ne dit jamais plus belle messe de mariage. Il était vraiment heureux.

*Tout le monde était heureux* : non seulement les mariés, mais aussi les pauvres, à qui l'on distribua, de la part des époux, de larges aumônes.

Pierre représentait la famille Favier, ses parents n'ayant pas pu assister à la cérémonie...

... Heureusement !

FIN

# ALBUMS DE BRODERIE ET D'OUVRAGES DE DAMES

## COLLECTION " MON OUVRAGE "

- ALBUM N° 2.** *Alphabets et Monogrammes pour draps, tutes, serviettes, nappes, mouchoirs, etc. 108 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 4.** *Les Fables de La Fontaine en broderie anglaise et en filet. 36 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 5.** *Filet et Milan. (Filets anciens, filets modernes.) 300 modèles. 100 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 6.** *Le Trousseau moderne. (Linge de corps, de table, de maison.) 100 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 8.** *La Décoration de la maison. Ameublements de tous styles. Plus de 100 modèles d'arrangements. 100 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 9.** *Album liturgique. 42 modèles d'aubes, chasubles, nappes d'autel, pales, etc. 36 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 11.** *Crochet d'art pour ameublement. 200 modèles. 84 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 11 bis.** *Crochet d'art pour ameublement. 100 pages de modèles variés. Grand format.*
- ALBUM N° 12.** *Vêtements de laine au crochet et au tricot. 150 modèles, 100 pages. Grand format.*
- ALBUM N° 13.** *Toute la layette. Broderie. Tricot et crochet. 100 pages. Grand format.*

*Les Albums 1, 3, 7 et 10 sont épuisés.*

Chaque album, en vente partout : 8<sup>fr</sup>; franco : 8<sup>fr</sup> 75.

## COLLECTION " AURORE "

**TOUT EN LAINE** (Album n° 1).

**TRICOT CROCHET** (Album n° 2).

**NOUVEAUX LAINAGES** (Album n° 3).

Chaque album de 36 pages, en vente partout : 3 fr. 75 ; franco : 4 francs.

Éditions du "Petit Écho de la Mode", 1, rue Gazan, PARIS (XIV).

(Service des Ouvrages de Dames.)

N° 328. ★ Collection STELLA ★ 10 novembre 1933

## La Collection "STELLA"

est la collection idéale des romans pour la famille et pour les jeunes filles par sa qualité morale et sa qualité littéraire.

Elle publie deux volumes chaque mois.

## La Collection "STELLA"

constitue donc une véritable publication périodique.

Pour la recevoir chez vous, sans vous déranger,

### ABONNEZ-VOUS

L'ABONNEMENT D'UN AN (24 romans);  
France et Colonies : 30 francs.

L'ABONNEMENT DE SIX MOIS (12 romans);  
France et Colonies : 18 francs.

L'ABONNEMENT D'UN AN donne droit à recevoir,  
*en prime gratuite*, UN RELIEUR MOBILE cartonné  
permettant de relier facilement un volume de la  
Collection "STELLA".

Adresssez vos demandes, accompagnées d'un mandat-poste  
ou d'un chèque postal (Compte Ch. postal Paris 28-07),  
à Monsieur le Directeur du *Petit Echo de la Mode*,  
1, rue Gazan, Paris (14<sup>e</sup>).

